

Les morsures de l'ombre

Karine Giebel

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

K A R I N E
GIEBEL

Les morsures de l'ombre



POCKET

Prix SNCF
du polar

**PRIX SNCF
DU POLAR
FRANÇAIS**

1^{re} édition

Le 1^{er} Prix de lecteurs en France

KARINE GIEBEL

Les Morsures de l'ombre

Thriller

Résumé

Une femme. Rousse, plutôt charmante. Oui, il se souvient. Un peu... Il l'a suivie chez elle... Ils ont partagé un verre, il l'a prise dans ses bras... Ensuite, c'est le trou noir. Quand il se réveille dans cette cave, derrière ces barreaux, il comprend que sa vie vient de basculer dans l'horreur. Une femme le retient prisonnier. L'observe, le provoque, lui fait mal. Rituel barbare, vengeance, dessein meurtrier, pure folie ? Une seule certitude : un compte à rebours terrifiant s'est déclenché. Combien de temps résistera-t-il aux morsures de l'ombre ?

Prologue

Impression étrange.

Comme une gueule de bois, un lendemain de cuite. Sauf qu'il peine à se souvenir de la veille... Neurones en vrac.

Enfin, ses yeux s'ouvrent complètement. Il réalise qu'il gît par terre, à même un béton sale. Un mélange d'effluves importune ses poumons ; peinture, détergent, grésil, essence ? Désagréable, surtout de bon matin ! Mais est-ce seulement le matin ?

Ça sent pas comme ça chez moi, d'habitude...

Première certitude : je ne suis pas dans ma piaule.

Mais où, alors ?

Ses paupières aspirent à se refermer. Il lutte, de toutes ses forces.

Au plafond, une peinture blanche qui s'effrite.

À gauche, un mur en béton brut lui aussi ; avec un renforcement assez obscur au beau milieu où il croit distinguer une vasque en porcelaine blanche...

En face, un soupirail paré d'un quadrillage en fer rouillé ; juste derrière, une impression de soleil timide. La seule et unique lumière vient de là.

Il tourne la tête sur la droite, déclenchant une douleur assassine dans ses cervicales. Et là, il aperçoit... Les barreaux.

Il tente de se lever. Ça tangué, ça chavire. À quatre pattes d'abord, puis à genoux ; et enfin, debout. Tour d'horizon rapide : il ne reconnaît rien.

Il s'essaie à quelques pas, se heurte aux tiges métalliques qui le cernent, essaie d'ouvrir la grille. Il s'acharne sur la poignée de la porte avec une énergie d'avorton et des gestes d'ivrogne. Peine perdue.

Enfermé.

Son cœur s'extirpe lentement de la léthargie. Commence à battre fort. Très fort.

Dans un réflexe stupide, il cherche son arme. Pour se reconforter.

Sauf que son holster est vide. Un vide effrayant.

Deuxième certitude : je suis dans la merde...

Au-delà de la cage qui le retient prisonnier, une inquiétante pénombre lui fait face. Il discerne malgré tout des étagères crasseuses, pleines de cartons, de bouteilles vides et de bocaux. Des outils entreposés contre les murs ; encore des cartons, à même le sol ; un escalier. C'est tout ce qu'il peut voir de là où il se trouve.

Un garage ou une cave. Un gourbi. Un trou à rats, de toute façon.

Mais qu'est-ce que je fous là, putain ?

Dans le renfoncement, une parodie de salle de bains ; un lavabo, un bac à douche, des chiottes alignés.

Il préfère se rasseoir, équilibre encore précaire. Il y a une couverture jetée par terre, il se laisse tomber dessus, s'adosse au mur, en face de la grille qui continue en angle droit sur sa droite.

Il accomplit un effort énergique pour secouer ses méninges. Essaie de se souvenir comment il a atterri là. Mais n'y arrive pas. Black-out total.

Il fouille les poches de son manteau, celles de son jean. Là aussi, le vide. Plus de portable, plus de portefeuille, plus de clefs. Plus de flingue. Plus de repères.

Et une terrible migraine.

Il effleure sa nuque puis considère, hébété, le sang coagulé sur le bout de ses doigts. Merde, je suis blessé...

Son pantalon est dégueulasse, son manteau aussi. On l'a traîné par terre, sans doute.

Il tente de se rappeler, encore. Un gruyère à la place de sa mémoire. Quelques images, très floues, sans queue ni tête.

— Putain ! Mais qu'est-ce qui m'arrive ?...

— Ça ne va pas, commandant ? Mal à la tête, peut-être ? !...

Il sursaute. Ça vient de l'obscurité. Il plisse les yeux, distingue une forme dans le fond de l'immense cave, de l'autre côté de l'infranchissable séparation.

— Qui... Qui êtes-vous ?

— Vous ne vous souvenez pas ? !

Soudain, cette voix... Une cascade d'images jaillit brutalement de son esprit.

Une femme. Rousse, plutôt charmante. Oui, il se souvient. Un

peu...

Il l'a suivie chez elle... Mais où l'a-t-il rencontrée ? Ça, il ne s'en souvient plus. Ils ont partagé un verre, il l'a prise dans ses bras... Ensuite, c'est le trou noir.

Comment elle s'appelle, déjà ?

Il s'approche des barreaux, s'y accroche des deux mains. Fait une tentative.

— Lydia ?

— Je vois que la mémoire revient, commandant ! Gagné ! Je ne me suis pas trompé de prénom !

— Lydia... Pourquoi m'avez-vous enfermé là-dedans ? C'est quoi ce jeu à la con ? !

La silhouette se détache de l'ombre, glisse doucement vers lui mais reste à un mètre cinquante de la frontière. Il la reconnaît, maintenant. Grande, élégante. De longs cheveux, la peau claire. Et sur ses lèvres, un funeste sourire.

— La plaisanterie a assez duré, Lydia !... Alors vous allez ouvrir cette grille et... Où est mon flingue, d'abord ?

— Votre arme est entre mes mains désormais. Tout comme votre vie...

Chapitre 1

Ses doigts enlacent le métal froid. Toujours amarré aux barreaux, il tente de maîtriser sa voix, à défaut de maîtriser le reste. Tout comme votre vie...

— Si c'est une blague, c'est vraiment pas drôle ! Lydia esquisse un pas en avant, demeure encore à distance, cependant. Intouchable.

Il distingue mieux son visage, même s'il reste fardé de ténèbres. Alors, dans les yeux qui percutent les siens, il lit que ça n'a rien d'une facétie.

— Vous avez peur, commandant ?

Ces intonations légèrement rauques lui glacent le sang. Un petit frisson s'éternise sur sa nuque endolorie.

— Peur ? ! Non... Je me demande simplement si...

— Taisez-vous !

La geôlière attrape une chaise, s'installe juste en face de lui, croise les jambes puis allume une cigarette.

— Ça fait quelle impression d'être prisonnier ?

— Ça me fait chier ! Ouvrez cette porte tout de suite ! Il a perdu son flegme, laisse sa voix le trahir.

— Doucement, commandant ! Ici, les ordres, c'est moi qui les donne.

Il soupire, lève les yeux au ciel qu'il ne peut pas voir. Ça continue à tourner ; dans, comme autour de sa tête. Envie de gerber, maintenant. Il recule un peu et glisse contre le mur, jusqu'à s'asseoir sur la couverture.

— Vous aimez l'endroit ? C'est intime, non ? Et puis c'est calme... Tellement calme ! Bon, bien sûr, ce n'est pas très confortable, mais...

— On fait quoi, là ? C'est quoi ces conneries ? !

— Ne vous énervez pas, Benoît... Ça ne servira à rien, vous savez !

Elle connaît son prénom. Évidemment, ils ont pris un verre ensemble. Ils se sont même embrassés... Peut-être plus, d'ailleurs.

— Et si vous m'expliquiez ce que je fous là !

Elle écrase son mégot avec le bout de son escarpin, vient se frotter à la clôture blindée. Il hésite à se lever. Reste sur sa couverture, finalement.

— Vous ne le savez pas ?

— Non, je ne le sais pas ! rugit-il.

— Mais si, voyons...

Il se lève, tel un ressort. Elle s'éloigne. Le voilà de nouveau accroché aux tiges métalliques.

— Je vous préviens, vous allez avoir de sérieux problèmes si vous ne me libérez pas immédiatement ! Je vous rappelle que je suis officier de police !

Elle sourit de plus belle, commence à monter l'escalier.

— Je redescendrai bientôt monsieur l'officier de police... ! Lorsque vous serez plus détendu...

— Eh ! Revenez !... Lydia ! Où allez-vous ?

Elle est déjà en haut, ne se retourne même pas. Une porte grince, puis claque. Elle a disparu.

Benoît inflige de grands coups de pied à la grille indifférente. Il pousse des cris de rage, qui s'échouent dans le néant. Qui se heurtent au couvercle étanche de son tombeau.

Il appuie son crâne sur le béton, ferme les yeux.

— Je suis tombé sur une malade mentale, putain ! gémit-il. Ça m'apprendra à tromper ma femme !...

Mais... est-ce qu'on a couché ensemble, au moins ? Je m'en souviens même plus ! En tout cas, si je l'ai sautée, ça n'a pas dû lui plaire ! Sinon, je me serais réveillé dans son pieu, pas dans sa cave !

Il essaie de retracer son emploi du temps de la veille. Comme il procède habituellement dans les cas de disparitions. Sauf que là, c'est moi qui ai disparu.

Il a beau torturer son esprit, il n'obtient que la fin du film... Pourtant, il ne renonce pas, se concentre jusqu'à essorer son cerveau. Au bout d'un quart d'heure, ça se met doucement en place. Il manque encore quelques pièces au puzzle, certes, mais...

En début de soirée, de retour de Dijon, il rentrait chez lui... Il a vu cette nana sur le bord de la route. Bagnole en panne, juste à la sortie de Saint-Vit.

Il a essayé de redémarrer la voiture, n'a pas réussi. Comme elle avait peur de rentrer chez elle à pied en pleine nuit, il lui a proposé de la raccompagner. Une vieille baraque, perdue au fond d'un grand jardin à l'abandon... Sur la D 76, un peu après Fraisans... Oui, c'est ça, en bordure de la forêt de Chaux. Il revoit parfaitement les lieux, désormais. Elle lui a proposé un verre, pour le remercier. Évidemment, ce couillon n'a pas songé à refuser ! Elle s'est assise près de lui. Il se souvient avoir lorgné sur ses jambes, son décolleté plongeant. Un deuxième scotch, il était plutôt bien. S'apprêtait à appeler son épouse pour la prévenir qu'il arriverait en retard. Une urgence.

— Que je suis con !

Ils se sont embrassés. Il se rappelle de la sensation. Et puis après... Plus rien !

De la drogue ! Elle a mis un truc dans mon verre ! C'est pour ça que j'ai tant de mal à me souvenir... Bien sûr !...

Mais qu'est-ce qu'elle me veut, cette folle ?

Il a presque envie de chialer, maintenant. Mais se contente d'aller pisser.

Il détaille encore sa cellule. Bizarre que ce soit aussi bien aménagé. Comme si elle avait tout prévu pour l'enfermer là... Peut-être qu'elle a pour habitude de séquestrer les mecs ici ! Elle leur fait le coup de la panne, les invite chez elle et... Et quoi ? Elle les zigouille ? ! !

Il transpire un peu, malgré le froid humide, boit quelques gorgées au robinet du lavabo.

Garde ton sang-froid, Ben... Elle ne va tout de même pas buter un flic. Et puis, s'il y avait une tueuse en série dans la région, je le saurais !... Non, peut-être que c'est son fantasme, qu'elle va me garder là quelques heures, que ça l'excite ! Et puis après, elle me laissera sortir... Mais dès qu'elle ouvre cette grille, je la...

La porte en haut de l'escalier grince.

Il approche des barreaux, voit la sublime paire de jambes descendre lentement les marches.

— Alors, commandant, vous êtes calmé ?

— Absolument, Lydia ! Je vous attendais...

— Vous m'attendiez ? !

— Oui... Il y a sans doute quelque chose que je peux faire pour vous, non ? Sinon vous ne m'auriez pas bouclé dans ce trou ! Alors dites-moi ce que vous espérez de moi...

— Chaque chose en son temps, Benoît...

— C'est que j'ai pas mal de travail en retard, vous savez ! Je n'ai aucune idée de l'heure vu que vous m'avez piqué ma montre, mais je suppose que je devrais déjà être au bureau...

— Exact.

Elle s'assoit en face de lui, sur sa petite chaise en bois.

— Alors ? À quoi on joue, chère Lydia ? demande-t-il en souriant.

Un sourire crispé, qui peut faire illusion.

— En l'occurrence, c'est moi qui vais jouer...

— Ah oui ? Et à quoi ?

— A vous regarder mourir, commandant...

Chapitre 2

On est quel jour, déjà ? Mardi, le 14 décembre.

Oui, c'est ça. Tout à l'heure, elle a dit que je devrais déjà me trouver au bureau. Il doit donc être entre 10 et 11 heures du mat...

Primordial de ne pas égarer le fil du temps.

C'est la première fois que Benoît regrette autant de ne pas être au boulot ! La première fois que les gueulantes du grand patron lui manquent...

Il vire son manteau, se lève ; ça tourne encore... Elle a dû verser la maxi-dose de came dans mon whisky, cette petite garce !

Il longe la grille, observe qu'elle a été scellée il y a peu dans le béton. Il s'arrête devant la porte. Essaie encore, des fois que... Y met toutes ses forces. Flanque des coups d'épaule, des coups de pied dans la serrure. Et de la force, Benoît en a. Encore. A revendre.

Mais c'est du solide. Ça résisterait aux assauts d'un taureau de combat bourré d'amphétamines.

Il se place sous le soupirail, un peu trop haut pour pouvoir y accéder. Pourtant, il n'est pas ce qu'on pourrait appeler un nain ! De toute manière, il y a des barreaux juste derrière la vitre sale. Mais il aurait au moins pu appeler au secours...

Non, c'est encore trop tôt pour appeler au secours !

Surtout, ne pas s'affoler.

Du côté des sanitaires, il part à la recherche de quelque chose pouvant servir à forcer la serrure. Rien.

Les muscles se révélant inutiles, il appelle ses méninges à la rescousse. L'important est de garder son calme, de réfléchir. De comprendre. On agit mieux lorsque l'on comprend. On lutte plus facilement contre un adversaire dont on cerne la psychologie.

Il se rassoit sur sa couverture. Comme un chien. Pourquoi ? Pourquoi cette barge m'a-t-elle enfermé ici ? Pure folie ? Déviance sexuelle ?

Le pire, c'est qu'elle a mon flingue. Chargé, en plus !

A vous regarder mourir, commandant...

Non... je ne vois pas pourquoi elle voudrait me descendre !

Quoique... Des psychopathes, j'en ai croisé quelques-uns dans ma carrière ! Ils n'ont besoin d'aucune raison pour trucider leurs victimes !...

Ou alors, j'ai serré son mec, je l'ai foutu en taule. Mais c'est pas des méthodes de voyous, ça ! Ils demandent pas à leur gonzesse de séquestrer un flic pour se venger...

Une rançon ?... Ridicule ! J'ai pas un rond ! Ma famille non plus...

Et Gaëlle qui doit appeler partout pour savoir où je suis ! Qui doit se faire un sang d'encre.

Benoît se ratatine contre le mur. Ne pas savoir, la pire des tortures. Il a l'impression d'évoluer dans un scénario kafkaïen. Un truc de fou. Une sorte de cauchemar aux relents de réalité.

Elle va exiger quelque chose en échange de ma personne. Oui, c'est ça ! Elle va contacter le ministère, dire qu'elle a pris un policier en otage pour obtenir la libération d'un malfrat ou quelque chose dans le genre... Mais d'un petit commandant de province, qu'est-ce qu'ils en ont à foutre ? ! Cruelle question : que vaut ma peau ?...

Il étouffe, déboutonne sa chemise jusqu'au milieu du torse, braque ses yeux clairs dans le soupirail. Envie de hurler. De cogner.

Ménage tes forces, Ben... Tu vas en avoir besoin pour t'extirper de ce piège.

Il se remet à marcher. Il ne peut s'en empêcher ; comme si, en restant immobile, il donnait prise à la mort.

Fauve dans une cage.

Subitement, il conçoit mieux les va-et-vient chroniques des animaux dans les zoos, juste derrière les barreaux.

— Mais putain, pourquoi je l'ai pas abandonnée sur le bord de la route ? ! Comment j'ai pu être aussi con ? !

Comment j'aurais pu deviner, aussi ?... Que cette nana aux allures de femme fatale allait m'emprisonner dans sa cave !

Fatale, oui. C'est bien ce qu'elle risque de devenir pour lui.

De toute façon, ils vont s'apercevoir que j'ai disparu, lancer des recherches... Sauf que cette bicoque n'est pas vraiment sur mon trajet.

Peut-être a-t-elle commis l'imprudence de laisser mon portable allumé ? Ils pourront alors me localiser...

— Allez, les gars, sortez-moi de là ! implore-t-il. Sortez-moi de là...

Ne pas penser à la mort. Pas si vite.

En quelques heures, il est devenu claustrophobe. Un sentiment qu'il ne se connaissait pas. Jamais encore il ne s'était senti aussi impuissant. Désarmé face à l'adversité.

Il est à la merci de quelqu'un. À la merci d'une femme. D'une dingue.

Elle n'était pas sur cette route par hasard. Elle me voulait, moi... Mais comment aurait-elle pu savoir que j'allais passer par Saint-Vit, pile à cette heure-là ? Je rentre jamais à la même heure chez moi, c'est absurde ! Et puis je revenais de Dijon, pas de Besançon...

Si, c'est un hasard. Un douloureux hasard. C'est tombé sur moi. Pourtant, j'ai pas mérité ça. Il s'allonge sur la couverture. Le béton, c'est pas super confortable mais inutile de gaspiller son énergie.

Elle perd rien pour attendre. Quand je vais sortir de là, elle va comprendre sa douleur.

Ça ressemble à un jeu. Le premier qui bouge a perdu.

Depuis combien de temps m'observe-t-elle ainsi ? Une heure, au moins...

Sur sa chaise, les jambes croisées, comme toujours ; une clope de temps en temps.

Moi aussi, je m'en grillerais bien une, d'ailleurs...

Elle est venue s'installer, en face des barreaux. Sans un mot, elle s'est assise, laissant son visage flirter avec l'ombre. Elle a troqué son tailleur contre une tenue moins sexy : jean, pull, baskets. Moi aussi, j'aimerais bien me changer. Une bonne douche, des vêtements propres...

Benoît n'a pas bronché. Il est resté prostré contre le mur, sur sa couverture. Les genoux plies. Bien sage.

Décidé à laisser croire qu'il n'est pas angoissé, pas même nerveux. Un calme olympien en guise de façade.

Elle veut passer des heures à me mater ? Soit ! Qu'elle me regarde ! Elle finira bien par se lasser de son manège à la con ! Finira bien par m'expliquer ce qu'elle veut.

Par se dévoiler. J'en ai connu des cinglés. Mais elle, elle décroche la palme d'or...

Le soleil a disparu derrière le soupirail. Le jour s'attarde encore, il ne sera bientôt plus qu'un cruel souvenir.

J'espère qu'ils ont entamé les recherches, que mon portable va la trahir...

Si elle avait voulu me tuer, elle aurait déjà appuyé sur la gâchette. Pas compliqué !

On se rassure comme on peut...

A force de rester immobile, l'ankylose gangrène ses jambes. Il a envie de se lever, mais a décidé de ne pas être le premier à bouger.

Lui, il est dans la pâle lumière ; elle, dans l'obscurité. Il la fixe, sans vraiment la voir. Dévisage juste les ténèbres. J'ai mal au cul, sur ce béton ! J'ai soif. J'ai faim.

Comment peut-on avoir faim alors qu'on ne sait pas si on va passer la nuit ?... Fonctions vitales, instincts... Le corps continue à vivre, tandis que l'esprit apprivoise déjà l'idée de mort.

Elle allume encore une clope. La flamme furtive du briquet éclaire son visage, une fraction de seconde.

Un si joli visage, songe Ben. Il n'est pas parfait, non. Plutôt subjuguant. Aucun regard, qu'il soit d'homme ou de femme, ne pourrait y glisser sans émotion. Oui, le regard s'arrête forcément sur cette sculpture de glace et de feu, pour en détailler les traits à la fois conquérants et inquiétants, qui contrastent avec la fragilité qu'on devine au fond des iris précieux.

Une œuvre de la nature fascinante. Oui, un si beau visage.

Un monstre. Voilà comment il la perçoit, désormais. Un monstre travesti en femme ravissante.

Déguisement idéal pour attirer ses proies masculines.

— À quoi vous pensez, commandant ?

Benoît sursaute imperceptiblement. Il a gagné, elle a rompu le silence en premier !

Il ne répond pas, se contente d'esquisser un sourire assuré.

— Alors, à quoi pensez-vous, Benoît ?

— À vous, bien sûr... À qui d'autre pourrais-je penser ?

— Vous vous posez des tas de questions, n'est-ce pas ?

— Quelques-unes.

— Lesquelles ?

Il vient rôder près des barreaux.

— Je me demande quel est le con de psychiatre qui vous a libérée de l'asile !

Cette vanne déclenche un petit rire discret mais sinistre de la maîtresse de maison.

— Vous croyez que je suis folle ?

— J'en suis certain !

— Vous vous trompez.

— Ravi de l'entendre !

— Une autre question ?

— Je me demandais aussi ce que j'allais vous faire subir lorsque je sortirai de là...

— Des menaces ?...

— J'ai quelques idées !

— Vous pensez vraiment être en position de force, commandant ? À votre place, je ferais plutôt profil bas !

— C'est pas mon genre, chérie, désolé !

Lydia ricane encore. Elle le fixe toujours, en tortillant machinalement entre ses doigts une mèche de sa splendide tignasse rousse. Un tic que Benoît a repéré dès les premiers instants.

— Je vous plais tant que ça pour que vous m'observiez pendant des heures ? ! balance-t-il hardiment. C'est flatteur, mais...

Elle ne prend pas la peine de répliquer.

— Si c'est ça, je vous promets de vous envoyer une photo de moi, lorsque vous serez en taule, poursuit Benoît. Ou chez les dingues ! Vous pourrez m'admirer tout à loisir ! Vous n'aurez plus que ça pour occuper vos interminables journées...

Toujours rien en face.

— Remarquez, Lydia... Si je vous plais, je peux peut-être faire quelque chose pour vous... Si c'est ça que vous voulez, pas la peine de me cloîtrer dans votre cave ! On serait mieux dans votre chambre, non ? !

Elle se lève, il nourrit un bref espoir. Mais elle se contente de prendre le chemin de l'escalier.

— Eh ! Lydia ! Ne vous sauvez pas, voyons ! Qu'est-ce qui se passe ? C'est moi qui vous effraie, maintenant ? ! Allez, revenez !

La porte claque. Il soupire. Échec.

Il aurait dû se montrer moins cynique, plus subtil. Il retombe sur sa couverture, s'y allonge et se couvre avec son manteau. Putain de froid humide !

Elle ne va pas tarder à revenir... Je changerai de stratégie. Je vais bien trouver son point faible.

Ils sont chacun d'un côté de la grille. La nuit est tombée, mais Lydia a allumé la lumière. Une lumière tressautant qui agonise comme un feu de bois.

Elle s'est approchée si près, cette fois... Il passe ses bras entre deux hermes métalliques, l'attire un peu brutalement vers lui.

— Alors, Lydia ?... Tu as besoin de barreaux pour prendre ton pied, c'est ça ?...

Elle plaque ses lèvres contre les siennes. Il a envie de la mordre, mais doit lui donner ce qu'elle désire pour espérer sortir de là. Il l'embrasse, fait descendre ses mains qui passent sous sa jupe.

Pas très pratique, la grille. Mais pas désagréable, comme situation !

Il croyait avoir tout connu. Mais ça... ça ne figure pas dans le *Kama Sutra* ! Faudra le rajouter en annexe.

Elle murmure son prénom, d'une voix lascive.

Elle déboutonne sa chemise, il se laisse faire. C'est elle qui a les clefs ; elle qui a tous les droits. Il ferme les yeux, vibre de douloureux frissons. Elle desserre sa ceinture, descend son froc.

Oui, il y a pire comme situation, pas à dire...

C'est elle qui mène la danse, il ne résiste pas. Il a toujours eu du mal à résister aux femmes, de toute façon. Et vice versa...

... Benoît ouvre les yeux, dans un soubresaut.

Noir complet, dos au mur glacé.

Le plaisir est encore là, dans ses tripes.

Un simple songe, pourtant. Plus vrai que nature.

Merde... Pourquoi ce rêve bizarre ? Je peux pas désirer cette dingue, quand même !

Il tâtonne jusqu'à la magnifique salle d'eau grand luxe, se prend le mur en pleine tête.

— Et merde !

— Un problème, commandant ?

Il sursaute encore. Il va finir par succomber à une crise cardiaque !

Elle est là, dans l'obscurité, sans doute assise sur sa chaise.

Là, en train de l'observer. Tandis qu'il dormait. Ridicule ! Elle ne

peut pas me voir dans la nuit... Pourtant, il se sent espionné. Sondé. Violé, presque.

— Peur du noir, Benoît ?

Il se tait. Immobile, il attend la suite du jeu. Car c'est un jeu, aucun doute.

Il entend qu'elle se lève, devine ses mouvements. Pourtant, le soupirail n'offre plus grand-chose, sauf un maigre reflet lunaire auquel ses yeux commencent à s'habituer. Il voit une étincelle, elle vient d'appuyer sur l'interrupteur. L'ampoule suspendue au plafond de la cave égrène soudain une clarté malade.

Elle s'approche, ça lui rappelle son rêve. Ne pas l'effrayer. Ne pas la faire fuir. Il essaie un pas, elle ne bouge pas.

— Lydia... Je ne vous comprends pas, je l'avoue. Mais vous pourriez sans doute m'expliquer...

Encore un pas. Elle est toujours là, près de la frontière interdite. Ne se sauve pas, comme dans son rêve. Prémonitoire ?... Il réalise qu'il aimerait bien.

— Vous savez, Lydia, je commence à avoir faim...

— Je m'en doute... ça doit faire plus de vingt-quatre heures que vous n'avez rien avalé. Mais il paraît qu'on peut tenir plus d'un mois simplement en buvant de l'eau.

Sa gorge se serre, ses entrailles aussi.

— C'est ça votre plan ? Me regarder mourir de faim ? Il s'avance, doucement. Si près du but.

— Vous verrez par vous-même, assène-t-elle.

— J'ai jamais aimé les surprises ! Alors dites-moi ce qui m'attend...

Brusquement, il se jette sur elle. Elle tente de s'écarter, n'est pas assez vélocité. Il a attrapé son poignet, lui fait mordre brutalement le métal. Il la retourne dos à la grille, passe un bras sous sa gorge.

— Alors, Lydia ? ! On rigole moins, hein ?

Elle se débat, il tient bon. Avec l'autre main, il commence à la fouiller. Lui fait les poches mais n'y trouve rien.

— Où sont les clés ? hurle-t-il.

— Tu crois vraiment que je les garde sur moi ? ! Pauvre con ! Si tu m'étrangles, tu sortiras jamais d'ici !

Il tire sur ses cheveux, tord sa nuque gracile dans le mauvais sens, lui arrachant un cri.

— Où sont ces putains de clefs ? répète-t-il d'un ton menaçant dans le creux de son oreille.

— À l'étage !... Tu perds ton temps, salaud !

Il a envie de lui briser les cervicales. Mais elle dit vrai : s'il la tue, il va pourrir dans ce trou, face à un cadavre en plus. Il l'oblige à pivoter vers lui.

Son regard couleur champagne crache des jets de lave.

— Qu'est-ce que tu veux, Lydia ? Hein ?

Benoît effleure sa gorge, du bout des doigts. Après la méthode musclée, il veut tenter la douceur. Il fait descendre une main sur sa poitrine, enfonce ses yeux au fond des siens.

— C'est ça que tu veux ?...

En guise de réponse, il reçoit un coup de genou entre les jambes, lâche sa proie, se plie en deux dans un hoquet douloureux.

Lydia a reculé ; elle l'observe avec un sourire démoniaque puis éclate carrément de rire. Jamais encore il n'a entendu rire aussi terrifiant. Il se relève, ravale la souffrance. Assène un coup de pied à la porte insensible.

— Merde ! J'en ai marre de tes conneries ! Tu vas me dire ce que tu veux, à la fin ? !

Elle se pavane devant lui, à distance. Protégée par sa muraille de Chine.

— On a les nerfs qui lâchent, commandant ? Déjà ?... Je t'aurais cru plus résistant !

— Attends que je-sois dehors, je vais te...

— Bonne nuit, Benoît ! coupe-t-elle. Fais de beaux rêves...

Il se met à hurler comme un dément.

— Je vais te tuer, salope ! Tu m'entends ? Je vais te faire la peau ! !

Son rire satanique, encore, puis la lumière qui s'éteint, la porte qui se ferme.

Il s'écroule sur son lit de fortune, y reste un instant assommé.

Le visage de son petit Jérémy lui sourit. Papa doit lui manquer, sans doute.

Mais papa va revenir, mon bébé...

Il glisse sur le côté, s'enroule dans la couverture.

Seules les ténèbres l'observent. Il peut laisser venir les larmes, maintenant.

Chapitre 3

Mercredi 15 décembre

Il ouvre les yeux sur une aube hostile, glacée.

Des courbatures partout. Le béton en guise de matelas, sans doute. Le froid aussi, qui l'a enlacé furieusement, des heures durant...

Il a très mal dormi mais beaucoup rêvé. Déliré, presque.

Rêvé de son pieu, chaud et confortable ; de sa femme.

Et d'elle, aussi. Encore et toujours le même songe fantasmagique : chacun d'un côté des barreaux, le plaisir inouï...

Ces barreaux qui, justement, le narguent en silence. Inébranlables. Il scrute non sans angoisse la pénombre qui l'encercle. Non, le monstre n'est pas là...

La fringale se réveille en même temps que lui. Bientôt quarante-huit heures de jeûne.

Là encore, une sensation inconnue ; il avait toujours bouffé à sa faim.

Il se déplie, s'étire, grimace d'inconfort.

Dehors, le ciel est dégagé, une belle journée s'annonce. Ce constat lui serre le cœur ; une belle journée, oui. Pas pour moi. Moi qui suis là, à me décomposer dans une cave.

Allez, Ben, bats-toi ! Reste fort ! Ils sont en train de te chercher, vont bien finir par te trouver !

Me trouver ? Comment feraient-ils ?... C'est là qu'on va voir s'ils tiennent à leur chef ! Curieuse pensée...

Il se plante devant le lavabo, constate qu'il n'y a pas d'eau chaude, évidemment. Il vire sa chemise, s'asperge d'eau gelée. Frissonne de la tête aux pieds, les muscles tétanisés. Pas le courage de prendre une douche dans ces conditions...

Il y a une serviette, un savon. Rien de plus. Le minimum pour rester encore un être humain.

Benoît se rhabille, enfle même son manteau. Puis il entame une ronde infernale dans son enclos de béton et d'acier, se prenant à rêver d'un café brûlant, d'un croissant, d'une clope. Du sourire de son épouse, du rire de son fils. Et même du bonjour hypocrite de sa voisine, lorsqu'il part bosser et qu'elle fait pisser son sale clébard hargneux !

Gaëlle... Plus jamais je ne te tromperai ! Je le jure !

Et si... Si c'était ma femme qui avait payé cette fille pour me filer une leçon ?

N'importe quoi ! Je deviens fou, ma parole ! L'autre dingue déteint sur moi !

Que faire d'autre à part se ratatiner sur la couverture ? Et attendre...

Ses paupières se ferment, puis se rouvrent sur l'angoisse.

Jusqu'à ce que la porte grince.

Il tourne la tête, voit d'abord ses jambes. Magnifiques. Longues, parfaitement galbées. Elle a mis une jupe aujourd'hui. Courte et noire. Avec des bas ou des collants couleur chair. Et un pull beige à col roulé. Elle n'allume pas la lumière, se réfugie dans l'obscurité, en face de la cage. Il devine tout de même qu'elle a tressé ses cheveux flamboyants.

Domage qu'il n'ait même pas pu la sauter. Il aurait au moins eu le lot de consolation...

— Bonjour, Lydia.

Il tente la manière douce, ce matin.

— Bonjour, commandant. Bien dormi ?

— Pourquoi poser des questions dont vous connaissez déjà la réponse ?

La repartie lui arrache un sourire. Du moins, c'est ce qu'il imagine.

— On se vouvoie à nouveau ? !

— Comme vous voulez, rétorque-t-il. Lydia... Je m'excuse pour hier...

— C'est sincère ?

— Oui. Je... Je suis un peu perdu. Je ne sais pas ce que vous voulez, j'ai cru que...

— Que je voulais coucher avec vous ? ! Mais dans ce cas, je ne vous aurais pas enfermé là !

— Vous savez, certaines personnes ont des mœurs un peu étranges. Il leur faut des conditions particulières pour...

— Ce n'est pas mon cas, je vous assure.

— Ah... Alors, pourquoi ces barreaux entre nous ?

— Mon but n'est pas de vous séduire.

— Dommage !

— Non, c'est seulement de vous faire payer, Benoît... Ses mains se crispent sur la couverture.

— Et je veux que ce soit long. Long et douloureux... Il ferme les yeux sur sa souffrance. Bizarre qu'elle balance toutes ces abominations d'une voix lisse, froide, sans haine. Pourtant, elle doit me détester, pour dire tout cela. Pour souhaiter tout cela.

Non, elle ne peut me haïr. C'est juste de la folie.

— Mais pourquoi ? Que me reprochez-vous ? Je ne vous connais même pas !

— Cela dit, avant de crever, vous demanderez pardon. Il se lève d'un bond, télescope la grille.

— Pardon de quoi, putain ? ! Elle allume une cigarette.

— Vous aurez tout le temps de regretter, d'expier... Il abandonne. Baisse la tête face à ce monologue insupportable. Qui le condamne sans même laisser la parole à la défense.

— C'est pas possible ! murmure-t-il. Pas possible...

— J'ai un rendez-vous important, annonce-t-elle en se levant. Mais je reviendrai...

— Je m'en doute !... Lydia ?... J'ai froid, vous savez... Et j'ai faim, aussi...

— C'est normal. Il serre les poings.

— Non, ce n'est pas normal !

Elle est déjà dans les escaliers. Ne l'écoute même plus. Alors, il replonge dans cette intolérable solitude, jalonnée de questions. Et de peurs.

Commissariat central de Besançon, 9 heures

— Pourquoi moi ?

— Pourquoi pas vous ? ! rétorque le commissaire Moretti.

Djamila lève les yeux au ciel, gigote sur sa chaise.

— Il faut agir vite, vous savez. Et j'estime que vous êtes la mieux placée pour diriger cette enquête.

— J'ai beaucoup de travail, patron, et...

— Je vous rappelle que c'est un de vos collègues qui a disparu ! On dirait que ça ne vous fait ni chaud ni froid !

— J'ai pas dit ça, se défend Djamila. Je n'ai rien contre Benoît, mais... je... à vrai dire, les disparitions, c'est pas ma spécialité et je ne suis pas sûre d'être la plus efficace pour traiter cette affaire.

— Écoutez, capitaine... J'ai une totale confiance en vous, je suis certain que vous saurez être la meilleure !

Un petit coup de brosse à reluire, ça fait toujours du bien ! Djamila sourit mais résiste encore.

— Son équipe est déjà sur le coup, je ne vois pas...

— Il leur faut un chef puisqu'ils n'en ont plus pour le moment... Alors vous prenez la tête du groupe de Lorand et vous me le retrouvez.

Elle n'a pas vraiment le choix. Abdique enfin.

— OK, patron.

— Paris nous envoie quelqu'un en renfort. Quelqu'un de la crim'...

Cette grande nouvelle ne réjouit pas le capitaine Fashani.

— Ben voyons ! ricane-t-elle.

— C'est un spécialiste des disparitions, justement. Il sera là dans la journée. C'est le commandant Fabre... Vous savez, capitaine, je... J'apprécie beaucoup Benoît et...

Je commence à avoir la trouille, je ne vous le cache pas...

— J'espère qu'il ne lui est rien arrivé de grave.

— Prenez tous les moyens qu'il vous faut, en hommes comme en matériel. Ramenez-moi le commandant Lorand.

— Je vais tenter le maximum... Même si nos rapports n'étaient pas les meilleurs du monde, je vais le chercher comme si je cherchais... un ami.

— Merci, capitaine. Merci beaucoup.

Moretti suit Djamila des yeux, tandis qu'elle se dirige vers la porte. Elle est plutôt agréable à regarder, faut dire. Ça compense son caractère acerbe, teigneux. Et ses maigres talents d'enquêtrice.

Une fois seul, le grand patron se plante devant la fenêtre de son

bureau, mains dans les poches, yeux dans le vide.

Il est tellement épuisé qu'il n'aspire qu'à une chose : rentrer chez lui et dormir. Pendant deux ou trois jours d'affilée. Pour oublier la fatigue, mais aussi le vice qu'il a épousé lorsque sa femme l'a quitté.

Facile de se mentir à soi-même ! C'est sans doute à cause de cela qu'elle est partie...

Parce qu'il était déjà malade avant. Déjà accro, même si le mal a empiré.

Parce qu'il n'est qu'un drogué, qu'il ne vaut guère mieux que les junkies ramassés au coin de la rue par ses hommes.

Intraveineuses nocturnes, autour d'une table et de quelques cartes.

Gagner, perdre le plus souvent... Jusqu'à tout sacrifier. Avec ce stupide espoir que la chance va tourner. Qu'elle va enfin sourire à l'audacieux. À l'inconscient.

Cette nuit, il a replongé. Il a joué, soi-disant pour se refaire. Parce qu'il reste des dettes à éponger. Certes, il est flic, et pas n'importe quel flic ! Ça l'aide à obtenir des délais, des crédits.

Du crédit. Mais un jour, il faut passer à la caisse.

On finit toujours par payer. D'une manière ou d'une autre.

Alors, tous les moyens sont bons pour obtenir l'argent. Même les plus inavouables...

Personne ici n'est au courant de son péché qui n'a rien de mignon.

Personne, sauf le commandant Lorand qui a fini par découvrir le pot aux roses.

Un malin, ce Benoît. Un bon flic et un excellent menteur ! Il aurait pu devenir un joueur de poker fort doué. Mais il a toujours préféré s'adonner à d'autres jeux. Tout aussi dangereux !

Moretti retourne s'asseoir devant sa pile de parapheurs. Il soupire. Ouais, un flic hors pair. Dommage qu'il soit si curieux.

— Comment ça va, Lydia ?

— Bien, merci.

— Vous avez bonne mine, en effet... Vous avez passé un agréable week-end ?

— Excellent, docteur...

La psychiatre tient toujours un stylo plume à la main ; un stylo rutilant. Qui doit valoir cher. Une feuille vierge devant elle, sur son bureau impeccablement rangé. Noir et laqué. Assorti à son stylo.

Lydia ne s'allonge que rarement sur le divan. Elle lui préfère le fauteuil, confortable. Préfère affronter la toubib de face. Elle la trouve élégante, rassurante. Elle connaît son visage par cœur. Depuis le temps... Pourtant cela fait quelques mois qu'elle a changé ; une métamorphose quasi imperceptible mais qui n'a pas échappé aux rayons X de Lydia. Ses yeux sont plus fatigués, ses traits plus tendus. Sans doute négocie-t-elle mal le virage de la cinquantaine ! Nina Waldeck attend. Que Lydia décadenasse sa boîte crânienne pour dégueuler sa névrose sur le faux tapis d'Orient made in Saint Maclou. Une de ses plus anciennes patientes, son cas le plus intéressant. Imprévisible, terriblement intelligente. Dangereuse. Incurable. Passionnante.

Elle la reçoit dans ce cabinet une à deux fois par semaine, en fonction des nécessités qu'impose son état mental.

— Alors, Lydia ? Qu'avez-vous envie de me dire, ce matin ?

Tant de choses, en vérité. Mais il y a des secrets à garder, même envers son psychiatre... Surtout envers son psychiatre, d'ailleurs !

— J'ai vu personne, ce week-end, attaque la jeune femme. Je ne suis pas sortie, quasiment.

— Pourquoi ?

Lydia hausse les épaules.

— J'ai suivi vos conseils...

— Mes conseils ? !

— Ben oui... Ce que vous m'avez dit, il y a quinze jours... Que je couchais trop, et tout ça...

— Non, je n'ai pas dit que vous couchiez trop, Lydia ! Je vous ai simplement expliqué qu'il ne servait à rien de collectionner les aventures sans lendemain, comme vous l'avez fait ces derniers mois... Parce que j'ai eu le sentiment que ça ne vous apportait rien de bon...

— Ouais, sans doute.

Lydia sort un Kleenex de son sac, s'essuie la paume des mains. Elle accomplit toujours ce rituel en début de séance. Sans trop savoir pourquoi.

— Pourquoi on fait plus d'hypnose, docteur ?

— Vous aimeriez recommencer ? Ça vous a aidée ?

— Je sais pas... Peut-être.

— On réitérera l'expérience, lorsque je le jugerai nécessaire...

— Les psy ne font pas ce genre de choses, d'habitude, non ?

— Détrompez-vous ! Nous sommes nombreux à pratiquer cette thérapie ! Il faut savoir utiliser toutes les méthodes pouvant s'avérer bénéfiques aux patients... Mais si ça vous effraie, je...

— Non, pas du tout ! affirme crânement Lydia.

— Nous verrons... Peut-être la semaine prochaine. Mais pas aujourd'hui... Alors, qu'avez-vous d'autre à me raconter ?

Lydia se tait, comme cela arrive souvent. Elle tripote juste une mèche de cheveux. Waldeck a l'habitude de ces silences qui peuvent emplir des séances entières.

Elle décide de reprendre la parole.

— Au fait, je ne pourrai pas vous recevoir mercredi prochain.

— On se voit samedi, quand même ? s'inquiète Lydia.

— Oui, bien sûr. Mais je préfère vous prévenir un peu à l'avance. Je suis obligée d'annuler tous mes rendez-vous ce jour-là...

— Rien de grave, j'espère ?

— Non... Non, pas du tout ! C'est juste que c'est l'anniversaire de ma fille et elle m'a demandé de passer la journée avec elle !

— Ah...

Lydia reprend son mouchoir, essuie à nouveau ses mains pourtant sèches. La fille de Waldeck doit aller sur ses vingt ans, elle n'a plus besoin de sa mère !

Elles ont sans doute prévu de s'accorder du bon temps, toutes les deux ! Lèche-vitrines, ciné, resto...

Oui, même à plus de vingt ans, on a toujours besoin de sa mère...

— Elle a de la chance, murmure Lydia.

— Comment ?

— Votre fille... elle a beaucoup de chance. De vous avoir.

Nina baisse les yeux vers la feuille encore vierge. Les températures hivernales traversent soudain le double vitrage.

— Ma fille est un peu fragile en ce moment, ajoute-t-elle comme pour se justifier. C'est pour ça que je veux être près d'elle au maximum...

Mais Lydia se moque de l'état de santé de la progéniture de sa psy. Concentrée sur son nombril, elle ne peut compatir à ces petits tracasseries familiaux qui ne la concernent nullement. Elle n'est pas là pour ça, après tout ! Ne pas inverser les rôles...

— Pour ma mère, le jour de mon anniversaire est un jour maudit !

crache-t-elle avec violence.

Waldeck ne dit rien. Elle hisse juste le bouclier mental pour parer la charge adverse.

— Elle pense que je suis folle, un point c'est tout !

— Vous n'êtes pas folle. Vous avez des problèmes, certes, mais...

— Pourtant, tout le monde pense que je suis cinglée... Tout le monde le dit !

— Ne cédez pas à la paranoïa, Lydia...

— Je sais très bien ce que pensent ou disent les autres dans mon dos !

— Eh bien, ceux qui affirment cela se trompent ! rétorque vigoureusement Nina. Parce qu'ils ne vous connaissent pas ! Et ne laissez jamais quiconque vous traiter de folle...

Lydia se remémore les paroles blessantes de son prisonnier. Elle serre son poing droit, comme si elle pouvait l'écraser entre ses doigts.

— Vous avez raison, docteur... Je ne dois laisser personne me traiter de dingue ! Il faut que je sois intransigeante avec ceux qui me blessent ou m'ont blessée...

La psy esquisse un discret sourire.

— Je vois que vous avez de l'énergie à revendre, Lydia ! J'ai l'impression que quelque chose a changé dans votre vie, ces derniers jours... Je me trompe ?

— Non, vous avez raison. Je crois même que j'irai mieux très bientôt... Mes problèmes vont s'arranger !

— Je suis ravie de l'entendre !

Lydia ouvre son poing et déclare, en découvrant sa dentition éclatante :

— J'ai la solution, là... Je la détiens... entre mes mains !

Il doit être environ midi. Le soleil est à l'apogée de sa gloire. Il arrive même à pénétrer dans le cachot. Quelques minutes seulement ; après, il s'en ira.

Alors, Benoît en profite. Il a viré son manteau, détaille du regard chaque recoin de ce vaste sous-sol, pour tromper l'ennui. Cette baraque a au moins un siècle et l'installation électrique, quasiment le même âge ! Des fils dénudés rampent le long des murs humides. Vaudrait mieux pas poser les doigts là-dessus...

Il compte les outils de jardin, entreposés sans aucun ordre. Râteaux, pelles, fourches, bêches... Bizarre de foutre des outils de jardin dans une cave ! Encore plus bizarre d'y entreposer un flic... Des cartons, par dizaines, des produits ménagers. Mais tout au fond, il ne peut pas voir. La générosité du petit soupirail n'est pas suffisante.

Il va pour s'endormir lorsqu'il perçoit la voix de l'ennemie à l'étage.

Il se redresse un peu, tend l'oreille. Lydia parle tout haut, converse avec quelqu'un. C'est peut-être au téléphone mais... Peut-être pas. Il se précipite vers la grille, se met à hurler.

— Au secours ! A l'aide !

Benoît répète ça, de longues minutes. Jusqu'à ce que Lydia cesse de parler. Le silence revient. Il écoute, espère.

La porte grince, en haut de l'escalier. Des jambes. Ses jambes... Merde !

— Pourquoi vous hurlez comme ça, commandant ?

— Pour me réchauffer !

Elle s'approche un peu de la cage, ses yeux clairs se reflètent soudain dans le soleil.

— Vous pensez peut-être que quelqu'un peut vous entendre ? Ou vous aider ? Vous rêvez !

Non, je cauchemarde !

Elle tient un sac de voyage à la main. Son sac. Celui qui était dans le coffre de sa bagnole. Elle en ouvre la fermeture Éclair.

— Vous aimeriez des vêtements propres, Benoît ?

Elle sort un jean, une chemise, un pull, des sous-vêtements, une serviette de toilette. Les pose par terre, à distance, comme un appât. Puis elle s'assoit à son poste d'observation.

— Vraiment déchirants, vos appels au secours de tout à l'heure !

En plus, elle se fout de ma gueule !

Dos au mur, bras croisés, Benoît n'a même plus envie de lui répondre. A quoi bon dialoguer avec une frappadingue ?

— Vous n'êtes pas très bavard, aujourd'hui, commandant... Vous êtes plus prolix, d'habitude ! Surtout avec les femmes... Un beau parleur, oui...

— Qu'est-ce que t'en sais ? ! aboie-t-il.

— Oh... Vous préférez qu'on se tutoie ? Moi, ça ne me dérange

pas... Eh bien, je t'observe depuis longtemps, tu sais.

— Tu parles !

— Je t'assure... Je sais tout sur toi. Absolument tout...

Il s'accroche aux barreaux, serre sa poigne dessus, autant qu'il aimerait serrer son cou délicat.

— Et que crois-tu savoir ?

— Par exemple, ces trois derniers mois, tu as trompé ta femme à six reprises... Six fois en trois mois, c'est beaucoup, non ? Surtout avec trois femmes différentes !

Il pâlit un peu, ses doigts se crispent encore plus sur l'acier.

Putain... Elle m'a suivi, espionné...

Ce n'est pas un hasard. C'est bien moi qu'elle voulait !

— Oui, trois maîtresses différentes. N'est-ce pas, Benoît ?

— Et alors ? En quoi ça te regarde ?

— Tout ce qui te concerne me regarde ! Je veux te connaître... Tout connaître de toi.

— C'est pour ça que je suis là ? C'est ça que je dois payer ? Mes infidélités ?

Elle part à rire.

— Non ! Non, Benoît ! Que tu fasses cocue ton épouse m'est égal, je t'assure ! Mais ça signifie quelque chose, quand même...

Il est de plus en plus blême.

— Ça veut dire que tu es un sacré bon menteur !

Il décide de contre-attaquer, de ne pas se laisser piétiner sans réagir.

— Ça dépend comment on voit les choses... On peut dire que je suis un sacré bon amant !

— Oh... bien sûr, on peut dire ça ! Sauf que je n'en suis pas persuadée...

— Tu veux que je te montre ? !

— Non, ça ne m'intéresse pas !

— C'est peut-être ça, ton problème.

Là, il l'a touchée de plein fouet. Son visage se durcit sous la gifle. Il insiste, appuie là où ça fait mal.

— C'est ça, Lydia ? Tu as des problèmes avec les hommes ? Ou

alors tu n'aimes pas les types comme moi, ceux qui trompent leur femme ? Peut-être parce qu'un homme t'a blessée ? C'est ça, Lydia ? T'as été cocue, un mec a brisé ton joli petit cœur et t'as décidé de te venger sur les infidèles...

Elle plisse légèrement les yeux. Prête à mordre.

— Réponds, Lydia !... Qu'est-ce qui t'arrive ? T'es plus prolix, d'habitude !

— Tu t'égares, Benoît...

— Au contraire, j'ai comme l'impression que je brûle, là !

Son visage retrouve l'aspect du marbre.

— Je n'ai aucun problème avec les hommes.

— J'en crois pas un mot... T'es une tordue !

— Explique-moi pourquoi tu ressens le besoin de collectionner les maîtresses, Benoît...

— Va te faire foutre !

— Si tu m'expliques, je t'apporte un truc à manger... Et un café chaud, aussi. Et puis je te donne tes fringues propres.

— Le chantage, maintenant ? Manquait plus que ça !

— La vie est ainsi faite : on doit donner pour recevoir. Remarque, moi j'ai mangé à ma faim, je ne suis pas pressée... J'ai tout mon temps !

Il met les mains au fond de ses poches, lui jette un regard assassin. Son estomac le torture. Autant que cette fille.

— Tu veux savoir quoi ?

— Pourquoi tu trompes Gaëlle.

Elle connaît même le prénom de son épouse...

— Elle est plutôt jolie, pourtant !

— Elle est très jolie.

— Alors pourquoi ?

— Apporte-moi à bouffer et je te dirai...

— Ah non ! Ce ne sont pas les règles, commandant !

— Les règles ? Y a pas de règles !

— Si, les miennes. Les seules en vigueur, ici. Tu parles et ensuite, tu manges.

Il n'a pas l'intention de se laisser humilier. Alors il se tait. Tente de

résister. C'est tellement difficile ! Mais sa fierté est à peu près tout ce qu'il lui reste. Il se pose sur sa couverture ; comme s'il boudait dans son coin.

— Tu refuses de me répondre ?

— Je t'emmerde.

— Hum... Je vois que tu as encore beaucoup à apprendre...

— Je t'emmerde ! !

— Peut-être que Gaëlle n'est pas très douée au lit... C'est ça, Benoît ?

— Je t'interdis de parler de ma femme, espèce de folle ! vocifère Benoît.

— Et tu vas faire quoi ? Me passer à tabac ? A distance ? !

Elle éclate de rire, face à ses poings serrés. Inutiles.

— Je crois que tu dois apprendre à me respecter, commandant.

— C'est ça, oui... !

Elle s'empare de quelque chose sur une étagère. Il identifie immédiatement son flingue, frise la crise cardiaque. Elle le braque, il se lève doucement, fixant le canon du revolver.

— Tu le reconnais, n'est-ce pas ? Au cas où tu en douterais, je sais m'en servir... J'ai pris des leçons !

— Tirer sur des cibles et sur un homme, c'est pas la même chose...

— Un homme ? Et où vois-tu un homme, ici ? ! Moi, je ne vois qu'un tas de merde qui fait dans son froc...

Il avale sa salive, reste immobile.

— Tu sais ce que ça peut te coûter d'abattre un flic ?

— Ça m'est égal... Et de toute façon, jamais ils ne me retrouveront !

Il essaie encore.

— Si tu me descends, tu perds ton jouet, Lydia...

— Qui parle de te descendre ?...

Elle baisse le calibre.

— Je commence par les jambes. Qu'est-ce que t'en dis ? Si je t'explose un genou, ça ne te tuera pas... ça te fera juste souffrir le martyr !

Elle enlève le cran de sûreté. Pétrifié contre le mur, cloué au pilori,

Benoît ne bouge plus, ne respire même plus. Comme si le moindre battement de cils pouvait déclencher l'irréparable.

— Déshabille-toi, ordonne-t-elle.

— Hein ?

— Vire tes fringues ! Vite ! Sinon je tire !

— Lydia, écoute, je...

— Ta gueule ! Vire tes fringues !

— OK, calme-toi...

Il s'exécute, enlève sa chemise, son jean. S'arrête là, en espérant que ça lui suffira.

— C'est bien, commandant. Je vois que tu commences à comprendre ! Amène tes vêtements par ici. Jette-les de l'autre côté de la grille... La couverture aussi ! Sans oublier le manteau !

Il obéit encore, tandis qu'elle le tient toujours enjoué.

— Voilà ! Maintenant, en plus d'avoir faim, tu vas te geler !... Tu es si mignon, en caleçon !

Elle retourne s'asseoir, pose le flingue sur ses genoux, allume une clope. Benoît a reculé à nouveau jusqu'au mur. Il a eu tellement peur qu'il a oublié d'avoir froid.

Elle l'observe un moment, apparemment ravie du spectacle.

— J'ai envie d'un thé bien chaud, raille-t-elle. Je te laisse...

Elle l'abandonne, il retombe par terre. Se recroqueville sur le béton sale et gelé.

Maintenant il a froid. Comme jamais encore il n'a eu froid de toute son existence.

Le souffle glacé de la mort, sans doute.

— Il est comment, Benoît Lorand ?

Djamila hausse les épaules. Elle ne se sent pas très à l'aise aux côtés de ce type qu'elle ne connaît même pas. Ils roulent en direction d'Osselle, le patelin où crèchent les Lorand. C'est elle qui tient le volant, elle préfère.

— C'est un bon flic, répond-elle de façon évasive.

— Et en tant qu'homme ? insiste Fabre.

— Eh bien... C'est un type sûr de lui...

Fabre descend tout juste du TGV en provenance de la capitale, n'a même pas eu le temps d'être présenté à l'équipe de Lorand.

Même pas eu le temps de découvrir sa magnifique chambre d'hôtel.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? ! ajoute Djamilia face au regard insistant de son nouveau coéquipier.

— J'ai comme l'impression que... que vous ne le portez pas dans votre cœur, capitaine... Je me trompe ?

Ce mec lui tape déjà sur les nerfs. Comme ça, sans raison valable. La cinquantaine, petit, rondouillard, plutôt banal. Voire carrément moche. Elle n'a pas tiré le gros lot ! Ils auraient pu m'en envoyer un jeune et bien roulé...

En plus, celui-ci a la malchance de se prénommer Auguste. Plus personne n'est affublé de ce prénom ridicule !

— Bof... Disons que c'est le genre de mec que j'apprécie pas tellement. Présomptueux, voire prétentieux, imbu de sa personne... Qui roule des mécaniques, si vous voyez ce que je veux dire !

— Je vois ! rigole Fabre. Bon, dites-moi un peu les pistes que vous avez explorées jusqu'à présent...

— J'ai pris l'enquête aujourd'hui ! Vous savez, sa femme nous a signalé sa disparition hier matin, on n'a pas vraiment eu le temps d'entamer des recherches. Ses hommes sont en train de répertorier tous les types qu'il a serrés et qui viennent de sortir de taule.

— Parfait... Vous pensez que sa disparition a un rapport avec sa vie privée ou plutôt avec son boulot ?

— Aucune idée ! Mais... Rien ne dit qu'il a été enlevé ou tué.

— C'est-à-dire ? Vous pensez qu'il a pu disparaître de son plein gré ?

— Disons que... Il a peut-être craqué pour une nana et... On va le retrouver au pieu avec elle !

Fabre se marre. Un rire gras, idiot.

— Il trompe souvent son épouse ?

— Je pense, oui. Bien sûr, il ne s'en vante pas, mais... Je suis certaine qu'elle a des cornes de gazelle !

— Ce serait le meilleur dénouement possible... Je préfère le découvrir au lit en compagnie d'une maîtresse que dans un fossé avec une balle dans le crâne !

— Moi aussi, bien sûr... On ne va pas tarder à arriver.

— Comment est son épouse ?

— Gaëlle ? Je la connais pas beaucoup... Mais elle a l'air sympa.

— Des enfants ?

— Un fils. Jérémy. Il a trois ans, il me semble...

Ils roulent encore une bonne dizaine de minutes, dans un silence gêné. Le commandant Fabre feint d'admirer le paysage, Djamila met la radio.

Enfin, ils entrent dans Osselle.

— Pourquoi est-il venu se perdre ici ? s'étonne Auguste.

— Il habite la maison de ses parents.

— Morts ?

— Non, partis sur la Côte, vers Nice ou Cannes, je sais plus très bien... Ils lui ont filé la baraque. Quand je suis arrivée au commissariat, il vivait à Besançon, avec Gaëlle. Ils louaient un petit appart'. Mais quand ses parents sont descendus dans le Sud, il est venu là... C'est plus grand, y a un jardin... C'est ici, au bout de l'impasse...

Djamila coupe le contact. Les deux flics se hâtent vers le pavillon coquet, pressés de se mettre au chaud.

— Putain, il gèle ici ! bougonne Fabre. Encore pire qu'à Paris...

Gaëlle, prévenue de leur visite, ouvre avant qu'ils aient sonné. Elle arbore le masque de l'angoisse. Pas de doute, elle aime son mari, songe Fabre en lui serrant la main. Elle leur offre un café, dans le spacieux salon à la déco soignée. Djamila s'est chargée des présentations, a eu un mot gentil pour Gaëlle et décide alors de laisser œuvrer le spécialiste.

— Madame Lorand, racontez-moi un peu comment ça s'est passé...

— Mercredi dernier, Benoît est parti à Dijon... Il avait un stage au SRPJ.

— Il devait revenir quand ?

— Lundi soir.

— Je ne comprends pas... Pourquoi n'est-il pas rentré ce week-end ?

Djamila intervient.

— Ils ont eu un problème... Le programme prévu jeudi n'a pas pu avoir lieu et cette journée a été reportée à lundi. Du coup, ils ont logé Benoît tout le week-end sur Dijon... C'est bien ça, Gaëlle ?

— Oui. Comme c'est pas à côté, il est resté sur place, chez un

copain à lui qui est policier à Dijon.

— Il est parti en voiture, donc ? reprend Fabre.

— Oui... Il déteste le train ! Il m'avait prévenue qu'il rentrerait tard, bien sûr... J'étais fatiguée, le petit avait été malade la nuit d'avant, j'avais pas dormi... Alors je me suis assoupie sur le canapé, en l'attendant. Et quand je me suis réveillée, mardi matin vers 6 h 30, il n'était toujours pas là. J'ai essayé de le joindre sur son portable, mais je suis tombée sur la messagerie. J'étais très inquiète alors... Vers 8 heures, j'ai téléphoné au lieutenant Thoraize, son adjoint, pour lui demander si Benoît était au bureau... Il s'est renseigné, m'a rappelée pour me dire qu'il avait contacté Dijon et que Benoît en était bien parti lundi, vers 18 heures... Qu'il n'avait pas donné signe de vie depuis.

— Bon... A votre avis, madame Lorand, que s'est-il passé ?

— Mais j'en sais rien, moi ! C'est à vous de me le dire ! Il faut le retrouver !

— Nous nous y employons, Gaëlle, je t'assure, ajoute Djamila.

— Ce que je veux, c'est votre intime conviction, madame Lorand...

— Je... Au début, je me suis dit qu'il avait eu un accident. Il y a des routes un peu désertes, dans le coin. Il a pu avoir un pépin, vous voyez... Mais maintenant, je n'y crois plus... On l'aurait déjà retrouvé, dans ce cas...

— Je suis d'accord, acquiesce Djamila. La thèse de l'accident ne tient pas.

— Ensuite, poursuit Gaëlle, je me suis dit qu'il avait été attaqué...

— Attaqué ? !

— Oui... Il a toujours aimé les belles bagnoles, vous savez ! La sienne vaut pas mal d'argent... C'est une Audi. Il paraît qu'on peut se faire agresser pour un vol de voiture. Si c'est le cas, il est peut-être blessé, quelque part entre ici et Dijon !

— Tu sais, Gaëlle, nous avons demandé à la gendarmerie de nous aider. Ils sont chargés justement de ratisser les routes du secteur... Le problème, c'est que nous ne savons pas précisément quel itinéraire il a emprunté. Ça complique un peu la tâche, mais...

Gaëlle verse soudain quelques larmes. Mais elle se reprend bien vite.

— Lui connaissez-vous des ennemis, madame Lorand ? questionne Fabre. Des ennemis d'ordre privé, si je puis dire...

— Non... Non, je ne vois pas...

— Et... Savez-vous s'il a... une maîtresse ?

Le visage de Gaëlle se fige. Djamila toussote pour combler le silence embarrassé.

— Une maîtresse ? répète Gaëlle d'un ton sidéré.

— Oui... Pensez-vous qu'il a des aventures extra-conjugales ? Je suis désolé de vous poser cette question un peu brutale, mais nous devons enquêter dans toutes les directions...

— Je... Je ne pense pas, non...

— Bien... Nous allons vous laisser.

— On va faire tout ce qu'on peut, conclut Djamila... Tu as de la famille, des amis ? Des gens qui peuvent venir t'aider en attendant qu'on retrouve Benoît ? Que tu ne sois pas seule...

— Ses parents seront là demain. Je ne les ai prévenus que ce matin... Je ne voulais pas les affoler. Et puis je ne suis pas seule : j'ai Jérémy. Ne t'inquiète pas, je tiendrai le coup...

— Courage, madame, conclut Fabre en lui serrant la main. On vous appelle dès qu'on a du nouveau.

Chapitre 4

Jeudi 16 décembre

Cette fois, il n'a pas pu dormir.

En succombant au sommeil, il aurait peut-être succombé au froid.

Une nuit sportive, donc. Pas le genre de sport qu'il pratique habituellement en nocturne ! Mais des pompes, des tractions, des séries d'abdominaux. Et beaucoup de marche à pied. Des kilomètres de marche à pied !

Le jour se lève à peine. Mort de fatigue, Benoît se laisse fondre contre le mur humide. Ses claquements de dents reviennent aussitôt à l'assaut.

En terrain ennemi, ses vêtements et sa couverture le bravent en silence.

Et l'autre dingue qui doit tranquillement roupiller, bien au chaud sous sa couette !

Des fantômes criminels enflamment son esprit mais peinent à lui réchauffer le cœur. Il s'imagine en train de l'étrangler, de l'étouffer avec un oreiller. Mais mieux vaut éviter de penser à un oreiller. Surtout ne pas céder au sommeil. Combien de degrés, dans ce terrier ? Dix, peut-être moins... Sans doute plus.

Sinon, il aurait déjà passé l'arme à gauche... Oui, une température suffisante pour trouver le repos, au moins une heure...

Mais il n'y parvient pas. N'arrive plus à juguler ses spasmes, à maîtriser ses mâchoires.

Et son estomac qui refuse de lui foutre la paix !... Seulement, il n'a que de l'eau froide pour le remplir. Or là, il a envie de tout, sauf d'eau froide. Même pas potable, si ça se trouve !

Il repense au flingue braqué sur lui...

Non, elle ne me tuera pas. Si c'était son but, elle l'aurait déjà fait... Mais... m'exploser un genou ou un bras, ça elle en est capable, cette pourriture !

Si je veux m'en tirer, va falloir adopter un profil bas... Ou bien l'inverse. Car peut-être que si je cède, elle ne voudra plus jouer et me butera...

Benoît enroule ses bras autour de son corps, remue les jambes pour se décongeler.

Il tente de réfléchir. Pas évident en hypothermie !

Comprendre ce qu'elle me veut, si toutefois il y a quelque chose à comprendre... Mais même la plus grande des folies a son mécanisme. Sa logique.

Il faut que je devine ce qui la motive.

Se frayer un chemin dans les méandres de la pensée adverse, percer une brèche dans cet imprenable bastion. Y entrer, tel un cheval de Troie, pour le dynamiter de l'intérieur.

Devenir un fin stratège, doublé d'un psychiatre de génie, mission difficile pour un simple flic... qui plus est un simple flic en caleçon et en cage !

Quoi qu'il en soit, cette salope me le paiera. Si je m'en sors, je jure qu'elle me le paiera...

Cultiver la haine... Elle, capable d'aider à supporter tant de choses. Cet extraordinaire dopant, plus efficace encore que la vitamine C, les amphét' ou la coke...

La porte grince, la lumière s'allume.

Matinale la Bête, aujourd'hui ! Pressée de constater les dégâts d'une nuit d'insomnie glacée sur sa victime. Elle se présente, une tasse de café fumant à la main. Toujours aussi jolie, déjà apprêtée.

Soudain, un flash : il l'a déjà vue. Et ailleurs que dans cette cave.

Mais si elle le suit depuis des semaines, rien d'étonnant à cela... Il peut l'avoir croisée n'importe où : dans un troquet, une rue, ou même dans le reflet de son rétroviseur. Il essaie de se rappeler tandis qu'elle lui sourit. Un sourire tout en douceur venimeuse.

— Bonjour, commandant...

Il serre les dents, pour les empêcher de s'entrechoquer. Espère que le café est pour lui.

Elle s'assoit, en boit une gorgée, le provoquant par ce simple geste. Mais il tient bon. Ne lui donne ni insulte, ni suppliche.

— Vous avez une sale tête, Benoît !... Vos maîtresses vous trouveraient beaucoup moins séduisant si elles vous voyaient comme ça !

Elle s'octroie encore un peu du précieux arabica.

— Vous en voulez ? Il est très bon, vous savez...

— Je n'en doute pas.

Il s'efforce de contrôler sa voix qui a tendance à trembler sous les morsures du froid.

— Mais il faut d'abord que vous me présentiez vos excuses pour hier...

— M'excuser ? Et pourquoi ?

— Pour m'avoir insultée, peut-être ! Je t'emmerde, va te faire foutre... Toutes ces gentillesse que l'on dit pas à une femme lorsque l'on est un homme doué de galanterie !

Il se refuse à offrir quoi que ce soit. Elle s'approche des grilles, la tasse bien en évidence.

— Allez, Benoît, viens chercher...

Il tourne la tête vers le soupirail.

— Tu veux pas t'abaisser à ça, n'est-ce pas ? T'es trop fier... Mais dans quelques jours, peut-être quelques heures, je t'aurai fait ravalier ta fierté. Il n'en restera rien. Pas même un soupçon.

— C'est ça ton plan ? M'humilier ? Tu crois que je vais ramper, peut-être ?

— Sans doute... Les larves, ça rampe.

— Les larves, oui. Pas moi. Désolée, chérie ! Encore une gorgée.

— Vraiment délicieux, ce café... T'es sûr que t'en veux pas ?

— Tu peux te le mettre où je pense, ton jus !

— Tu es grossier, Benoît...

— Oh pardon, mademoiselle ! Mais ça m'arrive, surtout quand on me casse les couilles, d'ailleurs !

— Tu sais, je peux t'abandonner au froid ou à la faim... Ta vie dépend de moi.

— Eh bien, laisse-moi crever, c'est pas un problème ! Je préfère mourir plutôt que de jouer au clebs devant toi !

— Oh... Mais on dirait que tu as déjà oublié la petite leçon d'hier soir ! Tu veux que j'aille chercher ton revolver, Benoît ? Il est là, derrière moi... A portée de main.

Il ferme les yeux. Marche arrière, vite. Blessé, il ne survivrait pas longtemps.

— OK, je m'excuse de t'avoir insultée... De t'avoir traitée de salope, et tout le reste.

— Ça ne semble pas du tout sincère !... Un petit effort, commandant !

Il trouve la force de sourire à son tour. Se lève, avec difficulté. Elle ne bat pas en retraite. De toute façon, il ne tentera pas de l'attraper. Il a compris que les clefs ne sont pas là. Que la solution n'est pas là.

Ils sont face à face, leurs mains pourraient se toucher, accrochées aux mêmes barreaux.

— Dis-moi, Lydia, j'ai l'impression de te connaître... Je t'ai déjà vue quelque part, non ?

— Le jour où nous nous sommes rencontrés, sans doute... Il y a trois mois déjà.

Trois mois qu'elle m'épie ? Et je n'ai rien vu, rien soupçonné. Je ne suis décidément pas un bon flic. Ou alors, elle possède un talent particulier pour la filature !

— J'étais venue à ton commissariat, pour porter plainte. On avait volé ma voiture.

— C'est moi qui ai pris ta plainte ? Non, je m'en souviendrais... Tu es si jolie qu'on ne peut pas t'oublier !

— Tu me joues ton numéro de charme ?

— Non, je le pense vraiment...

— Effectivement, ce n'est pas toi qui as pris ma déposition. C'est une femme qui m'a reçue. Une jeune, un peu revêche ! Le capitaine Fashani, je crois... Mais tu es entré dans son bureau, juste quand j'en sortais. Nous nous sommes croisés, quelques secondes...

— Ah... Et c'est là que tu as décidé de me tuer ? Aurais-je oublié de te saluer ? Ou... est-ce parce que ma collègue n'a pas retrouvé ta bagnole ? !

Elle effleure son cou, descend doucement tout en le fixant.

Il ne bronche pas. Ça lui procure une agréable sensation de chaleur. Curieux.

— Tu es froid comme la mort, Benoît... Mais je te préfère sans barbe. J'ai horreur des mecs mal rasés !

— File-moi un rasoir et je te promets de remédier à ça !

— Je vais y réfléchir.

— J'ai droit à mon café ?

Elle a toujours une main sur lui, il a envie de lui briser les doigts. Ou de la dévorer. La fringale, sans doute, qui continue à le tenailler. Envie d'autre chose, aussi. Inexplicable attirance.

Lydia prend la tasse, la lui donne. Elle est vide.

— Bonne journée, chéri !

Réunion de crise au commissariat. Le capitaine Djamila Fashani mène la danse. Ils font le point sur leurs investigations.

— Qu'a donné l'enquête de voisinage, lieutenant Thoraize ? demande-t-elle d'un ton autoritaire.

Éric Thoraize, un des fidèles acolytes du commandant Lorand. Son adjoint le plus précieux. Et surtout, son ami intime.

— Rien du tout, résume-t-il. Rien d'intéressant... Des potins de quartier, guère plus !

— Vous avez pu interroger tout le monde ? s'inquiète Fabre. Vous êtes certains de n'avoir négligé personne ?

Thoraize le toise froidement. Il croit qu'il va nous apprendre notre métier, celui-là ? ! Il nous prend pour des débutants ?

— Oui, commandant, tout le monde, rétorque-t-il courtoisement. Enfin presque tout le monde...

— Comment ça, presque ?

Le lieutenant est ravi : monsieur je sais tout vient de tomber dans le panneau.

— Il y a une mamie qu'on n'a pas pu interroger, précise-t-il sous le regard amusé de ses équipiers. La voisine directe des Lorand... Mais c'est parce qu'elle est à l'hosto !

— Qu'attendez-vous pour aller la voir ? ! insiste le Parisien.

— Vous savez, commandant, la dame est en réanimation, en train de casser sa pipe ! Et elle a été admise aux urgences bien avant la disparition de Ben ! Mais si vous y tenez, je peux toujours aller au service des soins intensifs, tenter de la réveiller et la cuisiner pour savoir ce qu'elle a fait du commandant Lorand ! Peut-être que je serai plus efficace que les toubibs ! !

Fabre se renfroge et Djamila reprend bien vite les rênes.

— Bon, parmi les ex-taulards fraîchement libérés, pas grand-chose pour le moment, mais on continue à creuser dans ce sens... On va scinder l'équipe en deux. La moitié d'entre nous épluche ce qui concerne la carrière de Lorand. Vous me déterrez toutes les affaires qu'il a traitées depuis deux ans. Toutes, même les plus banales...

L'autre moitié se charge de décortiquer sa vie privée.

Thoraize se permet de lui couper la parole.

— On ne va pas fouiller dans son intimité quand même !

— Vous voulez qu'on le retrouve, oui ou non ? réplique le capitaine. Si vous croyez que ça m'amuse !... Il faut découvrir s'il a des ennemis, s'il a trempé dans des trucs un peu louches. Il me faut aussi un topo sur ses maîtresses, depuis disons... un an.

Les hommes de Lorand échangent des regards ébahis.

— Ses maîtresses ? ! lance Thoraize.

— Ça va, lieutenant ! Vous commencez à m'emmerder ! Nous savons tous ici que Lorand les collectionne !

— Ah oui ? Et... Doit-on aussi vous interroger à ce sujet, capitaine ? !

Elle le fusille à distance, tandis que Fabre écarquille les yeux.

— Si vous avez du temps à perdre, pourquoi pas, lieutenant !

Il consent à se taire, satisfait de l'avoir mouchée en public. Djamila termine son exposé, un peu déstabilisée.

— Bon, je crois qu'on a fait le tour... Exécution, messieurs !

Les gars s'éparpillent dans les couloirs. Le Parisien allume une clope.

— Vous ne m'aviez pas dit que Lorand était votre amant, capitaine...

— Avait été, rectifie Djamila avec humeur.

— Combien de temps ?

— Qu'est-ce que ça peut foutre ?

— Simple vérification...

— Vous croyez que c'est moi qui ai buté Lorand ? !

— Comment savez-vous qu'il a été buté ?

Quelques secondes de silence. Djamila quitte la pièce, Fabre sur ses talons.

— Vous me gonflez avec vos insinuations à la con ! braille-t-elle.

— Excusez-moi, mais vous n'auriez pas dû me cacher cette information... Surtout que tout le monde a l'air au courant !

Djamila se retourne, armée jusqu'aux dents.

— Ça a duré une nuit ou deux, commandant. Et ce salaud a dû s'en

vanter auprès de ses potes, apparemment. Ça vous va, comme réponse ?

— Vous semblez beaucoup lui en vouloir...

S'il savait à quel point !

— Pas le moins du monde ! prétend la jeune femme. C'est sa façon d'agir avec les nanas, de toute façon... un petit coup et puis s'en va ! Et le lendemain matin, un bouquet de fleurs et une carte de rupture !

Fabre sourit.

— Je vois le genre ! Je parie qu'il écrit un truc du style on a fait une bêtise, je suis marié, blablabla !

— Exact ! Vous voyez, vous le connaissez aussi bien que moi !

— Et... vous le croyez capable de faire tourner la tête à une femme ?

— Tourner la tête ? Qu'entendez-vous par là ?

— Ben... Vous pensez qu'une femme, après une nuit ou deux avec lui, peut tomber amoureuse au point de...

— De le tuer ? !

— Ou de quitter son conjoint.

— Je sais pas, moi... Il n'a rien d'extraordinaire !

— N'empêche que la piste du mari trompé me semble très intéressante... Vous êtes mariée, Djamila ?

Elle lui collerait volontiers une mandale. Histoire qu'il ravale son sourire suffisant. Elle se contient, tant bien que mal.

— Non, monsieur le policier. Je suis célibataire ! Mais si vous vous renseignez à des fins personnelles, sachez que vous n'êtes pas du tout mon genre... Vous avez dépassé la date de péremption depuis longtemps !

Il recule prestement, évitant de justesse de recevoir la porte des toilettes pour dames en pleine tête.

Lutter contre le froid demande beaucoup de calories. Mais sans nourriture, plus de calories. Épreuve redoutable dont Benoît fait la cruelle expérience.

Le soleil ne s'est pas attardé dans la cellule. Une obole de dix minutes, tout au plus.

Il s'oblige à boire quelques gorgées d'eau au lavabo. Instinct de survie. Depuis ce matin, le vertige le saisit dès qu'il quitte la position

assise.

Encore quelques jours, peut-être quelques heures, et il aura vraiment du mal à se lever.

Lorsqu'il entend la porte grincer, il ferme les yeux.

Sa persécutrice revient. Quel jeu va-t-elle inventer, cette fois ?

Elle va l'obliger à lui lécher les pieds sous la menace du revolver ? Tout lui semble possible à présent.

Elle se faufile, ombre dans l'ombre. L'observe quelques minutes, protégée par son tchador d'obscurité. Puis enfin, elle s'approche à visage découvert.

— Ça ne va pas fort, on dirait !

— Non, pas trop...

— Tu es fatigué, Benoît ?

— Oui...

Elle passe les vêtements propres de son côté, il n'en croit pas ses yeux.

— Jean, chemise, pull... Caleçon, chaussettes... Je n'oublie rien ? Ah si... La couverture... Et puis voilà ta trousse de toilette aussi... Tu vas pouvoir ressembler à quelqu'un, à nouveau.

Remarque blessante. Mais il encaisse sans sourciller. Il hésite une seconde à s'avancer. Encore un piège ? Tant pis.

Il s'approprie le butin, l'emporte au fond de sa tanière, avant qu'elle ne change d'avis. Il enfle son jean, son pull. Se rassoit bien vite. De moins en moins capable de tenir debout. Soixante-douze heures de jeûne, maintenant.

— Tu n'oublies pas quelque chose, Benoît ?

Évidemment. Comment a-t-il pu se montrer aussi imprudent ? !

— Merci, murmure-t-il du bout des lèvres.

— Bien... Je vois que tu es en progrès ! Je t'ai apporté autre chose aussi...

Elle récupère une tasse qu'elle avait posée sur la chaise, lui tend entre deux barreaux. De plus en plus surprenant.

— Je t'ai mis deux sucres, comme tu aimes.

Elle sait même combien de sucres il met dans son café ? Incroyable...

Il la rejoint à la frontière. La tasse est pleine, cette fois. Ou alors, il

en est au stade des hallucinations, peut-être...

Il a tellement peur que le précieux breuvage s'évapore, qu'il descend le contenu du mug d'un trait. Bonheur suprême dans le vide astral de ses entrailles.

Il la remercie à nouveau. Si c'est le moyen de cesser d'avoir froid, il est prêt à la remercier des centaines de fois par jour.

D'ailleurs, ce qu'il est prêt à concéder l'effraie d'avance.

Il se sent capable de ramper, ou pire.

Lui qui se croyait fort s'aperçoit qu'il n'est plus grand-chose face à une simple jeune femme. Qui détient tout de même les pleins pouvoirs... Qui a pris une option sur sa vie.

Elle s'installe sur sa chaise, lui sur sa couverture. Un clébard, oui. Qui écoute attentivement sa maîtresse.

Léger écoëurement.

— Pourquoi t'as choisi d'entrer dans la police ?

— Euh... J'avais envie d'un boulot qui ne soit pas routinier... Et puis c'était pour défendre certaines valeurs, aussi...

Il réalise qu'il n'a même pas songé une seconde à lui rétorquer de se mêler de ses fesses.

Elle a raison, il progresse. Lentement mais sûrement. Vers la lâcheté.

— Quelles valeurs ?

— Celles de la justice...

— La justice, bien entendu !

Il se sent bizarre, tout à coup. La tête lui tourne un peu. Alors qu'il est sagement assis. Certainement l'effet du café chaud. Ou du sucre. Douce sensation d'ébriété.

— Tu as raison ! Ça doit être un métier passionnant.

— Pas toujours. Il y a beaucoup de galères, mais...

— Beaucoup d'échecs, aussi. Lorsque vous ne trouvez pas le coupable, par exemple.

— C'est vrai. Ça fait partie du métier.

— Tous ces assassins qui courent encore dans la nature, que vous n'avez jamais coincés...

— Personne n'est parfait !

— Sûr, personne n'est parfait... Tu as souvent échoué, Benoît ?

— Non, pas tant que ça. Et toi ? Que fais-tu dans la vie ? A part séquestrer les flics, bien sûr !

— Je n'ai plus de vie.

Il reste un instant sans voix.

— Plus de vie ? Ça veut dire quoi ?

— Ça veut dire que je suis morte, déjà...

— Morte ? répète-t-il doucement.

— Oui, morte. Quelqu'un m'a tuée... Il faut que je te laisse, maintenant.

Chapitre 5

Le jour se dilue lentement dans les ramures crépusculaires.

La douche glacée, Benoît n'est pas prêt de l'oublier. Mais il se sent mieux, désormais. Plus propre et surtout, plus digne.

Il est en chemise, garde le pull pour les heures plus froides. Car, bien entendu, elle ne lui a pas rendu son manteau.

Affalé sur sa couverture, il rêve. D'un bain chaud, des bras de Gaëlle. Mais essentiellement d'un steak frites. Mort de faim. C'est le cas de le dire.

Combien de temps peut-on rester sans manger ?

Une quarantaine de jours, paraît-il. Si on a de l'eau et qu'on évite de bouger. De toute façon, bouger, il ne pourra bientôt plus.

Elle va revenir, ce soir. Il le sait. Peut-être même pas-sera-t-elle la nuit à l'observer. A le regarder dépérir lentement tout en lui faisant la conversation. En badinant. Quelqu'un m'a tuée...

Pas assez fort, alors ! Parce qu'elle est encore bien en vie, malheureusement pour lui.

Qu'a-t-elle voulu dire par là ? Quelqu'un lui a fait du mal, mais ça ne peut pas être moi...

Alors, pourquoi s'acharner ainsi sur lui ? Simplement parce qu'il est flic ?

Tous ces assassins qui courent encore dans la nature, que vous n'avez jamais coincés...

Peut-être a-t-elle perdu un proche, et que la police n'a pas arrêté l'assassin ?

Peut-être que j'étais chargé de l'enquête ?...

Dans ce cas, je la connaîtrais forcément... ça ne colle pas.

Non, tout ça, c'est simplement parce qu'elle est givrée. Qu'elle m'a croisé au commissariat et s'est dit tiens, si je butais ce type ?

Si je le laissais crever de faim dans ma cave ?

Délirant. Douloureusement délirant.

La porte du haut annonce la visite du soir. Benoît ouvre les yeux sur l'ampoule feignante suspendue au plafond. Voit ses jambes descendre les marches. Elle est en jeu, ce soir. Avec des bas noirs.

Mais il n'en a vraiment rien à foutre.

La silhouette apparaît derrière les barreaux. Il se redresse un peu, s'adosse au mur.

— Bonsoir, Benoît. Je vois que tu t'es rasé, c'est bien ! Oh, mais... tu t'es coupé, on dirait !

Pas à dire, elle est observatrice.

— Tu as pris une douche ?

— Pourquoi ? Tu voulais la prendre avec moi ? !

— Bizarre que tu essaies encore !

— Quoi ?

— Ton numéro de don Juan ! Tu n'as pas compris que sur moi ça ne marchera pas ? Ou alors... C'est la seule défense que tu as trouvée !

— Que veux-tu, chère Lydia, je me bats avec les armes qui me restent !... Toi, tu as un flingue et les clefs de cette putain de grille... Et moi, j'ai quoi ?

— Plus rien.

— Ouais... Presque plus rien... Il me reste un cerveau pour réfléchir, tout de même. Un peu d'espoir et une dizaine de potes qui sacrifient leurs nuits pour me chercher ! Il me reste aussi une femme et un fils qui m'aiment et m'attendent... Tu vois, il me reste encore pas mal de choses... Et toi, Lydia ? Quelqu'un t'attend ? Quelqu'un pense à toi ?

Il l'a blessée, de nouveau. Une fraction de seconde durant laquelle il devine l'écorchure sur son visage de déesse. Mais elle se reprend bien vite.

— Tu crois que ton épouse jouera longtemps les veuves éplorées, Benoît ? Moi, je n'en suis pas si sûre ! Elle est jeune, attirante... A mon avis, elle se consolera bien vite dans les bras d'un autre homme. Qui deviendra le père de ton fils... Il est si petit, il ne se souviendra même pas de toi !

Là, c'est elle qui a atteint sa cible.

— Je retrouverai Gaëlle, dès que je sortirai de là !

— Tu n'as pas encore compris ? Tu ne sortiras jamais. La seule chose que tu peux faire, c'est survivre le plus longtemps possible... Souffrir, le plus longtemps possible. Tu es robuste, en bonne santé, tu

devrais tenir un moment, je pense.

— Plus longtemps que tu ne crois... Jusqu'à ce que mes gars débarquent, ouvrent cette porte et te foutent en taule. Mais je promets de te rendre visite, au parloir... Pour te faire la causette ! Peut-être même que je viendrai jusque dans ta cellule. Un petit tête-à-tête avec toi... Mais là, c'est moi qui aurai les clefs, Lydia. Les clefs et les mains libres...

— Encore ces menaces ?... Bientôt, je n'entendrai plus que des suppliques ! Tu n'as même plus la force de te lever, on dirait...

— Il me reste assez de force, t'inquiète ! Mais je suis si bien sur ma couverture !

— Au fait, je t'ai apporté quelque chose à manger... Il a un bref moment d'espoir. Non, ne rêve pas, Ben...

C'est juste une torture de plus.

Elle prend un sachet plastique qu'elle avait posé sur la chaise, en sort un sandwich sous cellophane. Il salive, presque malgré lui.

— Tu le veux ?

— Je dois faire quoi ? La danse des canards ? ! Ou marcher sur les mains, peut-être...

— Ce serait divertissant, mais... Trouve mieux que ça !

Elle s'assoit, le présent sur ses genoux.

— À toi de deviner ce qui me ferait plaisir.

Elle mord à pleines dents dans le jambon beurre. L'estomac de Benoît se tord de douleur et d'envie. Au moins, il est maintenant certain que la bouffe n'est pas empoisonnée.

— Succulent... Je t'assure !

Son cerveau se met à bouillir. Que souhaite-t-elle ?

— Tu désires peut-être que je te raconte ma vie ? Ou... Que je m'excuse d'avoir trompé ma femme ?

— Ta vie, je la connais... Tes infidélités, je m'en fous ! Deuxième bouchée. Sa ration diminue.

— Tu veux que je te flatte ? ! Que je te dise que tu es jolie ?

Elle hausse les épaules. Troisième bouchée.

— Tu aimerais que je te supplie, c'est ça ?

— Essaie toujours...

Il se tait. Quatrième bouchée.

Déconne pas, Ben. Qu'est-ce t'en as à foutre de supplier ? Si ça te permet de rester en vie... Peut-être que ce sera la seule occasion de manger pendant des jours et des jours.

Cinquième bouchée.

Ça ne vient pas. Ça reste coincé. Il a les yeux rivés sur le précieux sandwich qui disparaît progressivement dans le gosier ennemi. Il fait un effort, marche jusqu'à la grille.

Elle va mordre une fois encore.

— Attends !

Elle sourit.

— Lydia... S'il te plaît...

Sixième bouchée. Évidemment, s'il te plaît, ce n'est pas assez.

— Lydia, je t'en prie !

Ses yeux pétillent d'une joie un rien obscène. Septième bouchée. Il ne reste pas grand-chose. On dirait qu'elle se force à l'avaler au plus vite.

— Putain ! hurle soudain Benoît. Je vois même pas pourquoi j'essaie ! Tu ne me fileras rien de toute façon ! T'es qu'une tarée ! Une putain de tarée !

— T'énervé pas comme ça, Ben... Tu gaspilles tes forces, je t'assure !

Elle lui tend ce qui reste du sandwich. Il hésite quelques secondes.

— Vas-y, prends... Tu l'as bien mérité ! Après tous ces efforts...

Il a envie de lui cracher à la gueule. Mais la faim est décidément trop forte.

Il lui arrache le pain des mains, recule jusqu'au mur, se rassoit sur la couverture et attaque son maigre repas. Il a tellement faim qu'il en oublie presque de mâcher. Deux bouchées, pas plus. Mieux que rien.

Elle le mate toujours. Il a l'impression d'être dans un zoo. Bientôt, elle lui jettera des cacahuètes ! Son regard posé sur lui devient intolérable. Il ne peut même pas fuir, même pas se planquer. Obligé de subir.

Ces yeux de félin qui l'inspectent, le sondent. Pénètrent jusqu'à son âme. Qui brûlent sa peau, l'écorchent vif.

Il pivote face au soupirail, tentant d'ignorer le monstre qui guette sa déchéance, à quelques mètres de là.

— Ça te gêne, que je t'observe, Benoît ?

N'ayant plus rien à obtenir, il n'a plus de raison de lui répondre.

— Tu veux que je vienne te réchauffer ?

Là, il tourne la tête. Qu'est-ce qu'elle manigance, encore ? Un lance-flammes, peut-être...

Lydia longe la cage pour se poster derrière lui. Elle tient quelque chose dans les mains.

Une paire de menottes. Sa paire de menottes.

Pratique, il lui a fourni le package complet ! Flingue, menottes...

Il fixe les bracelets, hébété.

— Approche-toi... Viens un peu par ici !

Ça sent le roussi. Lui qui pensait pouvoir dormir un peu, cette nuit. C'est mal barré.

Elle brandit le revolver, juste après. Il s'y attendait.

— Allez, viens t'asseoir ici, Benoît...

— Qu'est-ce que tu vas me faire ?

Il n'a pas su masquer son angoisse, dans cette simple question.

— Amène-toi, Benoît... Sinon, je vais être obligée de te blesser.

Il résiste. Elle ajuste son tir, il se lève d'un bond. Recule jusqu'au fond, ses omoplates se heurtent au mur aveugle.

— Tu refuses d'obéir ?

— Arrête tes conneries, Lydia...

Il écarquille les yeux. Elle est en train de placer des boules Quiès dans ses oreilles.

— Arrête, merde !

Le bruit, assourdissant, lui déchire les tympans, rebondissant à l'infini contre les parois de béton. Benoît hurle, prend sa tête entre ses mains. Puis rouvre les yeux, étonné d'être encore en vie. Encore intact.

La balle a frappé à quelques centimètres de lui. Il fixe l'impact dans le béton, encore sous le choc.

— Alors, Benoît, tu viens ? La prochaine, elle n'ira pas dans le mur, tu sais !

Il n'entend presque plus rien mais elle a haussé le ton.

— Assieds-toi, dos à la grille. Passe tes mains entre les barreaux.

Putain ! Elle va m'attacher...

Il ne connaît pas encore ses plans tordus, mais tout sauf une

bastos.

Il se laisse glisser contre le métal. S'effondre, presque. Les bracelets se referment bien vite sur ses poignets. Voilà, il est ligoté. Mort, peut-être...

— Je vais chercher les clefs, murmure-t-elle dans son oreille. Ne bouge pas... Ce ne sera pas long !

Elle disparaît, il écoute battre son cœur. La terreur s'empare de lui. Presque de la panique.

Dans son crâne, un bourdonnement infernal. Une douleur lancinante dans ses conduits auditifs.

Elle n'est pas longue à revenir, en effet. Ses pas sur les marches de ciment, dans son dos, amortis par la surdité passagère.

La clef dans la serrure, la porte qui s'ouvre. Cette porte qu'il a tant de fois rêvé de voir s'ouvrir.

Elle s'avance. Il la fixe, désespéré.

— Tu as peur ? T'as peur d'une femme, Benoît ?...

Il a la gorge tellement serrée qu'il n'arrive plus à déglutir.

Elle se poste au-dessus de lui, un pied de chaque côté de ses jambes repliées.

Elle descend doucement, jusqu'à se poser sur lui. Elle essaie de l'embrasser, il se tord le cou pour éviter cet odieux contact.

Elle déboutonne sa chemise en prenant son temps. Ça ressemble vaguement à son rêve, mais c'est beaucoup moins agréable que prévu. C'est même l'une des pires choses qu'il ait vécues. Elle approche sa bouche de son oreille et, au milieu des acouphènes, il discerne une voix cruelle. Qui lui plante des atrocités dans le cerveau.

Tu vas payer. Souffrir. Agoniser lentement. Crever.

Il comprend que la torture commence à peine.

Que la nuit sera d'horreur. Elle s'attaque aux boutons du jean, maintenant.

— Alors, Benoît ? Tu disais que tu étais un bon amant... J'ai l'impression que là, tu ne vas pas être très performant ! Et surtout, ne me dis pas que c'est parce que je ne te plais pas... Ça me vexerait énormément !

Elle semble beaucoup s'amuser. Benoît se mord les lèvres. Il a envie de pleurer. Se retient comme il peut. Humilié comme jamais.

— T'imagines tout ce que je pourrais te faire ?

Il ne préfère pas. Même si son imagination doit être plus limitée que celle de cette détraquée...

— Avec une paire de ciseaux par exemple... Ou un couteau bien affûté !

Là, il imagine mieux. Ne sait pas s'il doit hurler, acquiescer, jouer les statues de marbre.

— De toute façon, elle ne te servira plus jamais à rien !

On y est. C'est pas une folle. Bien pire que ça.

Une furieuse. Une sadique de la pire espèce. Putain, mais pourquoi je me suis arrêté sur le bord de cette route ? !

Il étouffe, malgré le froid et la chemise ouverte. Elle est collée contre lui, l'impression d'un anaconda qui l'étrangle. Pourtant, elle ne va pas plus loin. Seulement ses mains baladeuses sur sa peau. Mais c'est déjà si douloureux... Son sourire pervers, son regard de lave.

— Fais un effort, Benoît ! Pour moi... Elle exige l'impossible.

— J'ai plus la force...

— Tu me déçois ! Tu me déçois tellement...

Il songe à la repousser avec les jambes ou lui coller un coup de boule. Mais ça ne servirait pas à grand-chose sauf peut-être à décupler sa fureur. Il tire un peu sur les menottes, histoire de vérifier. Elles sont bien fermées, aucune chance. Alors, il capitule, demeure inerte.

Elle se relève, le fixe encore quelques secondes.

— J'ai vu ce que je voulais voir, dit-elle. Rien dans le pantalon ! Exactement ce que je pensais !

Elle quitte la cage, referme la porte et vient se planter derrière lui.

— Pas de sport cette nuit, Ben... Aucun moyen de bouger pour lutter contre le froid !

Elle ne peut pas voir son visage, pourtant il endigue encore ses larmes.

— Faut bien que je te punisse, non ? Puisque tu n'as même pas bandé pour moi !

Elle éclate d'un rire sardonique, s'éloigne enfin. La lumière s'éteint.

Ça y est, il peut chialer. Pourquoi ça m'arrive, à moi ? Qu'est-ce que j'ai bien pu commettre pour mériter autant de haine ? Si seulement il arrivait à comprendre... À savoir.

Ce dont elle veut se venger. Ce qu'elle espère de lui. Seulement l'humilier ? Ou vraiment le tuer ? Il se met à sangloter, le front sur les

genoux. Il accomplit le deuil de sa vie d'avant. Peut-être même le deuil de lui-même.

Chapitre 6

Vendredi 17 décembre

Benoît s'invente les prémices de l'aurore, pour s'instiller du courage.

Survivre ou mourir, il ne sait plus trop ce qui serait le mieux.

Non, survivre. C'est ce qu'il souhaite. Sûr. Ce qu'il désire ardemment, même.

Revoir Gaëlle, Jérémy, ses parents. Revoir le soleil, la lumière du jour. Revenir à la surface.

Redevenir le commandant Benoît Lorand, admiré par ses subordonnés, adoré par son épouse dévouée, adulé par ses maîtresses.

Pour le moment, il est secoué de spasmes des pieds à la tête. Son estomac crie famine. La routine, quoi.

Il plonge parfois dans l'eau sucrée du sommeil, s'écroulant sous le poids de la fatigue. Car lutter contre la faim ou les assauts du gel, ça épuise.

Il se réveille, brutalement.

Non, il ne fait pas encore jour. Mais la lumière s'est allumée.

Elle est là, devant lui. À l'intérieur de la cage. Emmitouflée dans un pull, un pantalon de survêt', les pieds dans des chaussettes en laine.

— Tu as froid, Ben ?

— Oui, j'ai froid...

Il claque même des dents.

Elle se recolle contre lui, comme hier soir. Passe ses bras autour de son cou, ses genoux autour de ses hanches.

Une chaleur qui l'apaise, cette fois. Malgré la peur.

— Je me sens seule...

Surtout, ne pas l'énervé. Ne pas la repousser.

— Moi aussi...

Enfin, il cesse de trembler. Se réchauffe avec le pull de Lydia, avec le visage de Lydia contre le sien. Au bout d'un moment, elle pèse un peu plus lourd.

Il comprend qu'elle s'est assoupie. Ne comprend pas pourquoi.

Elle dort encore lorsqu'il ouvre les yeux. Il n'a plus froid mais toujours aussi faim.

Il lui boufferait bien la joue, planterait volontiers ses crocs dans son cou.

Mais il n'est pas encore devenu un animal, possède toujours des gènes d'humain civilisé qui traînent quelque part.

Qu'est-ce que je fous là ? Avec ma tortionnaire endormie sur moi ?

Peut-être que tout cela n'est pas réel ? Que ce n'est qu'un cauchemar ?...

Elle ressuscite enfin, surprise de s'être laissée aller contre lui. Contrariée, même, par sa propre faiblesse.

Il s'attend à des représailles. Essaie de désamorcer la bombe.

— Tu es très jolie, même au réveil...

Elle apprécie le compliment, visiblement. Son visage se radoucit. Elle caresse sa barbe naissante.

— C'est dommage, murmure-t-elle. Dommage que tu sois mon ennemi...

— Je ne suis pas ton ennemi, Lydia ! On ne se connaît même pas...

— Tu te trompes. Je rêve de toi toutes les nuits depuis si longtemps... Depuis que tu as détruit ma vie. Les yeux de Benoît s'arrondissent de surprise. D'incompréhension.

— Oui, dommage... Parce que je crois qu'on aurait pu se plaire, toi et moi. Si tu n'étais pas la pire des ordures !

— Mais... Je te jure que...

Elle pose un doigt sur sa bouche. Le forçant à se taire.

— Tu caches bien ton jeu, remarque ! Avant de te rencontrer, je ne t'imaginais pas du tout comme ça ! Je voyais un monstre hideux, pas une belle gueule dans ton genre... Mais que tu sois beau ne changera rien, Ben. Ça ne pourra pas te sauver...

— Je ne comprends pas, Lydia. Explique-moi, s'il te plaît... Que je sache pourquoi je souffre ! Ce que tu as à me reprocher...

Elle se recoiffe en passant une main dans ses cheveux rebelles. Puis elle l'enferme à nouveau.

— Lydia, s'il te plaît ! Explique-moi !... Détache-moi, au moins...
Lydia ?

La porte grince. Il a parlé dans le vide.

Le commissaire Moretti est un adepte des colères. Des grosses colères. Ce matin, ils savent qu'ils vont y avoir droit. Une mémorable.

Parce qu'ils n'ont rien. Pas le moindre indice. Pas la moindre avancée dans l'enquête. Que dalle.

Lorand s'est volatilisé. Évaporé. Comme par magie.

Alors, ils subissent le courroux du patron sans broncher. Une cascade de reproches qui semble masquer une angoisse démesurée.

Il décide que c'est Fabre qui dirigera l'enquête, désormais. Djamila ne sera plus que son adjointe. La jeune femme encaisse l'humiliation publique en silence, tandis que le Parisien ne cache pas son embarras.

Quand il s'est bien défoulé, le boss claque la porte de la salle de réunion ; abandonnant derrière lui des policiers muets. Assommés par les blâmes. Par l'échec aussi.

Quatre jours que leur chef a disparu. Et ils n'ont même pas l'ombre d'un vague début de piste. Djamila se ressaisit.

— Bon, ne nous laissons pas abattre, messieurs ! On va tout reprendre depuis le début... Il y a forcément quelque chose qui nous a échappé.

— De toute façon, il est sans doute mort, maintenant, murmure une voix faible.

Djamila ouvre la bouche pour remettre le gardien de la paix à sa place. Mais elle renonce, finalement. Peut-être n'y croit-elle plus, à son tour.

— Il ne faut pas baisser les bras ! s'offusque soudain Fabre. Et puis... Même s'il est mort, il faut le retrouver. Et on n'a pas de temps à perdre.

D'habitude, le vendredi soir, ils sortent. Sauf quand il est pris par une enquête. Ou une maîtresse. Oui, le vendredi, c'est leur soir en amoureux.

Ils déposent Jérémy chez la nounou, puis s'offrent un bon resto, un ciné ou un spectacle. Ensuite, ils s'aiment. Comme au premier jour.

Ce soir, on est vendredi. Gaëlle n'est pas là.

Menotte à une grille, seuls le froid et la faim lui chuchotent des effrois à l'oreille. La douleur, aussi. Celle qui monte et descend dans

ses bras. Il ne l'a pas vue de la journée. Peut-être ne la reverra-t-il plus jamais ? Et pourrira lentement dans cette cave.

Un jour lointain, on découvrira un squelette menotte aux barreaux. Un légiste procédera à l'identification, grâce à son dossier dentaire.

Ça y est, on a retrouvé le commandant Lorand ! Il aura droit à des funérailles nationales, grandioses.

Ouvrez le ban !

La Légion d'honneur et la médaille du courage épinglées sur le petit coussin mauve, le drapeau bleu, blanc, rouge qui ornera son classieux cercueil en chêne, porté par les collègues en uniforme.

Il sera nommé commissaire à titre posthume. Même pas besoin de réussir le concours... Génial...

Fermez le ban !

D'habitude, le vendredi, c'est une belle soirée. Ce soir, il est dans le noir complet, avec le rectangle gris clair du soupirail en ligne de mire. Avec le désespoir en toile de fond. Le désespoir, voire la folie.

Oui, s'il reste là des jours et des jours, il va devenir fou.

Même si elle le laisse sortir, il sera cinglé. Comme elle.

Il réalise que sa vie ne sera plus jamais la même. À condition qu'il s'en sorte.

Il restera traumatisé.

Alors qu'il n'a pas trente-cinq ans...

Alors qu'il était promis à une belle carrière...

Alors qu'il aimait sa femme, les femmes, son fils, ses parents.

Alors qu'il avait des amis.

Alors qu'il était presque heureux.

Qu'il aimait bouffer, boire, rire, baiser.

Qu'il aimait son métier. Le danger.

Oui, il aimait même la peur, celle qui file des shoots d'adrénaline dans le sang.

Le verbe aimer se conjugue désormais à l'imparfait.

Non, il ne s'en remettra jamais.

Les larmes reviennent, mais il les garde prisonnières.

L'autre dingue peut arriver d'une seconde à l'autre. Inutile de lui donner ça en supplément !

Allez, Ben ! Ne flanche pas ! Non seulement tu vas t'en sortir, mais en plus, tu reprendras ta vie d'avant.

Vendredi prochain, tu seras au restaurant avec Gaëlle.

Ce sera merveilleux... Il pense déjà au menu.

À ce qu'il va s'empiffrer. Les mets défilent devant ses yeux. Entrée, plat, dessert. Et le vin qui va avec. Une cuite, il se prendra. Une vraie. Avant de s'effondrer dans les bras de sa bien-aimée...

Vendredi prochain...

La porte grince. Son cœur aussi. La lumière le surprend.

Il hume déjà son parfum. Subtil mais qu'il trouve pourtant écoeurant. Il la devine en embuscade derrière lui.

Une main sur son épaule. Qui remonte vers son visage. Son souffle chaud dans sa nuque.

— Bonsoir, Ben... Tu as passé une agréable journée ?

— Merveilleuse !

— Tant mieux. Tu es mon hôte,, je ne voudrais pas que tu aies à te plaindre de mon hospitalité !

— Non, tout est parfait, ne t'inquiète pas. Je recommanderai l'adresse à mes potes, je t'assure... !

Un petit rire discret salue la forfanterie adverse.

— Pas de resto avec Gaëlle, ce soir, hein ? Bien sûr, elle sait ça aussi.

— C'est bon pour ma ligne... Depuis le temps que je voulais entamer un régime !

— Tu veux garder une silhouette de jeune homme, Ben ? Pour plaire aux femmes, je suppose ! Mais je t'assure que tu es très séduisant comme tu es ! Je n'aime pas les hommes maigrichons...

— Merci du compliment ! Mais tu sais, Lydia, à ce rythme, je risque de devenir maigre très vite ! Si je te plais avec des kilos en trop, tu devrais m'engraisser, je te jure !

Elle rit encore.

— Oui, mais... La faim fait partie des souffrances que tu dois endurer pour expier, Ben... La faim, le froid, l'angoisse, la solitude... La peur, aussi. Le désespoir... Et la douleur physique, bien sûr.

Froid dans le dos, justement.

— Et après ? s'enquit Benoît.

— Après ? Après, c'est la mort... La mort que je te donnerai lorsque tu auras fini de payer... Si toutefois tu as obtenu mon pardon.

Elle apparaît sur sa droite. Entre dans la cage.

— C'est vrai que tu as maigri...

— Sans blague ? !

Comment peut-il encore trouver la force de lui répondre ? D'entrer dans son jeu.

— Je vois qu'il te reste de la répartie, Ben... De la répartie et du cran... Tant mieux ! Comme ça, on va s'amuser plus longtemps, toi et moi !

— En l'occurrence, c'est plutôt toi qui t'amuses...

— Exact !

Elle s'agenouille devant lui, fesses sur talons.

— A quoi on va jouer, ce soir ? demande-t-il. Aux charades ? Ou... On va faire un Scrabble, peut-être ? !

Elle sourit de sa fronde verbale. Continue de le percuter droit dans les yeux.

— Ou... Si on jouait à celui qui bouffe le plus de parts de pizza ? ! Je suis sûr que je te bats !

Le sourire ennemi dérape lentement vers la cruauté. Fini de plaisanter. On passe aux choses sérieuses.

— Et si on jouait à celui qui hurle le plus fort ? suggère-t-elle.

Après un bref silence, il ose :

— Là aussi, je peux gagner !

— Oui, tu vas gagner. Sans aucun doute...

Il n'a plus faim, subitement. Juste peur.

— Tu dis plus rien, Ben ?...

Elle se redresse, il se retrouve face à ses jambes. S'il en connaissait une, il réciterait volontiers une prière.

Elle sort de la tanière, ses talons hauts marquant le rythme sur le béton brut. Il ferme les yeux, quelques secondes, essaie de dénicher une once de courage au fond de ses tripes. Denrée de plus en plus rare...

Les escarpins se rapprochent. Dangereusement. Il rouvre les paupières.

La jeune femme est partie. Il ne reste que le monstre.

Armé d'un poignard.

Il replie les jambes, d'instinct. Lydia s'avance, il n'oubliera jamais le bruit des chaussures sur le ciment, qui déchire le silence. Elle se pose près de lui, sur la couverture. Pas de corps à corps, ce soir...

Elle écarte les pans de sa chemise ouverte, avec la lame dont il suit le moindre mouvement. Le métal affûté glisse sur son torse, descend vers son ventre.

— Lydia !

— Oui, Ben ?

— Lydia, s'il te plaît, ne fais pas ça...

Le couteau s'attarde dans son cou, maintenant. La jeune femme repousse encore la chemise, pour lui dégager les épaules.

— Tu aimes la vue du sang, Ben ?

— Non... Pas du tout !

— Moi, j'adore ça. Le sang, c'est la vie, la sève... L'arme pénètre en douceur.

Lydia s'applique.

Elle trace une ligne, de la clavicule droite jusqu'au sternum. Elle prend son temps, n'entaille pas profondément. Juste assez pour faire saigner.

Benoît serre les dents, laisse échapper un gémissement.

Elle admire le résultat. La jolie scarification.

— Arrête, merde ! gémit Lorand.

Des perles rouges prennent naissance, qui coulent doucement sur sa peau glacée.

— C'est encore plus beau parce que tu es imberbe ! déclare-t-elle avec bonheur.

— Écoute, Lydia... On pourrait parler, non ? Pourquoi tu ne me racontes pas ce qui t'est arrivé ? Pourquoi tu me dis pas ce que tu me reproches, hein ?

— Chut... Tais-toi sinon je te coupe la langue... Ou bien les couilles...

Évidemment, avec ce style d'arguments, le silence s'impose. Le poignard se place sur la clavicule gauche. Même trajet, pour croiser la première droite.

Benoît pousse un cri. Ça commence à faire mal. Très mal même. L'impression d'une flamme qui se promène sur sa poitrine. Il plie la

nuque en arrière, se heurte aux barreaux.

— T'en fais pas, Ben. J'ai désinfecté la lame... Je veux pas que tu meures trop vite !

Génial ! Merci beaucoup...

Il respire de plus en plus vite. Tente encore de maîtriser la peur.

Le couteau rôde vers son nombril, à présent. Il contracte ses abdos à fond, dans un réflexe de survie.

— Jolies tablettes de chocolat ! commente Lydia en riant.

— Arrête ! implore-t-il.

Elle ne tranche pas, cette fois. Se contente de lui mettre l'arme sous le nez. Pour qu'il voie son propre sang. Il s'évanouirait volontiers...

— Et si je m'occupais de ton visage ? Je pourrais te défigurer... De toute façon, tu ne séduiras plus personne, désormais...

Finalement, elle renonce, descend sur le haut du torse. Dessine une ligne sanglante entre ses deux épaules. Il hurle, ses jambes rament dans le vide.

— Arrête ça Lydia, je t'en prie...

Elle approche la lame de sa bouche, l'essuie sur ses lèvres, semblant apprécier la saveur du sang de sa victime.

— Tu veux goûter, Ben ?

Il tourne la tête vers le mur.

— Tu as tort... C'est bon, tu sais...

Elle pose le couteau sur la couverture, oblige Lorand à la regarder. À affronter son bourreau de face.

— Je m'occuperai de ta jolie petite gueule plus tard...

— Pourquoi ? murmure-t-il. Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?

Il y a des sanglots dans sa voix. Juste dans sa voix.

— Je te l'ai déjà dit, Ben...

— Non ! hurle-t-il. Non, tu ne m'as pas dit !

— J'ai peut-être oublié, alors. Mais de toute façon, tu as dû le deviner, maintenant. Passe une bonne nuit, Benoît. Demain, on continuera.

Les talons s'éloignent. Il les entend longtemps. Bien après qu'elle a quitté la cave.

Chapitre 7

Samedi 18 décembre, 10 heures

— Je vous trouve radieuse, Lydia... Vous semblez en pleine forme !

— C'est vrai, docteur. Je vais bien...

Nina Waldeck joue avec son stylo plume qui glisse entre ses doigts sans jamais tomber.

— Nous pourrions envisager d'espacer les séances, alors ? De revenir à une par semaine, comme avant... Voire une tous les quinze jours. Qu'en pensez-vous ?

— Peut-être...

— Nous verrons cela l'an prochain ! Qu'avez-vous à me raconter, ce matin ?

— Un rêve... J'ai rêvé que je le retrouvais...

La psy se cale dans son fauteuil pleine peau. Ses doigts se crispent un peu sur le Dupont.

— Ce n'est pas la première fois ! commente-t-elle.

— Non. Mais là, ça semblait tellement vrai ! Plus vrai que d'habitude...

— Ah... Vous avez envie de vous allonger ?

— Non.

— Je vous écoute, Lydia...

— J'ai fait ce rêve toutes les nuits, depuis lundi.

— Depuis lundi ? s'étonne Nina. Et pourquoi ne pas m'en avoir parlé mercredi, dans ce cas ?

— Je sais pas... J'avais pas envie.

— Continuez...

— Je le retrouve, je sais que c'est lui... Et... Je me venge.

— De quelle façon ?

— Je... Je le tiens, il est à ma merci... Je l'humilie, je le torture... Je veux l'obliger à avouer son crime, à demander pardon... Mais je fais durer le plaisir. Je veux qu'il souffre, longtemps.

— À quoi il ressemble ?

— Il est beau.

— Beau ? !

— Oui, jeune et beau... C'est un homme respecté, qui semble normal aux yeux de tous... Personne ne se méfie de lui, personne ne sait de quoi il est capable... Mais moi, je sais ! Je l'enferme dans un endroit désert, il a froid, il a faim... Je m'amuse avec lui, je fais couler son sang...

Lydia fixe la litho dans le dos de Waldeck, maintenant. Ses yeux pétillent féroce­ment.

— Sous la torture, il finit par me raconter... Me raconter tout ce qu'il a commis...

— Comment pouvez-vous savoir que c'est lui ?

— Parce que... Parce que quelqu'un me l'a dit. Oui, quelqu'un me l'a dit. Quelqu'un l'a dénoncé...

— Ah... Qui l'a dénoncé ?

— Je sais pas. Je crois que je reçois une lettre... Je ne me souviens plus très bien...

— Et lorsqu'il a avoué, vous le livrez à la police ?

— Non ! Vous rigolez ! Il est flic, lui aussi...

— C'est un policier, vraiment ?

— Oui... Et puis à quoi ça servirait ? La justice de ce pays vaut que dalle ! Non, lorsqu'il a parlé, lorsqu'il n'est plus rien, je le tue. Je le laisse crever de faim... Je le regarde agoniser. Il peut me supplier, ça n'y change rien. Il faut qu'il paie...

— Et ces rêves vous ont-ils soulagée, Lydia ?

— Oui. Oui, ça m'a fait du bien. Beaucoup de bien...

— Vous n'avez aucun remords ? Dans votre rêve, je veux dire...

Lydia étire un peu ses jambes. Elle est à l'aise.

— Non, aucun. Il n'a que ce qu'il mérite, n'est-ce pas. docteur ?

— Bien sûr, au début, il nie... Il dit qu'il ne comprend pas, que ce n'est pas lui le coupable, mais... Mais moi je sais. Je sais que c'est lui... Moi je sais... Moi je sais...

— Avant, dans vos cauchemars, vous ne le voyiez pas comme ça... Vous me décriviez plutôt un homme très laid... Un personnage hideux.

— C'est vrai, oui. Mais là, ça a changé...

— Pourquoi, à votre avis ?

— Peut-être que je pensais que celui capable de ça avait un visage monstrueux. Mais en fait, ça n'est pas sûr... Là, il est vraiment séduisant. Il est brun, aux yeux clairs, plutôt grand... Il a une jolie voix...

— Vous tombez amoureuse de lui, Lydia ?

La jeune patiente sourit. Son regard incroyablement dur s'agrafe à celui de la praticienne.

— La façon dont vous le décrivez m'autorise à le penser !

Le sourire de Lydia s'élargit.

Waldeck baisse les yeux, note quelques mots sur la feuille encore blanche.

— Je ne tombe jamais amoureuse, docteur... Vous le savez, non ?

— C'est vous qui l'affirmez... Moi, je n'ai aucune certitude. J'espère bien un jour vous entendre dire le contraire !

— Vous pensez que je peux aimer un homme qui a... qui a bousillé ma vie ?

Les mains de Lydia se sont serrées sur son sac, posé ses genoux. L'écrasent comme un fruit trop mûr.

— Ce n'est qu'un songe, Lydia... Il peut signifier tant de choses, vous savez...

— Oui, ce n'est pas réel, docteur. Dommage, d'ailleurs...

Un long silence se faufile dans le cabinet.

— C'est vrai qu'il me plaît, avoue soudain Lydia. Je veux dire physiquement, bien sûr... J'ai rêvé que je couchais avec lui...

— C'était agréable ?

— Oui. Mieux qu'avec les autres, en tout cas...

— C'est-à-dire ?

— Mieux que dans la réalité... Je le forçais à coucher avec moi, en vérité. Comme il a fait, lui... avec...

Elle ne termine pas sa phrase, reste muette un moment ; la psy patiente en triturant son stylo.

— Il finira par me le dire. A force d'avoir mal, il me dira...

Waldeck fronce les sourcils.

— Dans mon rêve, corrige bien vite Lydia. Je suis sûre qu'il sera là, la nuit prochaine et qu'il avouera son crime. Dans les détails.

— Ça vous apaiserait de l'entendre ?

— Oui.

— Donc, vous le forcez à coucher avec vous et c'est agréable, c'est bien ça ? poursuit la psy.

— Oui. Surtout à la fin.

— À la fin ? C'est-à-dire ?

— Quand je la lui coupe, précise froidement Lydia.

Il est si faible qu'il a l'impression que son cœur va rendre les armes.

S'arrêter de battre, tout simplement. Comme ça, sans prévenir.

A la rigueur, ce serait un soulagement.

Il ne sent plus ses bras ; ankylose totale.

Il sent bien les scarifications sur son torse, en revanche.

Le froid ne semble même plus l'atteindre ; il est déjà en hypothermie. Son cerveau fonctionne au ralenti.

Oui, il va crever. Seul, dans ce trou infâme.

Il a la force de lever un peu la tête. Regarde les flocons de neige voltiger derrière la vitre sale du soupirail.

Puis il ferme de nouveau les yeux, somnolant dangereusement. Dérivant lentement vers l'abandon.

Il tente de se souvenir.

Quel jour, déjà ? Samedi. Le 18 décembre.

Et je suis attaché depuis jeudi soir.

Il est soulagé de ne pas avoir paumé le fil ténu du temps. Ses derniers repères. Ça signifie sans doute qu'il n'est pas devenu fou. Pas encore...

Heureusement, il ne s'est pas pissé dessus ! C'est suffisamment humiliant comme ça... Mais pour avoir envie de pisser, il faudrait boire... Sa bouche est aride. La soif est pire encore que la faim.

Des bruits soulèvent ses paupières, lourdes.

La porte qui grince, les talons qui heurtent brutalement les

marches en ciment.

La torture s'annonce.

Lydia apparaît, il tourne doucement la tête.

— Bonjour, Benoît.

Elle se poste derrière lui, ouvre les menottes. Il reste inerte. Puis elle s'en va. Il réalise qu'il est détaché. Presque libre. Il lui faut du temps pour ramener ses bras devant lui. Ses poignets sont bleus, il n'arrive même pas à reboutonner sa chemise tant ses doigts sont engourdis. Il essaie de se lever ; impossible.

Ses jambes refusent de le porter. Il se traîne jusqu'au lavabo qui l'aidera à se remettre debout. Et il boit. Ne s'arrête plus de boire, même si c'est glacé. Il a tellement soif qu'il assécherait océan.

La tête lui tourne. Il s'accroche à la porcelaine, ferme le robinet ; s'aperçoit subitement que sa geôlière est de retour. Elle n'est pas redescendue les mains vides.

— Il faut que tu manges un peu... C'est encore trop tôt pour mourir.

Il serre les mâchoires pour se forcer au silence, tandis qu'elle introduit son maigre repas dans la cage. Il s'approche, elle recule. Un morceau de pain, une tasse d'eau chaude, un sachet de café lyophilisé, deux sucres.

Il enfile son pull, s'installe sur la couverture. Évite de la regarder. Ça pourrait bien lui couper l'appétit.

— Je t'ai rebranché l'eau chaude. Comme ça tu pourras te laver, hein ?

— C'est fête ou quoi ? !

Il a une voix éraillée, tranchante.

— Non, mais... Je ne supporte pas la crasse. Je n'aime pas ce qui est sale... Toi, tu es pourri dedans, déjà... Inutile que tu sois sale dehors.

Il secoue la tête dans une mimique d'incompréhension.

Installée sur sa chaise, elle l'observe sans relâche. Il a déjà fini de manger et de boire son café.

— Tu devrais prendre ta douche, pendant qu'il y a de l'eau chaude...

— Tu comptes me mater, c'est ça ?

— Ça te gêne ? Soudain, il sourit.

— Absolument pas ! Au contraire...

Il se remet debout, vire le pull, la chemise. Tant pis s'il meurt de froid. Puis il ôte le jean, sans la quitter des yeux.

Finalement, elle se sauve.

Auguste Fabre a toujours aimé perquisitionner. Entrer par effraction dans le jardin secret des gens... Bien qu'en l'occurrence, il ne s'agisse pas vraiment d'une perquis'. Plutôt une fouille en règle. Avec Djamila, ils sont en train de passer au peigne fin le bureau de Lorand.

Il a fallu forcer certains tiroirs, fermés à clef, comme il a fallu casser le cadenas de son vestiaire personnel.

Ce type est bordélique. Premier constat. Mais qui ne mène pas à grand-chose.

Ils ont trouvé de tout, ici. Des dossiers en cours, bien sûr, mais aussi des affaires plus personnelles, comme des chemises et des caleçons de rechange, un rasoir électrique, de l'after-shave... Et des photos. Sur son bureau, sa légitime et son fils. Dans les tiroirs, des inconnues ; parfois en petite tenue.

Trophées de chasse...

— Vous aviez raison, capitaine... Ce mec est un tombeur !

— Ouais... Mais ça ne nous avance guère !

— Il va falloir fouiller son bureau, aussi...

— C'est ce que nous sommes en train de faire, je vous signale ! raille Djamila.

— Non, je parle de chez lui.

— Ah... Gaëlle ne sera peut-être pas d'accord...

— Il faut inspecter son domicile, on n'a pas le choix.

— Vous espérez y découvrir quoi ?

— Aucune idée ! Mais si cet homme a disparu, ce n'est pas forcément un hasard, non ? Il a peut-être des choses à se reprocher...

— Vous êtes de la crim' ou de l'IGS, commandant ? balance Djamila.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Vous voyez le mal partout, ma parole ! Pourquoi voulez-vous que Lorand soit un ripou ?

— Je veux le retrouver, c'est tout... Et vous ?

— Quoi, moi ?

— Avez-vous vraiment envie que Lorand réapparaisse ?

Elle reste un instant stupéfaite. Puis bascule très vite dans la colère.

— Vous commencez vraiment à m'emmerder avec vos insinuations stupides ! hurle-t-elle. Vous devriez rentrer chez vous avant que je vous foute ma main dans la gueule !

— Du calme, capitaine ! Je vous en prie...

Elle claque violemment la porte, se dirige d'un pas rapide vers son propre bureau.

— Fait chier ce vieux con !

Elle se prend un café, va piquer une clope à l'un de ses adjoints. Puis s'enferme à nouveau.

Le dossier de la disparition de Benoît, ouvert en plein milieu de son bureau, la nargue.

Elle referme la pochette avec rage.

Tu vois, espèce de salaud, tu as fini par payer...

On finit toujours pas récolter ce que l'on sème.

Un repos salvateur auquel il a goûté sans retenue.

Il fait presque nuit, maintenant. Bien au chaud dans son pull, enroulé dans sa couverture, il s'accroche aux dernières lueurs.

Il va mieux. Après un repas et un café, une longue douche bien chaude et plusieurs heures de sommeil, il se sent à nouveau d'attaque.

Mais d'attaque pour quoi ?

Il se lève. Vérifie que le monstre n'est pas là, à l'épier du fin fond des ténèbres. Apparemment, il est seul.

Comme un réflexe, il file un coup de pied retentissant dans la serrure. Puis un autre. À défaut d'autre chose, ça le défoule.

Placé sous le rectangle pâle de lumière, il réfléchit. Son cerveau fonctionne à nouveau, avec le peu de carburant disponible.

Faut-il lui résister ? Lui céder ?

Qu'est-ce qu'elle veut, exactement ? Aucune idée.

Mais elle désire l'avilir, ça il l'a bien compris. Le mettre plus bas que terre, le piétiner. Le soumettre.

Et tant qu'elle n'aura pas obtenu ça, elle ne le tuera pas.

Gagner du temps.

Le temps nécessaire pour qu'ils me retrouvent.

S'ils avaient localisé mon portable, ils seraient déjà là... Mais ils vont bien finir par découvrir quelque chose, un indice.

Un indice ?... Quel indice ?

Il glisse de nouveau vers l'abattement, se rattrape in extremis. Non, il ne faut pas considérer les choses sous cet angle : il doit tenir car il découvrira bien le moyen de sortir. Elle commettra une erreur. Et là...

Oui, son plan est établi. Il lui semble parfait.

Ne pas me laisser humilier, ne pas pleurer. Ne pas supplier.

Mais en même temps, lui faire croire que je n'ai quasiment plus de force physique. Pour qu'elle prenne des risques... Justement, la voilà.

Il s'assoit sur la couverture, tel un garçon bien sage.

Il la défie du regard, elle glisse ses doigts sur les barreaux. Petits serpents blancs aux ongles parfaitement manucures.

— Bonsoir, Ben...

— Seuls mes amis m'appellent comme ça. Mes amis ou mes maîtresses. Pour les autres, c'est Benoît ou commandant Lorand.

— Oh... Mais nous sommes intimes à présent, non ?

— Intimes ? ! Tu rêves ! Je ne me souviens pas t'avoir baisée...

Elle a un moment de stupeur face à tant d'audace.

— Tu as décidé d'être odieux avec moi, Ben ?

— Donne-moi une seule raison de ne pas l'être !

— Le revolver qui est là, juste derrière moi... C'est une bonne raison, non ?

— Je m'en fous de crever. Vas-y, tue-moi !

— Je vois... Le commandant Lorand se rebelle ! Tu veux jouer aux durs ? Allons ! Je sais bien que tu es mort de trouille, Ben !

— Désolé de te décevoir, ma petite, mais non. Je ne suis pas mort de trouille. Plutôt mort de faim !... Et puis, faut que je te dise : j'ai très envie de te faire la peau, tu vois...

— J' imagine ! Mais le problème, c'est que c'est moi qui ai les clefs et le flingue...

— Effectivement, c'est un problème. Mais ma maman m'a toujours

dit qu'à chaque problème, il y a une solution... Le tout étant de la trouver !

— Tu ne tiens même plus debout ! Qu'est-ce que tu racontes ? !

Il se tait. Ne pas la pousser trop loin. S'il veut sortir intact de cet enfer.

Ce silence, cette défaite, élargissent le sourire sur les lèvres de la geôlière.

Elle récupère quelque chose dans sa poche, passe un bras entre deux barreaux.

Une chaîne avec un médaillon au bout.

— Tu le reconnais ? demande-t-elle.

Il s'approche, elle ne recule même pas. Une breloque en or qu'il identifie immédiatement.

— C'est ta médaille. Celle que tu portes autour du cou...

Elle déboutonne le haut de son chemisier, son pendentif apparaît. Il n'a pas bougé.

Elle retourne le bijou, quelque chose est gravé dans le métal précieux.

Aurélia, 12 02 1978.

— Tu la reconnais, n'est-ce pas ?

Il lève les yeux sur elle.

— Non. Je vois seulement que c'est la même que la tienne.

— Oui, presque...

— C'est qui, Aurélia ?

Il voit son visage changer. Ses prunelles irradient la haine. Elle remet l'objet dans sa poche.

— Pourquoi tu continues à nier, espèce de salaud ?

— A nier quoi ?

— C'est toi qui l'as tuée... Je le sais !

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Je le sais ! hurle-t-elle.

Il préfère s'écarter légèrement de la grille.

— Mais je te ferai avouer, fumier !

— Écoute, Lydia, tu te trompes, je t'assure. Je n'ai jamais tué personne de ma vie !

— Tu avoueras, répète la jeune femme avec une procession de menaces dans la voix. Je vais te faire tellement mal que tu finiras par avouer... Mais j'ai tout mon temps, tu sais. Tout mon temps... Plus c'est long, plus c'est bon ! C'est bien ça, non ?

— Calme-toi, Lydia... On peut discuter, OK ? C'est qui, Aurélia ?

— Ta gueule ! ordonne-t-elle. Tu sais très bien qui c'est puisque tu l'as assassinée !

Il soupire. S'adosse à nouveau au mur.

— Tu es surpris, n'est-ce pas ? Tu ne pensais pas que je le retrouverais, hein ?

— Quoi ?

— Le médaillon, bien sûr ! Tu l'avais bien planqué, je l'avoue. Mais...

— Moi ? J'ai jamais vu ce truc-là de ma vie !

— Tu mens. Tu peux tromper tout le monde, avec tes airs de flic intègre ! Mais pas moi...

Il se rassoit sur la couverture. Vrai qu'il a du mal à tenir debout.

— Moi je sais qui tu es. De quoi tu es capable... De quelles horreurs !

— Tu dis n'importe quoi ! Tu délires !

— Ça fait quel effet d'être démasqué, commandant Lorand ?

— Tu es complètement folle... Complètement folle, ma pauvre !

— Tu n'es qu'un assassin... Un tueur d'enfants !

Il ferme les yeux. De pire en pire.

— Un violeur, aussi.

— C'est tout ? Tu n'oublies rien ? !

— Parce que tu l'as violée, n'est-ce pas ?

— Je ne la connais pas, je ne sais même pas de qui tu parles ! Et je n'ai jamais violé personne... J'ai jamais eu besoin !

— Où est-elle, Benoît ?

De plus en plus surréaliste. Il la considère avec une sorte de désolation dans le regard.

— Lydia, je m'aperçois que tu souffres. Mais tu fais fausse route. Tu recherches un meurtrier, sauf que ce n'est pas moi. Je suis innocent...

— Tu avoueras. Tout. Dans les moindres détails. Ça, je te le garantis... Et tu demanderas pardon. Ce n'est qu'une question de temps. Je comprends, tu sais ; combien il doit être difficile d'admettre qu'on est capable du pire, Ben... Difficile d'affronter sa propre lâcheté.

Chapitre 8

Dimanche 19 décembre

La neige tombe encore. Avec indolence.

Il est tôt, mais Lydia n'a plus sommeil. Elle s'étire, pose un pied sur la descente de lit. Son cauchemar s'extirpe des draps chauds en même temps qu'elle ; amant possessif qui jamais ne la quitte, de toute façon.

Elle s'arrête à la fenêtre dont les carreaux dégoulinent de buée. Le grand jardin est triste. Il est toujours triste, depuis que...

Les rites du matin s'enchaînent, mécaniquement. Café, petit déjeuner, cigarette, douche.

Pourtant, ce n'est pas un dimanche ordinaire. C'est le premier qu'elle va passer en compagnie de son assassin. Elle s'en réjouit d'avance, élabore les tortures du jour. Car hier, il a eu droit à une journée de répit. Il faut bien prendre garde à ne pas l'achever trop vite.

Mais aujourd'hui, elle se sent en forme. Prête à passer à la vitesse supérieure.

Elle s'exile un instant sur le perron, les mains calées dans son gilet de laine. Quelques flocons, les derniers avant l'embellie, s'échouent à ses pieds. Le silence presque total, tout est comme amorti.

Elle retourne à l'intérieur, se heurte au miroir de l'entrée.

— Ne me regarde pas comme ça, murmure-t-elle. Qu'est-ce que tu me reproches, hein ?

Ses lèvres se crispent.

— Non, ne t'inquiète pas... Je ne vais pas le tuer aujourd'hui ! C'est trop tôt encore. Beaucoup trop tôt. Il va souffrir longtemps, fais-moi confiance. Il va te demander pardon à genoux... Pour ça aussi, fais-moi confiance.

Elle arrange sa coiffure d'une main experte.

— Il va avouer, d'abord. Et me conduire jusqu'à toi. Et là, il mourra. De la façon que tu souhaiteras. Tu descends avec moi ?...

Elle prend le chemin de la cave. Sourire épanoui...

Lydia s'approche à pas de louve. Benoît dort encore. Emmitoufflé dans sa couverture, il lui tourne le dos. Elle l'observe un moment. Aucun doute ne vient la percuter. Aucun remords, non plus.

Rien d'autre que la haine, le poids des années. Celui des nuits entières sans repos.

Elle chuchote, d'une voix douce :

— Tu vois, il est là... Entre nos mains !

Elle récupère le revolver, fait glisser le canon le long des barreaux. Bien sûr, Benoît se réveille, en un sursaut tragique. Première vision du matin : un calibre braqué sur lui. Il se redresse, doucement ; son visage exhibe les stigmates d'une semaine au cachot.

Il fixe l'arme, puis monte jusqu'aux yeux d'ambre de celle qui la tient.

— Bonjour, Benoît... Tu as bien dormi, à ce que je vois !

Il ne répond pas. On ne répond pas à un flingue.

— J'ai pensé à toi toute la nuit, poursuit-elle. Tu sais, aujourd'hui, c'est dimanche.

— Et alors ? On va à la messe ? !

— Pourquoi, tu crois en Dieu ?

— Non, avoue Lorand.

— Moi non plus. Comment Dieu aurait-il pu engendrer des monstres de ton espèce ?

Il se réfugie dans le silence, attendant stoïquement la suite.

— Non, on ne va pas à la messe, on va à confesse ! On a tellement de choses à se dire toi et moi... Ou plutôt, c'est toi qui as des choses à me confier... N'est-ce pas, Ben ?

— Eh bien... Je peux te confier que j'ai faim. Et que j'en ai marre d'être ici ! Pour le reste...

— Non, tout ça m'est égal. Je veux que tu me parles du 6 janvier... Du 6 janvier 1990, bien sûr...

— 1990 ? ! C'est loin, dis donc !

— Oui, mais... Il y a des choses qu'on n'oublie pas, même quinze ans après...

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Tu es un excellent comédien, Benoît ! Ça ne m'étonne pas que

tu parviennes à berner ta femme depuis des lustres ! Tu as une façon de mimer l'innocence qui pourrait tromper n'importe quel auditoire... Mais pas moi... Non, pas moi !

— J'ai l'air innocent, parce que je suis innocent ! Ça ne t'est pas venu à l'idée ? !

— Tes mensonges m'ennuient, Ben...

Lydia recule jusqu'à la chaise. Ainsi protégée par l'ombre, comme à l'orée de l'Enfer, elle s'allume une cigarette.

— T'en as pas une pour moi ? ose Lorand.

— Alors voilà, je t'explique comment ça va passer... Là, tu es en garde à vue.

Il sourit, tristement.

— Je te signale qu'une garde à vue, c'est quarante-huit heures maxi ! On a donc largement dépassé le délai légal !

— Eh bien, disons que tu es gardé à vue à compter maintenant.

— J'ai droit à un avocat, alors ? Et à un médecin aussi ! Sans oublier deux repas par jour !

— Tu n'as droit à rien. Tu ne décides même plus de vie ou de ta mort... tu t'en rends compte, j'espère ?

Il n'a pas bronché, toujours assis sur sa couverture laine kaki.

— Bon... Tu as peut-être raison, finalement. On dire que la garde à vue est terminée. Il y a suffisamment de preuves contre toi pour qu'on passe directement procès.

— Où sont les juges ? !

— Pas les juges ! Les jurés ! Pour un assassinat, c'est la cour d'assises, Ben. Tu as des lacunes en droit ou quoi ? !

— Très bien... Où sont les jurés alors ?

— Devant toi.

— Je vois !

— Tu es prêt ?... Accusé, levez-vous !

Il lui répond par un signe. Indélicat. Dans la pénombre, il voit briller le canon du revolver.

— Accusé, levez-vous ! ordonne Lydia à nouveau.

Il obéit enfin. Joint les mains dans le dos, reste appuyé contre le mur clair. Cible parfaite.

— Première question, monsieur Benoît Lorand ; pourquoi as-tu

assassiné Aurélia Hénaudin ?

— Je n'ai pas assassiné Aurélia Hénaudin. Je n'ai assassiné personne.

— Mauvaise réponse, Ben... L'as-tu violée avant de la tuer ?

— Non. Ni violée, ni tuée.

— Alors, comment expliques-tu que j'aie récupéré ton médaillon chez toi ?

— Impossible.

— Il était pourtant soigneusement planqué dans l'appentis derrière ta maison... Celui qui te sert de débarras. Tu vois de quoi je parle ?

Là, il reste quelques secondes muet. Apparemment interloqué.

— C'est là que je l'ai découvert, dans une boîte métallique... Là où on m'avait dit que je le trouverais, d'ailleurs.

— Qui ? Qui t'a dit ça ? !

— Peu importe. Ce qui compte, c'est que tu étais en possession du pendentif d'Aurélia. Elle le portait lorsqu'elle a disparu, tu es donc forcément le coupable.

Il se décolle de la cloison et, bras croisés, commence à faire les cent pas derrière la grille, usant ses chaussettes sur le ciment rugueux.

— C'est délirant !

— Délirant ? Je détiens la preuve formelle, Ben. Tu ne peux rien arguer contre ça ! Remarque, je n'ai pas récupéré que ça, dans cette boîte. Il y avait d'autres objets. Je suppose que ce sont ceux que tu as arrachés sur le cadavre encore chaud de chacune de tes victimes...

— Chacune de mes victimes victimes ?

Elle se saisit d'un sac plastique sur une étagère, en sort les fameuses preuves. Les commente froidement.

— Une petite culotte, du 6 ans... Une paire de boucles d'oreilles de fillette... Une poupée, une gourmette gravée avec le prénom... William. Tu violes aussi les petits garçons, Ben ? Je croyais que tu ne t'en prenais qu'aux gamines...

Elle guette les réactions sur son visage. Pour le moment, il mime la stupéfaction. À la perfection.

Elle s'y attendait. Elle le voit mentir depuis des mois, sait à quel point il peut leurrer son monde. À quel point il est doué pour ça.

— Je ne peux pas m'occuper de toutes ces petites âmes que tu as fauchées... Mais en vengeance Aurélia, je les vengerai aussi. Revenons à

ce qui m'intéresse. Donc, tu as enlevé Aurélia, et ensuite ? Tu l'as emmenée dans un endroit isolé et...

— J'ai rien fait du tout ! enrage Lorand. Rien du tout ! Je n'ai jamais vu toutes ces choses ! Ça ne pouvait pas être chez moi !

— Tu l'as emmenée dans un endroit désert et ensuite, je suppose que tu as abusé d'elle... Comment peut-on violer une fillette de onze ans, Ben ?

Il se fige, dans l'horreur absolue. Comme assommé.

— Je ne sais pas, murmure-t-il. Puisque je ne l'ai pas fait...

— Tu résistes, c'est normal. Pourtant, il va bien falloir que tu avoues ton crime...

— Je suis innocent !

— Je te rappelle que le médaillon d'Aurélia était dans ton jardin. Dans un appentis que tu es le seul à utiliser.

— OK... Mettons que tu aies trouvé tous ces trucs chez moi... Eh bien, préviens la police, dans ce cas ! Qu'ils viennent m'arrêter !

Elle part à rire.

— Allons, Ben ! Le crime est prescrit, depuis longtemps !...

— Faux ! hurle-t-il. Article 7 du code de procédure pénale, madame le juge ! Vous devriez réviser vos classiques ! Le délai de prescription de l'action publique des crimes mentionnés à l'article 706-47 du présent code, autrement dit le meurtre ou l'assassinat d'un mineur décédé ou accompagné d'un viol, de tortures ou d'actes de barbarie, est de vingt ans et ne commence à courir qu'à partir de la majorité de ces derniers. Vingt ans à compter de la majorité de la victime, madame le juge ! par conséquent, ce crime n'est pas prescrit ! Aurélia est née en février 78, c'est bien ça ? Février 78... Ce qui veut dire que le délai de prescription commence à courir à compter de 1996. La justice peut donc condamner le coupable jusqu'en 2016 ! 2016, madame le juge !

— Tu mens encore !

— Non ! Renseigne-toi, ma jolie ! La loi a été modifiée l'an dernier... Vas-y, vérifie...

L'accusation se tait, un peu ébranlée. La défense aussi. Puis Benoît vient se coller aux barreaux.

— Alors, qu'attends-tu pour appeler la police, Lydia ?

— Tu es un des leurs, ils te relâcheront...

— Si je suis coupable, ils me condamneront !

— Tu es coupable. Mais c'est moi qui vais te juger. Te condamner. Et t'exécuter.

Elle se lève. Pose le revolver sur la chaise.

— L'audience est suspendue...

Jérémy vient de s'endormir. La traditionnelle sieste du début d'après-midi.

Gaëlle l'observe un instant. Il ressemble déjà à son père. Il sera mignon, brisera sans doute le cœur des femmes, plus tard. Comme son père.

Dommage qu'elle n'ait pas donné naissance à une fille...

Elle quitte la chambre sur la pointe des pieds, se réfugie dans la cuisine. Elle s'attable devant une tasse café, tourne machinalement la cuiller.

Jusqu'à ce que la sonnette la fasse sursauter.

Djamila danse d'un pied sur l'autre devant le portail histoire de lutter contre le froid.

Gaëlle lui ouvre, l'attend sur le seuil. Sans un sourire

— Salut. Je te dérange pas ?

— Entre...

La cuisine, à nouveau. Une tasse de café en plus.

— Je suis venue voir si tu avais besoin de quelque chose, allègue le capitaine.

Gaëlle hausse les épaules.

— Non, ça va.

— Les parents de Benoît sont arrivés ?

— Oui, hier. Mais je n'ai pas voulu qu'ils restent.

— Ah bon ?

— Je préfère encore être seule... Ils sont dans le coin, chez la tante de Benoît. Ils viennent une fois par jour.

— Et tes parents à toi ?

Gaëlle lui adresse un mauvais sourire.

— La DDASS, tu veux dire ?

Djamila avale son café de travers. S'excuse, pitoyablement. Benoît ne m'en avait jamais parlé...

— Je ne tiens pas à ce que tout le monde le sache... Et puis vous n'étiez pas spécialement proches vous deux, non ?

— Non, pas tellement...

— Vous avez du nouveau ?

— Je peux fumer ?

— Je préfère pas, répond Gaëlle. À cause du petit... Il est asthmatique.

— OK, excuse-moi... Pour l'enquête, on a une piste, oui. On est à la recherche d'un mec que ton mari a serré y a trois ans... Et qui a proféré des menaces contre... Il s'appelle José Duprat, il est sorti de taule il y a on mois et on s'est dit que peut-être...

— Il est où ?

— On ne sait pas, malheureusement. Mais on va le loger. Ce n'est qu'une question de jours.

— Benoît a disparu depuis bientôt une semaine...

— Je sais. On ne l'oublie pas, crois-moi... Il nous que, à nous aussi !

— Je m'en doute... C'est un bon flic...

— Excellent, confirme Fashani.

— Et un bon amant aussi... N'est-ce pas, Djamila ? La main du capitaine se tétanise sur la tasse en porcelaine. Elle reste la bouche ouverte dans une mimique un peu cocasse. Elle tente tout de même de démentir, dans un effort grotesque.

— Pourquoi tu dis ça ? T'es malade !

— C'est bon, pas la peine de me prendre pour une conne ! Tu crois que j'ai de la merde dans les yeux ?

— Mais...

Gaëlle a un instant de jouissance au fond des prunelles. Un sourire cruel sur les lèvres. Djamila pose enfin sa tasse.

— Je t'assure que...

— Tais-toi ! intime Gaëlle d'une voix glacée. Pas la peine d'essayer. Je sais que Benoît a couché avec toi. Je ne sais pas quand, ni où. Ni combien de fois. D'ailleurs, je m'en fous.

— Une fois, seulement, prétend le capitaine. Je... Je suis désolée, ce n'est pas dans mes habitudes, je...

Gaëlle se poste devant la fenêtre, tournant le dos à sa rivale.

— Je sais pertinemment que Benoît me trompe.

— Ah... Et... Et lui, il sait que tu sais ?

— Non. Bien sûr que non... Tu devrais partir, maintenant.

— Oui, je vais te laisser... Je... je m'excuse pour...

— Tes excuses, tu peux te les garder, coupe Gaëlle. Retrouve mon mari, c'est tout ce que je te demande. Fais ton boulot.

— Je m'en vais... Mais... En fait, j'étais venue te demander l'autorisation de... Il faudrait qu'on inspecte les affaires de Benoît rapidement... Son bureau notamment.

— Je ne vois pas en quoi cela peut vous être utile.

— On ne sait jamais... Peut-être que...

— D'accord, aucun problème.

Djamila rebrousse chemin. Tandis qu'elle se hâte vers le portail, elle sent le regard de Gaëlle comme une écharde dans son dos. Elle l'avait sous-estimée.

Gaëlle qui s'est servi un autre café. Et s'allume une clope.

Oui, elle sait. Oui, elle en a souffert.

Mais à présent, ça va mieux. C'est presque indolore.

L'audience a repris depuis peu.

Mais l'accusation est restée muette.

Dans les dernières lueurs du jour, Lydia se contente d'observer la silhouette fatiguée de l'accusé qui s'accroche désespérément aux barreaux métalliques de son box.

— Lydia... J'ai un marché à te proposer...

— Je ne marchande pas avec les fumiers de ton espèce !

— Écoute-moi, s'il te plaît ! J'ai entendu parler de cette disparition... Le nom ne m'a rien dit, au début, mais maintenant, je m'en souviens. C'était dans les environs d'Osselle, n'est-ce pas ?... Eh bien, si tu me libères, je te donne ma parole que je ne te dénoncerai pas pour m'avoir séquestré... Et que je t'aiderai à retrouver le coupable... Le vrai coupable. Je ferai tout mon possible, : je le jure. Sur la tête de mon fils.

— Ton fils n'a-t-il donc aucune importance pour toi ?... Ta parole n'a pas de valeur, de toute façon ! Tu me prends pour une demeurée, hein ? Tu crois vraiment que je vais ouvrir cette grille et te laisser sortir ? Pour que tu te jettes sur moi et que tu me tues, une fois

encore ?

— Comment ça, une fois encore ? Je croyais que c'était Aurélia qui...

— La ferme !

Il soupire longuement. Elle croise les jambes, allume une cigarette.

— Tout cela ne mène à rien, Lydia. Puisque le coupable, ce n'est pas moi !

— Si.

Nouveau silence.

— Qui t'a dit que le médaillon était caché dans mon jardin ?

— Aucune idée.

— Aucune idée ? Le Saint-Esprit, peut-être ? Ou alors tu entends des voix ? !

— La personne qui t'a dénoncé est restée anonyme.

— Une lettre ? Tu as reçu une lettre anonyme, c'est ça ?

Lydia hoche la tête.

— Et ça ne t'est pas venu à l'idée que ça pouvait être un coup monté contre moi ?

— Je sais que tu es un menteur professionnel, mais là, tu y vas fort, Ben ! Un peu trop d'imagination... Et puis, il n'y a pas que le pendentif...

— Ah bon ? Et quoi d'autre ?

— En 90, tu habitais comme aujourd'hui près du lieu de la disparition... Nous étions presque voisins. Quelques dizaines de kilomètres, tout au plus. Arrête-moi si je me trompe...

— Et alors ? ! Ce n'est pas parce que je vivais à cinquante bornes du lieu de la disparition que...

— Arrête ! Toutes les preuves sont contre toi ! Tu perds ton temps !... Vaudrait mieux plaider coupable ! La défense devrait changer de stratégie ! !

— L'accusation aussi, devrait se poser des questions !... Tu ne trouves pas bizarre de recevoir cette lettre, quinze pages après le crime ? !

— Non. Cette personne te connaît, c'est évident. Elle a découvert ton vrai visage. Ton visage de meurtrier... Et elle a voulu que justice soit faite. Elle a voulu m'aider. Aurélia n'a plus que moi ; il était donc normal que la lettre me revienne.

Lorand assène un grand coup de pied dans la grille qui tremble à peine.

— Du calme, commandant !

— C'est des conneries tout ça ! hurle-t-il. Tu es cinglée ! Tu as tout inventé ! La lettre, le pendentif !

— Tu oublies qu'ici, le menteur, c'est toi...

Encore un choc violent dans les barreaux.

Et un cri de rage qui rebondit contre les murs du cachot. Lydia a un léger tressaillement. L'impression que c'est une bête démoniaque qui vient de rugir.

— Tu frôles la crise de nerfs, Ben...

— Ta gueule !

Elle se met à rire, tout en prenant le chemin de l'escalier.

— Je suis pas un assassin ! s'époumone Lorand. Mais toi, je te jure que je vais te tuer ! T'étrangler ! Défoncer ta jolie petite gueule !.

— Fais de beaux cauchemars, commandant ! A demain...

Chapitre 9

Mardi 21 décembre

— Ne t'inquiète pas... Je ne céderai pas. Je ne le livrerai pas aux flics. Il n'ira pas se dorer la pilule en taule, je te le promets ! Il ne nous échappera pas.

Lydia termine de se coiffer devant le petit miroir de la salle d'eau. Ses boucles aux reflets flamboyants se montrent un peu électriques, aujourd'hui. Indomptables.

— Non, je t'assure, j'irai jusqu'au bout. Et bientôt, je viendrai te chercher...

Elle range la brosse, le peigne. Jette un dernier coup d'œil à son reflet.

— Tu es très jolie. Toi aussi.

Elle s'admire, radieuse, quelques instants encore.

— Tu descends avec moi ? Notre ennemi n'a rien à bouffer depuis samedi soir... Il doit avoir l'estomac dans les talons ! Et puis... J'ai fait des courses, hier... J'ai une petite surprise pour lui, tu verras !

Il est tout juste dix heures du matin. La veille, elle n'a pas daigné se rendre au tribunal, choisissant de laisser l'accusé mijoter dans son jus de solitude.

Elle le découvre, assis tel un brave toutou sur sa couverture et lui inflige un abominable sourire en guise de salut.

— J'ai pris un copieux petit déjeuner ! attaque-t-elle. Un bon café, du pain frais, avec beurre et confiture...

— Salope !

— Ah ! Je vois que tu n'as pas perdu la parole, Ben ! C'est bien... As-tu réfléchi ?

— J'ai faim.

— Ça, je le sais, mais ça ne m'intéresse pas ! As-tu réfléchi ? Je te promets que si tu avoues, je t'apporte quelque chose à manger...

— Va te faire mettre !

— Que tu es grossier, ce matin ! Où sont passées tes bonnes manières, Ben ? !

— Je les ai foutues dans les chiottes et j'ai tiré la chasse !

— Je vois ! Tu aurais pu te raser... Faire un effort pour ton juge !

Il se lève, elle recule de trois pas.

— Tu as une mine atroce, cher Benoît... Tu veux te voir ?

Elle se met à farfouiller dans un carton.

— Où je l'ai mis ? peste-t-elle.

— Tu cherches quoi ? questionne Lorand. Ton cerveau ? !

— Ah... le voilà !

Elle revient vers lui, munie d'un antique Polaroid.

— Allez, souriez, commandant... Pour la postérité ! Il se prend un flash dans les yeux, tourne la tête dans une grimace douloureuse.

— Ça y est ! Quelques minutes et tu pourras voir à quoi tu ressembles après une semaine de captivité... Constaté à quel point tu as changé ! Encore quelques jours et tu seras une vraie loque...

Elle secoue le cliché pour le faire sécher plus vite, tandis qu'il est retourné s'asseoir. Elle juge avec satisfaction qu'il a de plus en plus de mal à tenir son rang de bipède.

— Tiens, regarde...

Elle jette la photo entre deux barreaux. Il ne daigne pas s'approcher.

— Tu veux pas voir ta tronche, Ben ?

— Je t'emmerde.

— Bon, si on cessait les politesses ? Si on causait sérieusement ? Es-tu disposé à me parler ? Comment vous dites, déjà, chez les poulets ? À passer à table ? C'est marrant, comme expression ! Surtout quand on n'a rien mangé depuis des jours et des jours, pas vrai, Ben ?

Il fixe le soupirail. Elle devine la colère qui gronde, la sent émaner de lui telle une onde magnétique.

— Il faut que je te colle une lampe dans la figure, peut-être ?

— Faut surtout que t'aïlles consulter un psy... Et de toute urgence !

— Mais j'y vais, tu sais. Chaque semaine...

— C'est un charlatan, dans ce cas !! Trouves-en un autre !

— Chaque semaine... Depuis bientôt quinze ans...

Sa voix a changé. Ondulant désormais sur une partition haineuse. Dangereuse. Benoît ne s'y trompe pas. Il tourne la tête, surpris de la voir prendre le chemin de l'étage.

— Qu'est-ce qui se passe, Lydia chérie ? ! Tu as la trouille ? Tu abandonnes déjà ?

— Je reviens, chéri ! J'ai une surprise pour toi ! Un truc qui va t'aider... Un truc efficace pour délier les langues, tu verras !

Il se met à arpenter sa cellule de long en large.

— J'aurais dû y aller moins fort !

Oui, il aurait dû. Ou plutôt, n'aurait pas dû.

Les talons reviennent vers lui. Il regarde descendre ses jambes alertes. Voit qu'elle tient quelque chose dans sa main droite. Son œil professionnel identifie immédiatement le danger. Il recule jusqu'à se coller au mur.

— Déconne pas ! souffle-t-il.

Elle brandit l'arme dans sa direction, n'hésite pas une seconde.

Il protège son visage à l'aide de ses bras, défense bien dérisoire. Le gel neutralisant et la décharge électrique le percutent en pleine tête, il s'effondre en hurlant.

— Je vais t'apprendre la politesse, Ben...

Il gémit, recroquevillé sur sa douleur, les mains jointes sur son visage. Il entend les clefs dans la serrure, ses talons près de lui, mais ne voit plus rien. Ne peut même pas bouger.

— C'est pratique, ce machin, non ? Et puis ça a l'air de faire mal... C'est le dernier cri en matière d'autodéfense ! Ça m'a coûté cinq cents balles, mais je regrette pas ! C'est mieux que le flingue, j'ai l'impression. Encore un petit coup, commandant ?

Il reçoit un deuxième électrochoc dans les tripes, se contracte violemment, hurle de plus belle. Elle le saisit par les poignets, le traîne avec une force incroyable jusqu'à la grille et l'y attache. Toujours allongé par terre, aveugle, les poignets enserrés dans ses bracelets, il pousse des râles déchirants.

Elle s'assoit sur la couverture, près de lui. Le regarde souffrir en silence. En souriant.

Ses yeux fermés ruissellent sans discontinuer sous l'effet du gel, il respire comme un asthmatique en phase terminale.

Elle s'allume une cigarette, pour passer le temps. Caresse son arme posée à côté d'elle.

Il l'entend même siffloter, du fin fond de son cauchemar.

Au bout d'un quart d'heure, il refait surface. Ses paupières s'ouvrent, difficilement. De ses yeux rouge sang, les larmes coulent encore.

— Ça va mieux, Ben ? Terrible, n'est-ce pas ?

Il renifle, essaie de porter une main à son visage, réalise enfin qu'il est attaché. Il tire sur ses bras, parvient à se ratatiner contre la grille.

— Bien... Maintenant, je suis sûre que tu vas te montrer plus coopératif ! Alors commence par me décrire les sévices que tu as infligés à Aurélia...

Il essuie sa joue brûlante contre son épaule, fixe son bourreau de ses prunelles dynamitées.

— Rien, murmure-t-il. Je l'ai jamais vue... Elle empoigne sa matraque, revient vers lui.

— T'en veux encore, espèce de fumier ?

— Non ! Je te jure que...

Troisième décharge. A bout touchant, encore. En pleine poitrine.

Les hurlements de Lydia se mêlent à ceux de sa victime.

Elle insulte, ordonne. Exige. Toujours la même rengaine.

Dans la tête de Benoît, au milieu du fracas, une seule certitude : si j'avoue, je suis mort.

Au cinquième électrochoc, plus long que les précédents, il perd connaissance.

Elle s'est acharnée. Une bonne partie de la journée. Sans résultat.

Il est plus résistant qu'elle ne l'aurait imaginé. Dans l'obscurité presque totale, Benoît gît sur le sol, inconscient à nouveau. Ne pas le tuer. Tant qu'il n'a pas révélé où se trouve Aurélia.

Elle a tout essayé, pourtant. Les électrochocs sur le corps, la tête. Les coups, aussi. Il ne pouvait plus se défendre, c'était si facile de lui faire mal.

Mais il n'a pas avoué.

Comment a-t-il pu supporter ? Incroyable...

Elle l'observe, sans relâche. Vision plaisante de cet assassin en souffrance.

Ça ira pour aujourd'hui. Demain, sans doute, il parlera.

Elle ferme la porte, éteint la lumière. S'enfonce dans les ténèbres.

Benoît se réveille. Dans le noir, comme dans un caveau, il reste inerte, quelques minutes. La douleur est terrible. Les yeux et la peau du visage en feu ; les hématomes, partout sur le corps.

Il réalise qu'il n'est pas attaché. Mais torse nu.

D'ailleurs, c'est sans doute le froid qui l'a tiré de sa léthargie défensive.

Il se traîne jusqu'au lavabo, s'asperge longuement la figure. Puis il cherche la couverture à tâtons.

Elle l'a prise, évidemment.

Il s'effondre contre le mur, les bras enroulés autour de son abdomen meurtri. Il grelotte, malgré l'impression de fièvre. Et cette faim tenace, qui lui torture les entrailles.

Gaëlle chérie, je crois que je ne te reverrai jamais...

Mercredi 22 décembre

Il doit être midi, le soleil fait irruption dans les oubliettes.

Benoît contemple encore le Polaroid. J'ai pris dix ans en quelques jours à peine.

Il déchire le cliché, jette les morceaux dans les W-C. Tire la chasse.

Il n'a pas dormi, bien sûr, se forçant à marcher pour lutter contre le froid. Toute la nuit.

Son corps endolori, pourfendu par les ecchymoses ; sa peau, brûlée par endroits ; ses yeux encore si sensibles.

Mais il va mieux, ayant finalement bien supporté le traitement de choc de la veille.

Arme d'autodéfense en vente libre dans n'importe quelle armurerie. Car non létale. En théorie.

Pourtant, il a lu un jour qu'en Chine, les prisonniers politiques sont torturés avec cet engin de malheur des heures durant, jusqu'à en mourir... Jusqu'à en mourir, oui. En plus, il croit se souvenir qu'elle a ajouté quelques coups à la douche électrique.

Coups de pied, coups de poing, même. Une furie. Une meurtrière. Un monstre sans pitié.

Alors que dans deux jours, c'est Noël.

Il le sait. N'a pas perdu la notion du temps. Enfin, il l'espère, en tout cas. S'il avait un calendrier pour vérifier, ça le rassurerait.

Mais il n'a pas de calendrier. Pas de montre. Pas de nourriture. Pas de chaleur humaine. Et presque plus d'espoir.

Gaëlle se tient à l'entrée de la pièce. Appuyée au chambranle de la porte, elle observe les trois flics qui s'activent à mettre tout sens dessus dessous.

Elle sait qu'ils ne découvriront rien ici. Mais laisse faire.

Ils ont vérifié les tiroirs, les armoires ; les entrailles de l'ordinateur portable de son mari. En vain.

Il est 16 heures lorsqu'ils abandonnent enfin.

— Désolé pour le désordre, Gaëlle, s'excuse Eric Thoraize. Je t'aiderai à ranger, si tu veux...

— C'est pas important, ne t'inquiète pas.

— Nous n'avons rien déniché d'intéressant, avoue Fabre d'un air penaud.

— Je m'en doutais. Vous savez, ici c'est aussi chez moi ! S'il y avait quelque chose, je crois que je l'aurais remarqué...

— Bien entendu... Mais il fallait tout de même vérifier, non ?

— J'ai l'impression que vous perdez votre temps... Et l'ex-taulard, celui qui avait menacé Benoît, vous en êtes où ?

— On a une piste, affirme Djamila. On a retrouvé sa copine, on l'a mise sur écoute, on la file jour et nuit... Elle devrait nous conduire rapidement jusqu'à son mec...

— Rapidement ? répète Gaëlle d'une voix cinglante. Benoît n'a plus donné signe de vie depuis maintenant dix jours. Dois-je vous le rappeler ?

— Ce n'est pas nécessaire, madame, réplique Auguste Fabre. Nous faisons notre maximum, je vous l'assure.

Ils reprennent le chemin du rez-de-chaussée.

— Où est ton fils ? s'inquiète soudain Éric.

— Avec les parents de Ben. J'ai préféré qu'il ne soit pas là pendant la perquisition.

— Bien sûr...

— Puis-je m'entretenir un instant en tête à tête avec vous ? demande soudain Fabre.

— Si vous voulez.

— Bon, on vous attend dans la voiture, ajoute Djamila d'une voix grinçante.

Fabre et Gaëlle s'installent dans le salon, tandis que les deux autres quittent la maison. Elle ne lui offre rien. Ni à boire, ni un sourire.

— Madame Lorand... J'ai cru comprendre que vous étiez au courant de... des incartades de votre époux. Cela est-il exact ?

Gaëlle sourit jaune.

— Je vois que miss Maroc n'a pas tenu sa langue !

— Euh... Disons qu'elle m'a fait part de votre discussion de l'autre jour...

— Et tous les policiers du commissariat sont-ils au courant que je suis cocue ?

— Non, je vous assure que...

— Arrêtez de vous foutre de moi !... Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

— Ce que vous savez précisément.

— Je sais que Benoît m'a trompée. Voilà ce que je sais. Précisément.

— Uniquement avec le capitaine Fashani ou...

— Non, pas uniquement. Vous croyez que je suis naïve ? Vous pensez que durant toutes ces années, je ne me suis aperçue de rien ? Les femmes ont un sixième sens, commandant... Vous l'ignoriez ?

— Dans ce cas, pourquoi ne pas avoir quitté votre époux ?

— Vous êtes flic ou sexologue ? !

— Écoutez, madame Lorand, je peux comprendre que cette conversation vous mette mal à l'aise, mais il est inutile de devenir agressive... Contentez-vous de répondre.

— Je n'ai pas divorcé de Benoît parce que je l'aime. C'est tout simple, vous voyez.

— Malgré...

— Oui, coupe Gaëlle. Les filles avec qui il couche ne représentent rien pour lui. Mais il ne peut pas s'empêcher d'aller voir ailleurs. C'est comme une maladie. Une maladie incurable...

— Vous... Vous n'êtes pas jalouse ?

Elle soupire.

— Pas tant que ça. J'ai ce que les autres n'ont pas et n'auront jamais.

— Quoi ?

— Son amour, commandant. Ça, aucune ne l'a eu... Aucune à part moi... Et puis vous savez, je crois qu'il agit ainsi parce qu'il a peur...

— Peur ? !

— Oui, c'est une sorte de faiblesse. Une sorte de peur. Peur d'être enfermé dans sa propre vie, de l'avenir, peur de vieillir... Je ne sais pas trop. Mais je crois même que nous ne pourrions pas être heureux sans ça... S'il m'était fidèle.

Fabre a du mal à poursuivre. Désarçonné par ces reparties, ce raisonnement si particulier.

— Euh... Mais vous n'avez vraiment jamais eu envie de le quitter ou... de vous venger ?

— Si par vos questions tordues, vous essayez de savoir si je me suis débarrassée de mon mari infidèle, sachez que vous perdez votre temps là encore. Non, je n'ai pas tué Benoît ! Et je ne veux qu'une chose : que vous le retrouviez. Vivant.

— C'est noté, madame Lorand... Bon, je vais vous laisser.

Il prend le chemin de la sortie, mais se retourne, une dernière fois.

— Vous faisiez quoi, lundi 13 décembre, entre 18 heures et minuit ?

Gaëlle ouvre la porte, le froid les percute de plein fouet.

— Entre 17 heures et 18 h 30, j'étais à mon cours d'aquagym. Ensuite, j'ai récupéré Jérémy chez la nounou. Et puis j'ai attendu mon mari ici même. Autre chose ?

— Non, je vous remercie.

— Au revoir, commandant.

Elle se demande comment. Et pourquoi.

Pourquoi un homme en apparence équilibré a, un jour de janvier 1990, assassiné une enfant de onze ans.

Elle scrute son visage endormi, y cherchant l'empreinte du mal.

Des mois qu'elle l'observe. Le suit à la trace.

Des mois pendant lesquels elle a appris à le connaître. Un peu.

Où elle l'a vu user de stratagèmes compliqués pour tromper son épouse. Où elle l'a vu approcher puis ferrer ses proies ; vivre, respirer. Jouir en toute impunité.

Et traquer les malfrats en tout genre. Pour se racheter, peut-être.

Mais peu importe. Ce temps-là est révolu.

Il est désormais à sa place, par terre, dans cet endroit repoussant où il périra lentement.

Elle flanque un coup de pied dans la grille, il se réveille avec un cri de terreur.

— Alors, Ben ? Comment ça va aujourd'hui ?

Il s'assoit, posture de défense ; jambes repliées devant lui.

La faim, comme une habitude, lui aspire les tripes.

Le froid le ronge de l'intérieur ; il est toujours torse nu.

La ballerine effectue quelques petits pas gracieux derrière les barreaux. Pour fatiguer encore plus son gibier de potence.

— Moi, ça m'a bien plu, la petite séance d'hier... J'adore cette arme ! Ils appellent ça un poing électrique ! Ça porte bien son nom, tu ne trouves pas ?

Il frotte sa barbe de trois jours avec la paume de sa main.

— Ils fourguent ça aux pauvres femmes sans défense ! Paraît que ça se vend comme des petits pains ! L'insécurité et tout ça... Y a des tas de nanas qui ont les jetons et qui se baladent avec ce truc dans leur sac à main ! Parce que c'est le seul qui peut atteindre sa cible à distance...

Toujours muet comme une tombe, Benoît se contente d'épier les mouvements de sa geôlière avec des yeux encore un peu rouges. Et cernés.

— T'aimerais que je recommence ?

— Non...

Sa voix est défaillante, épuisée. Celle d'une machine qui s'enraie.

— Non ? Alors, tu vas enfin me raconter ce que je veux savoir, n'est-ce pas ?

— Je ne peux pas te dire ce que tu as envie d'entendre... Parce que ce serait te mentir.

Elle s'immobilise, le foudroie de son regard aux éclats aurifères.

— Me mentir ? Mais tu ne fais que ça ! rappelle-t-elle avec rage. Tu mens comme tu respire ! A moi, comme aux autres... Tu baignes dans le mensonge, tu patauge ? dedans comme dans de la boue ou de la merde ! Elle vient de hurler, sans même s'en apercevoir.

— Tu as raison, murmure-t-il. Je suis un menteur... J'ai menti à ma femme, tant de fois... Menti même à mon fils... Papa est en mission, il rentrera tard, mon poussin... Oui, tu as raison, je mens comme je respire...

— Heureuse de te l'entendre dire ! jubile Lydia.

— Mais pas à toi, jure Benoît. Non, pas à toi... Je ne peux pas avouer ce que je n'ai pas commis... Ça, je ne peux pas. Je suis désolé.

— Tu es désolé ? ! Espèce de misérable pourriture ! Il aimerait pouvoir disparaître, passer au travers du mur ou des barreaux pour fuir ce regard sauvage qui le condamne. Cette voix inhumaine qui le juge, l'insulte. Cette fille qui, bientôt, recommencera à le torturer.

— Tu es pitoyable, Ben !

— Sans doute... Mais je ne suis pas un assassin.

— Tu essaies de m'attendrir avec tes yeux de chien battu ? Tu crois que je vais fondre devant toi, succomber à ton charme comme toutes les pétasses que tu as foutues dans ton plumard ?

— Non... Toi, tu es différente.

— La flagornerie ne marchera pas non plus, Ben ! Désolée... Il n'y a que la vérité qui m'intéresse. La vérité et la vengeance.

— Je suis innocent.

— Je ne suis pas pressée, j'ai tout mon temps. Des jours et des jours... Des semaines... Des mois, s'il le faut !

Des mois... Il frémit, passe ses bras autour de ses jambes en bouclier.

— Je ne tiendrai pas aussi longtemps...

— T'inquiète ! Je ferai ce qu'il faut pour te garder en vie ! Je veux entendre tes aveux... Mais même si tu refuses de parler, ma mission est accomplie : tu paies. Tu souffres. Et tu souffriras encore une éternité...

— Je suis innocent, putain ! gémit-il.

— Ce mot n'a pas sa place dans ta bouche ! Elle, était innocente ! Pas toi !

Il pose son front sur ses genoux.

— Tu vas crever dans d’abominables souffrances, Benoît Lorand...
Parce que tu ne mérites rien d’autre.

Une voix étouffée lui répond.

— Non... Je mérite pas ça... Je mérite pas ça !

— Si tu avoues, si tu me dis où elle est, je te donne ma parole que je t’achèverai plus vite...

Proposition terrifiante. Il serre son crâne dans ses deux mains, comme on se protège d’une avalanche.

— Tu n’as plus qu’un seul choix, désormais : la mort lente ou la mort rapide. À toi de décider, Ben.

Chapitre 10

Jeudi 23 décembre, 10 heures

Il est du genre coriace. Un vrai dur.

Djamila use ses semelles de crêpe sur le linoléum façon parquet de la salle d'interrogatoire face à José Duprat, tout juste sorti de prison et déjà de retour dans un commissariat. Ils l'ont chopé ce matin, à 6 heures, en plein centre de Besançon où il est pourtant interdit de séjour. Bien au chaud dans les bras de sa dulcinée. Réveil brutal garanti !

Il est désormais affalé sur la chaise à laquelle un de ses poignets reste menotte.

— Qu'est-ce que t'es venu foutre à Besançon ? Tu sais que tu n'as pas le droit d'y séjourner !

— Je suis venu tirer un petit coup, capitaine ! Vous avez quelque chose contre ça ? ! C'est interdit par le Code pénal ?

— C'est ça, fais le malin !...

— J'veux voir mon avocat ! exige Duprat.

— Il viendra, en temps voulu.

— Ben, voyons ! Je suis sûr que vous l'avez même pas encore appelé !

— Désolée, on a du mal à le joindre ! ricane Fashani. Bon, j'aimerais que tu me dises ce que tu foutais le lundi 13 décembre, entre 18 heures et minuit.

— J'ai rien à vous dire !

— Tu ferais mieux de parler, pourtant...

— De quoi on m'accuse, au juste ?

— Tu te souviens du commandant Benoît Lorand ? Le visage du prévenu se crispe.

— Difficile d'oublier ce gros connard !

— Tu te rappelles avoir proféré des menaces à son encontre,

lorsqu'il t'a serré ?

José hausse les épaules.

— Vous savez, j'étais énervé... Et quand je suis en rogne, je dis un peu n'importe quoi !... Mais pourquoi cette question ?

Soudain, il sourit. Ses yeux de bovin s'illuminent d'un soupçon de perspicacité.

— Me dis pas qu'il s'est fait buter ? ! C'est ça ? Il s'est fait fumer ? Génial ! Un poulet en moins !

Djamila lui flanque une gifle qui manque de l'éjecter de sa chaise. Il est surpris, mais reste stoïque.

— T'as de la chance d'être une gonzesse...

— Ta gueule !

— Faudrait savoir ! Tu veux que je cause ou que je me taise ? !

— Alors, tu faisais quoi, le 13 ?

— Ben... J'avoue que je m'en souviens plus trop. Attends voir... J'étais sans doute avec une jolie nana !

— Je vais perdre patience, Duprat...

— Tu perds surtout ton temps, ma poulette ! Parce que tu vois, même si je suis ravi d'apprendre que quelqu'un a eu l'intelligence de refroidir ce fumier, malheureusement, c'est pas moi ! J'aurais bien aimé m'en charger, je t'assure... Mais c'est pas moi !

— Pourquoi le détestes-tu autant ?

— Tu veux vraiment que je te dise, beauté ?... Ce mec est un sale con. Et pas seulement parce que c'est un flicard ! Parce qu'il a utilisé des moyens pas jolis-jolis pour m'alpaguer !

— Quels moyens ? questionne Djamila en allumant une clope.

— T'en as pas une pour moi ?

— Va te faire voir... Quels moyens ?

— Il est devenu mon pote... M'a fait croire qu'il voulait bosser avec moi. Il avait une bonne tête, je me suis pas méfié. Et puis après...

— Donc, tu rêves de le tuer, c'est ça ?

— Je lui aurais volontiers foutu une belle correction, je l'avoue.

— Et c'est ce que tu as fait !

— Eh ! Doucement ! J'l'ai pas touché, votre petit copain !

— Tu sais, j'ai une mauvaise nouvelle pour toi, José... Lorand n'est

pas mort ; il a seulement disparu.

Duprat sourit encore, découvrant une étonnante collection de plombages.

— Disparu ? Depuis le 13 ? Et tu penses qu'il est parti aux Bahamas ? ! Si vous l'avez pas revu depuis le 13, à mon avis, il est crevé... Quelqu'un lui a réglé son compte et il est en train de se décomposer dans un fossé ou de servir de nourriture aux poissons du Doubs ! !

Djamila soupire.

— Si tu parles, il en sera tenu compte...

— Arrête ton char, poulette ! Vous avez rien contre moi ! Rien du tout !...

Les lèvres du capitaine se pincent. Elle lui en collerait volontiers une deuxième.

— Bon, il arrive mon avocat, oui ou merde ?

— C'est bientôt Noël, tu sais... Et Jérémy n'aura pas son papa. Remarque, je peux te couper un doigt ou une oreille et les lui déposer au pied du sapin... Qu'est-ce que t'en penses, Ben ?

Il a tant de mal à penser, désormais.

Il sait juste qu'il végète là depuis dix jours. Et qu'en dix jours, il n'a avalé que deux bouchées de pain et deux cafés sucrés.

Maintenant qu'il connaît cette horrible sensation, il se jure de filer du pognon à Action contre la Faim si par miracle il sort vivant de cet enfer.

— Alors, Benoît ? Tu veux qu'on envoie un petit cadeau à ton fils ?

— J'aimerais juste pouvoir l'embrasser, dit-il d'une voix faible.

— Impossible. Tu ne l'embrasseras plus jamais... Tu ne le verras plus jamais !

Lorand a envie de pleurer mais s'en empêche. Il doit être l'heure de déjeuner ; c'est ce qu'il suppose car il n'y a pas de soleil pour lui servir de pendule aujourd'hui. Juste la pluie et une lumière grisâtre qui lui consume les rétines.

La veille, elle ne l'a pas touché. Juste roué de mots. Et cet après-midi ?...

La peur, constante, nichée dans ses tripes, déploie ses tentacules monstrueux.

Lydia, accrochée à un barreau horizontal, le dévore des yeux.

— Y a longtemps que t'as pas pris une douche, je parie !

— J'ai trop froid, se justifie Benoît.

— Petite nature ! raille la jeune femme. Je te pensais plus costaud ! Tu crois que je vais supporter d'avoir un clébard qui pue dans ma cave ? !

Il serre les mâchoires.

— Alors tu vas aller te laver et fissa !

— Si je prends une douche, tu me rends mes fringues !

Il a pris l'habitude du troc. Elle sourit, retourne s'asseoir sur sa chaise.

— Marché conclu ! Tu auras même droit à des vêtements propres si tu te rases !

— D'accord...

Il ne bouge pas, attendant qu'elle se retire. Mais elle ne semble pas prête à lui accorder un peu d'intimité.

— Je peux avoir de l'eau chaude ?

— Tu rêves ! A la dure, commandant !

— Je vais crever si je me fous sous l'eau froide !

— T'es un homme, oui ou non ?

Même ça, il commence à en douter. Elle ne bouge toujours pas. Il comprend qu'elle ne partira pas tant qu'elle n'aura pas ce qu'elle souhaite.

— Tu veux me mater, c'est ça ?

Il a dit cela sans animosité, comme une simple question. Elle répond d'un silence.

— T'es vraiment tordue... !

— Non, pourquoi ? T'es plutôt agréable à regarder, j'aurais tort de m'en priver !

Il soupire, se lève. La tête lui tourne, comme chaque fois qu'il change de position. Un vertige violent qui l'oblige à se tenir au mur.

— Ça ne va pas, Ben ? ironise Lydia. Tu te sens mal ? ! Tu vas pas tomber dans les pommes, au moins ?

Il parvient enfin à tenir debout. Se force à boire sa ration matinale d'eau. Celle qui le maintient en vie depuis dix jours. Lydia n'en perd pas une miette.

— C'est sexy ces hématomes que tu as partout...

Envie de la pulvériser. De la réduire en charpie. Jamais encore il n'avait porté tant de haine en lui... Et la haine pèse lourd.

Il vire son pantalon, son caleçon, entre dans le bac à douche, essayant d'oublier qu'il est l'objet d'une surveillance rapprochée.

Lorsque le jet glacé lui dégringole dessus, il ne peut retenir un cri. Il faut se hâter. Ne surtout pas traîner, sous peine de choper la mort.

En trois minutes il est lavé et séché. Record battu.

— Alors ? demande-t-il en nouant la serviette autour de sa taille. Le spectacle t'a plu ? Tu t'es bien rincé l'œil ? !

Elle hausse les épaules.

— Pas mal... Mais un peu trop rapide ! !

— Je peux avoir mes fringues, maintenant ? prie-t-il en réprimant ses claquements de dents.

Elle fouille dans le sac de sport. Lui jette le strict nécessaire aux travers des barreaux. Un jean dont elle a vérifié chaque poche, une chemise, et le reste. Il se rhabille en quatrième vitesse.

— C'était les dernières affaires propres. Faudra que je t'en rachète... Voilà une bonne idée cadeau pour Noël !

— Trop gentil ! bougonne Benoît.

Folle à lier ! Incurable. Même Sigmund Freud s'y serait cassé les dents !

Il essaie de se réchauffer en marchant. Espère qu'elle va lui accorder un pull. Mais il n'obtiendra rien d'autre.

— Bon, si on discutait un peu, tous les deux ? propose-t-elle. J'ai promis à Aurélia qu'elle aurait tes aveux avant Noël... Je ne voudrais pas la décevoir !

Il s'immobilise.

— Je croyais qu'elle était morte...

Lydia tombe sur sa chaise, allume une cigarette. Il constate que ses doigts tremblent, un peu. C'est la première fois qu'il voit ses mains la trahir.

Lui, il frissonne de la tête aux pieds. Il se remet bien vite à marcher.

— Et alors ? Même si elle n'est plus là...

— Tu parles avec une morte ? assène Lorand. Tu te rends compte de ce que ça signifie ?...

— Ta gueule ! ordonne Lydia. Ferme-la, sinon...

Il préfère se taire. Inutile d'exciter sa fureur. Il n'a soudain plus la force de continuer sa ronde, retourne sur sa couverture sale, attendant la suite du calvaire avec une sorte de résignation.

— Tout ça, c'est de ta faute, accuse la voix infernale. C'est à cause de toi si je suis obligée de m'adresser à une disparue...

— Non, Lydia. Je n'y suis pour rien... Tu te trompes, depuis le départ.

— Elle était si jolie...

— Aussi jolie que toi, je suppose... Puisque c'était ta sœur !

Elle reste interloquée une seconde.

— C'est bien ta sœur ? poursuit Benoît. Je ne vois pas qui ça peut être d'autre... Vu la date de naissance sur le médaillon. Vous n'aviez pas une grande différence d'âge, d'ailleurs. Non ?

Lydia est muette, désormais. Elle se contente de dévisager son tendre assassin avec une profonde aversion.

— Ou alors, tu as inventé toute cette histoire... T'es simplement dingue ! Cette Aurélia n'a peut-être jamais existé... Parce que je me souviens qu'une gamine a disparu, y a quinze ans ; mais je ne me rappelle pas du tout son prénom. Alors autant, tout ça n'est qu'une divagation de ton esprit malade ! Tu devrais te faire aider, Lydia.

Il ose l'affronter du regard. Ces yeux aux reflets précieux, identiques à ceux d'un chat sauvage. Ou d'une lionne. Qui semblent prendre feu, à ce moment précis. Elle se met soudain à hurler. D'une façon terrifiante. Benoît se contracte, arrête de respirer. Ce cri d'hystérie le glace encore plus. Puis, tout en continuant à tonner, elle se met à frapper les barreaux avec les pieds, la paume des mains. Violence inouïe. Il se remet debout prestement, se réfugie le plus loin possible du volcan en éruption.

Ça dure deux ou trois minutes. Et enfin, ça s'arrête. Essoufflée, Lydia s'appuie contre la rambarde de l'escalier. Un étrange silence s'empare du sous-sol. Benoît est pétrifié contre le mur, la bouche entrouverte.

— Tu me le paieras, crache-t-elle. Tu le paieras très cher !

— Lydia... Je voulais pas te mettre dans cet état, je te jure... Excuse-moi. Je voulais juste que tu me parles... Que tu me dises ce que tu ressens !

— Tu viens de le voir, ce que je ressens ! T'es content ?

— OK, calme-toi... Calme-toi, je t'en prie...

Soudain, elle prend la fuite.

— Si c'est lui, il ne parlera jamais, soupire Djamila... C'est pas le genre à s'allonger...

— C'est pas le genre non plus à buter un flic, ajoute Fabre. Je le sens pas...

— On n'a rien d'autre pour le moment ! rappelle Fashani d'une voix tranchante.

Rien à faire, elle ne supporte pas ce type. Le commissaire Moretti lève les yeux au ciel face à ces querelles dignes d'une cour de maternelle.

— Je sais bien, répond le Parisien. Mais...

— Il a proféré des menaces de mort envers le commandant Lorand, non ? intervient Moretti. Et il est sorti de taule une semaine avant sa disparition ! Ça fait pas mal d'éléments qui doivent nous pousser à creuser dans cette direction. Vous avez perquisitionné son taudis ?

— Bien sûr, réplique Djamila. Mais on n'a trouvé que dalle...

— Cuisinez sa petite amie ! ordonne le boss. Si vraiment il a abattu Lorand, ce salaud a dû s'en vanter ! Alors peut-être qu'elle craquera, elle !

— OK, patron, dit Djamila. Je me charge de la fille cet après-midi. Fabre, vous prenez le relais sur Duprat.

— À vos ordres, capitaine ! !

Elle l'écorche du regard avant de se retirer. Elle ne parvient pas à accepter l'idée que c'est cet intrus qui dirige l'enquête, désormais. Pourtant, il ne s'en vante pas, n'en profite pas. Elle doit bien l'admettre.

Djamila quitte l'hôtel de police pour sa pause déjeuner. Envie de prendre l'air, besoin de respirer après des heures et des heures de réclusion dans la salle d'interrogatoire. C'est terrible, l'enfermement, songe-t-elle.

Les foulées se succèdent ; le rythme est soutenu. Elle ne flâne pas, elle fonce. Elle a toujours aimé marcher pour se vider la tête. Elle peut enchaîner les kilomètres à pied sans même s'en rendre compte. Une grande sportive, Djamila.

Elle a déjà dépassé l'avenue de la Gare d'Eau, avance toujours droit devant, les mains au fond de ses poches. Sur sa droite, le Doubs trace tranquillement sa route immémoriale. Elle a la curieuse impression d'aller plus vite que lui. Elle jette un oeil à l'île des Grands

Bouez, aborde la passerelle qui lui permet de traverser.

Finalement, elle n'a pas faim. Décide alors de continuer son périple par le chemin de Mazagran, longeant l'autre côté de la rivière, sous la protection bienveillante du Fort de Chaudanne. Le même chemin que celui qu'elle emprunte pour faire son jogging, presque chaque soir après le boulot. Elle apprécie cette parenthèse de verdure au cœur de la ville. Cette ville qu'elle aime, bien qu'elle n'y soit pas née. Peut-être parce qu'elle a été le témoin de ses émotions les plus fortes.

Elle se rappelle encore du jour où elle est arrivée ici pour prendre son poste de capitaine. Le jour où son destin a croisé celui de Lorand.

Elle s'arrête sur un banc. Un peu fatiguée. Face à l'eau trop calme, elle n'arrive plus à endiguer le flot des souvenirs.

Le sourire de Benoît émerge au milieu de la brève éclaircie concédée par l'astre feignant. Elle se souvient de tout.

Au début, il n'a rien fait. S'est comporté en collègue, en supérieur hiérarchique plutôt agréable, prévenant. Ni miso, ni macho, ni raciste.

Non, au début, il n'a rien fait. Rien pour qu'elle tombe amoureuse. Il était juste lui-même.

Et c'est bien suffisant...

Ce n'est qu'au bout d'un an qu'il a commencé à la regarder différemment. Comme s'il l'avait laissée mijoter tout ce temps pour la rendre folle. Dingue de lui.

Comme il aurait laissé mûrir un fruit, afin de le cueillir sans aucun effort.

Comme il aurait épuisé une proie pour l'achever d'un simple coup de dent. Une nuit, puis deux, puis trois. Torrides.

Le feu est encore là, dans son ventre comme dans son cœur.

Les faux espoirs, les promesses à crédit. La rupture, brutale. La chute. Sans amorti.

Elle a avoué. Sa faiblesse, sa passion aveuglante. L'a supplié, pour que ça continue. Elle se souvient.

Qu'il a rigolé. Se moquant sans vergogne de cet amour offert sur un plateau d'argent. Piétinant sans remords celle qui se prosternait à ses pieds.

Djamila serre les poings. Un passant la dévisage. Parce qu'elle pleure. Elle essuie ses yeux d'un geste brusque.

La blessure à l'âme et au corps est toujours ouverte. Ça saigne.

Hémorragie sentimentale.

Benoît lui manque. Il lui manquera toujours.

Pourtant, elle le hait. Avec une ardeur qu'elle ne se connaissait pas. Elle s'approche de la rive, suit un bateau-mouche, dérive vers une péniche paresseuse. Encore quelques larmes qui rejoindront le lit de la rivière.

Puis Djamila se remet en route. Elle s'était juré de le faire payer...

Avec délicatesse, elle caresse sa tempe. Descend doucement sur son cou, son épaule, son bras. Au travers du tissu, elle perçoit avec délices ses tremblements de bête traquée et agonisante. Elle passe ses doigts sous la chemise, sent battre son cœur. Beaucoup trop vite.

La peur ou la douleur. Sans doute les deux. Va-t-il pleurer ? Supplier ? Regretter ? Avouer serait le mieux.

Pour l'instant, elle se contente de ses plaintes d'animal blessé.

Lydia est à genoux, près de Benoît. Étendu sur le flanc, poignets menottes dans le dos.

En train de digérer les quatre électrochocs successifs qu'il vient d'encaisser. Et encore, il a échappé au gaz neutralisant. Elle n'a pas eu besoin ; elle l'a percuté à bout portant, alors qu'il dormait imprudemment contre la grille. Réveil fulgurant assuré.

— Ne me traite plus jamais de folle, Ben... Ne dis plus jamais que j'ai inventé cette histoire... Tu as compris ?

Il n'a même pas la force de répondre. Elle l'attrape par les cheveux, colle sa bouche sur son oreille.

— Tu as compris ?

Un oui déformé émerge du corps au supplice. Elle sourit, satisfaite. Laisse retomber le crâne sur le béton insensible.

— C'est bien, Ben... Très bien ! Parle-moi d'Aurélia, s'il te plaît...

Ce s'il te plaît a quelque chose d'effrayant. Elle continue à cajoler sa victime muette et paralysée, effleurant sa joue rasée de près.

— Demain soir c'est le réveillon, Ben... Tu pourras voir à quel point c'est douloureux de passer Noël loin des personnes qui te sont chères. Tu pourras endurer ce que j'endure depuis quinze longues années.

Elle étend ses jambes, aide Benoît à poser sa nuque dessus.

Il ouvre les yeux, tombe sur les siens. Les referme aussitôt.

— Je vois que tu n'as pas envie de parler, Benoît... Repose-toi,

alors...

Elle se penche, embrasse son front plissé.

— Je reviendrai demain.

Elle se lève, il touche à nouveau le sol. Toujours inerte.

Elle referme la porte, le contemple encore un instant, au travers des barreaux. Puis elle gravit les marches, lentement.

Dans le salon, elle se sert un alcool fort puis s'effondre sur le vieux sofa. Juste en face d'Aurélia.

Chapitre 11

Vendredi 24 décembre

Lydia est en avance, comme toujours. N'ayant pas envie de patienter dans la pièce surchauffée, elle préfère flâner au cœur de la ville parée de ses atours festifs.

Ils sont nombreux à déambuler dans les rues, ce matin. Pour la course aux présents. Débauche effrénée de fric, de bouffe, de strass, que Lydia trouve un peu écoeurante.

Ils ont de la chance d'avoir à qui offrir des cadeaux. Moi, je n'ai personne.

Pourtant, elle pousse la porte d'une confiserie dont la renommée n'est plus à faire. Elle en ressort, un quart d'heure plus tard, un ballotin à la main.

Puis elle se dirige lentement vers le cabinet de Nina Waldeck qui a avancé le rendez-vous au vendredi pour cause de samedi férié.

Encore un bon moment à attendre ; fort heureusement, elle est seule dans la petite salle où quelques plantes vertes s'épanouissent dans la chaleur artificielle. Elle feuillette un magazine féminin, l'esprit ailleurs. À chaque page, la même vision. Une seule image devant ses yeux.

Le visage de Benoît, qui ne la quitte pas depuis des mois. Depuis qu'elle sait. La psy raccompagne le patient précédent, lui souhaite un joyeux Noël puis apparaît à la porte.

— Bonjour, Lydia... On y va ?

— On y va...

Elles échangent une poignée de main, Lydia rejoint sa place. Son fauteuil.

— Comment ça va, ce matin ?

— Bien... J'ai ça, pour vous...

Elle dépose la boîte dorée sur le bureau, avec un sourire de petite fille timide.

— Merci, Lydia. C'est très gentil... Une attention qui me touche beaucoup.

— C'est rien... Quelques chocolats. Vous aimez ça, au moins ?

Waldeck acquiesce du menton. Puis elle se met en mode écoute.

Les vannes vont s'ouvrir, comme chaque semaine. Les traumatismes, obsessions, psychoses en tout genre, inonder son espace vital.

Mais Lydia ne dit rien, aujourd'hui. Elle s'est essuyé les mains avec son Kleenex, fixe désormais la litho qu'elle connaît par cœur. Un petit port de pêche sous le soleil couchant.

— Vous désirez vous allonger ? interroge Nina.

Lydia refuse d'un signe de tête. Waldeck décide d'instaurer le dialogue. De dynamiter elle-même le barrage mental qui retient les mètres cubes de pensées boueuses.

— Alors, qu'avez-vous prévu, pour ce soir ?

— Ce soir ?

— Pour le réveillon, je veux dire.

Nina prend son stylo, se laisse aller en arrière. Enfile l'armure, ouvre le parapluie.

— Je sais pas...

— Un bon repas ?

— Peut-être.

— Vous serez seule ? Vous n'avez pas appelé vos parents ?

Le visage de sa patiente se durcit. Ses mâchoires crispées sculptent sa peau blanche comme neige.

— Je ne serai pas seule.

— Tant mieux ! Avec qui allez-vous partager cette soirée ?

— Avec un homme...

— Votre nouveau petit ami ?

— Oui, c'est ça... Je vais lui faire la totale, ce soir ! On va bien s'éclater tous les deux, j'en suis sûre !

Nina ne peut s'empêcher de rire. Lydia se détend.

— Joli programme ! commente la psy. J'espère que l'heureux élu sera à la hauteur !

— Il n'aura pas le choix... Il n'aura qu'à me laisser prendre les

choses en main !

— Très bien ! Et... Votre rêve ? Celui que vous me racontiez la semaine dernière. Il a continué ?

— Oui. Chaque nuit...

— Et ?

— Chaque nuit, j'ai rêvé de lui.

Waldeck est obligée de lui tirer les névroses du nez, aujourd'hui.

— Donnez-moi des détails...

— J'ai continué à le torturer. De toutes les manières possibles.

Nina rengaine son sourire. Elle griffonne une phrase sur la feuille. Le blizzard souffle dans le cabinet.

— Racontez-moi...

— Il a souffert, vous savez... Mais il n'a pas encore avoué. Ça ne devrait plus tarder, maintenant. Nuit après nuit, il s'affaiblit...

— Ce serait bien de tourner la page, Lydia. De sortir de ce rêve. De vous débarrasser de lui.

Les yeux de Lydia brillent de mille feux.

— Vous avez raison, docteur...

Hôtel de police de Besançon, 12 h 15

L'ambiance n'est pas à la fête.

Pourtant, le patron a tenu à respecter la tradition.

Dans la grande salle, un buffet est dressé. En uniforme ou en civil, ceux qui ne sont pas en congé se sont rassemblés autour du chef de meute. Moretti a pour habitude de prononcer quelques mots, avant que les bouchons de champagne ne sautent. Le big boss s'éclaircit la voix, le silence se fait. Un silence plus lourd que les années précédentes.

— Je ne vais pas vous saouler avec un long discours, rassurez-vous ! Je voulais vous féliciter pour le travail que vous avez toutes et tous accompli durant l'année qui s'achève... Mais aujourd'hui, quelqu'un manque à l'appel. Quelqu'un qui nous est cher. La... La disparition du commandant Lorand est une terrible épreuve pour nous tous et surtout pour ses proches auxquels nous pensons chaque jour. Cependant, je veux garder espoir. C'est un homme intelligent et courageux. Un flic très doué. Je... Je suis certain qu'il est vivant. Je ne

sais pas ce qu'il endure, mais... Mais il est vivant, quelque part. Et l'an prochain, pour Noël, il sera de nouveau parmi nous... Il sera de retour.

Il marque une pause ; personne ne bouge ni ne parle.

— Allez, buvons un coup, ajoute-t-il en conclusion. Djamilia enfourne un petit canapé au saumon tandis qu'Éric Thoraize quitte la pièce précipitamment, submergé par une émotion si vive qu'elle devient impossible à contenir.

L'obscurité se précipite sur lui. Engloutissant le cachot à une vitesse hallucinante.

Benoît dérive sur un fleuve sombre, dans le silence oppressant, seulement brisé par les talons de Lydia à l'étagé, au-dessus de sa tête.

Il l'a vue quelques instants, ce matin. Lorsqu'elle est venue le détacher, à l'aube. Elle n'est pas entrée dans la cage, lui a juste demandé de s'approcher de la grille. Puis elle est partie.

Depuis, il erre sur une banquise perpétuelle. Se laisse dévorer par les mâchoires de glace qui déchiquettent son corps affaibli.

Il a dormi, un peu. Peut-être beaucoup.

Plus de repère pour rythmer le temps qui paraît s'être arrêté.

Il lui semble qu'il fait nuit constamment, comme dans ces lointaines contrées oubliées du soleil plusieurs mois de l'année.

La porte grince. Ses muscles se contractent. Il baisse les paupières lorsque la lumière le percute. Elle est si faible pourtant.

— Salut, Ben...

Ses yeux bleus se dirigent lentement vers la voix. La seule qu'il ait entendue depuis des jours et des jours. Celle qui le persécute, depuis des jours et des jours.

— Tu as l'air si fatigué, commandant...

Il sent une odeur surprenante, pourtant familière. Son instinct de chasseur se réveille. Tout son corps se met en alerte.

— Ce soir, c'est particulier, explique Lydia d'une voix douce. Ce soir, c'est Noël... Alors, on va réveillonner... D'accord, Benoît ?

Il n'a toujours pas bougé. Enseveli sous une épaisse couche de neige.

— Ils appellent ça la trêve des confiseurs ! poursuit la jeune femme en souriant. Même dans la pire des guerres, il faut la respecter.

Il se redresse légèrement, difficilement. Elle récupère un plateau laissé sur la chaise, le pose par terre, devant les barreaux.

— Approche-toi, fais un effort... Je suis venue partager mon dessert avec toi !

Il parvient enfin à se lever, mais hésite encore. Une ruse ?

— Allez viens, Ben ! N'aie pas peur. J'ai pas envie de violence, ce soir. Je ne suis pas armée, regarde...

Il se tient au mur, fixant le plateau avec incrédulité. Trois pas le conduisent enfin à la grille. Il se rassoit, elle aussi. Ils ne sont qu'à quelques centimètres.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as peur que je t'empoisonne ?

Elle inverse les assiettes. Lui présente celle dans laquelle elle a déjà pioché.

— Allez, vas-y... Mange.

Il ne se fait pas prier plus longtemps. Manque de s'étrangler dès la première cuillerée.

— Tu aimes ? C'est du gâteau au chocolat ! C'est le seul que je réussisse à peu près... J'suis pas fortiche en cuisine, tu sais !

Il essaie de prendre son temps. De déguster chaque bouchée même s'il a envie de bouffer l'assiette. Puis il vide sa coupe de champagne.

Lydia ne le quitte pas des yeux. Benoît revient à la vie, recouvrant des forces à une vitesse incroyable.

Il s'adosse dans l'angle de la cage. Elle lui tend une cigarette qu'elle vient d'allumer. De plus en plus surprenant...

Il tire dessus comme un malade. Un Noël qu'il n'est pas prêt d'oublier !

— Allez, comme c'est fête, t'as même droit à un café chaud... Ça te dit ?

Il se contente de hocher la tête.

— Je reviens, dit-elle en remportant le plateau. J'en ai pour deux minutes.

Il savoure sa clope, savoure la sensation d'avoir l'estomac plein. Ou presque. Bonheur aussi inouï qu'inattendu. L'odeur de l'arabica vient titiller ses narines. Elle est déjà de retour, il écrase son mégot. Elle lui passe une tasse, deux sucres qu'elle dépose dans le creux de sa main.

— Merci, murmure-t-il. Merci beaucoup.

— Tu vois, je ne suis pas si mauvaise que ça...

Il descend le contenu de la tasse d'un trait. Une grimace déforme son visage. Dégueulasse. Mais chaud.

Cette chaleur qui ravit ses entrailles, qui fait fondre la glace.

Les minutes passent, irréelles. Il sent qu'elle le couve de ses prunelles en or massif, se sent désiré. Si proche d'elle, soudain.

— Pourquoi tu as fait cette tête en buvant mon café ? s'étonne tout à coup Lydia. Tu t'es brûlé ?

— Non...

— Il n'était pas bon ?

— Un peu... amer, dit-il.

— Oui, c'est le problème avec la strychnine...

Chapitre 12

— La... strychnine ? répète Benoît avec effroi.

— Oui, chéri. Tu sais, ce qu'on met dans la mort-aux-rats !

Il se hisse en s'aidant des barreaux. Continue à la fixer, hébété.

— Tu... Tu as mis de la...

— Dans ton café, oui.

Lydia sourit. Elle voit ses yeux se dilater d'épouvante. Puis consulte sa montre.

— Ça ne devrait plus tarder, maintenant. L'effet commence dix à quinze minutes après ingestion, en général.

Le cerveau de Benoît, paralysé par la peur, ne trouve aucune réaction possible. Assommé, il se contente de la dévisager bêtement.

Enfin, il se précipite vers les toilettes, tente de régurgiter le poison. En vain. Ses tripes habituées à l'inaction, refusent de rendre le peu qu'elles contiennent.

— Vaut mieux pas, Ben... Plus tu t'énerves, plus tu actives l'effet du poison !

Il revient se coller à la grille.

— T'as pas fait ça ? ! s'écrie-t-il avec désespoir. Lydia !

— Bien sûr que si ! Pourquoi crois-tu que ce café était aussi amer ? Mon pauvre Ben, tu es si naïf, parfois ! La trêve des confiseurs ! ! T'as gobé ça ? !

Il titube, se rattrape à un barreau. Anéanti. Il suffoque, plus sous l'effet de la terreur que de la toxine, pour le moment.

— Tu veux savoir ce qui va se passer ? propose Lydia d'un ton badin.

— C'est pas possible... Pas possible...

— D'abord, tes sens vont se mettre en alerte. Toutes tes perceptions vont s'intensifier, s'aiguiser. La vision, l'ouïe... Chaque bruit va prendre des proportions gigantesques, chaque lumière va devenir éblouissante... Une expérience sensorielle inédite !

La vipère ondule gracieusement de l'autre côté de la frontière en acier, continuant son énumération macabre d'une voix enjouée.

— Après, vont arriver les spasmes musculaires. Ça commencera par la tête, le visage et la nuque... Pour atteindre ensuite chacun de tes muscles. En particulier ceux de l'épine dorsale. Tes pupilles vont se contracter, tu vas avoir des sueurs froides... Des convulsions violentes, aussi. Les crises vont se rapprocher, jusqu'à ce qu'elles ne cessent plus...

Elle le contemple un instant. Il ne bouge plus. Déjà mort.

— Et puis tu vas avoir terriblement froid, aussi... L'impression de geler de l'intérieur ! Pour déclencher une crise, il suffira que je te parle, ou même simplement que je te touche... A aucun moment tu ne perdras connaissance. Tu resteras conscient jusqu'au bout. Tu sais, j'ai choisi ce poison parce que c'est celui qui entraîne la mort la plus atroce. La plus douloureuse qui soit... Vu la dose que j'ai versée dans ton café, le supplice devrait durer entre six et douze heures...

Soudain, il se jette sur elle, se heurte aux barreaux qu'il a peut-être oubliés. Se met à vomir un flot d'injures dérisoires. Qui ont pour effet de déclencher l'hilarité dans le camp adverse.

Il distribue coups de pied, coups de poing, fait trembler les murs de sa voix puissante. Jusqu'à ce qu'il s'arrête. Net.

Il porte une main à son abdomen, se plie en deux puis s'effondre sur les genoux. Avant de se retrouver à quatre pattes. Comme un chien.

Lydia, les clefs à la main, attend pour pénétrer dans la cage. Il est encore potentiellement dangereux. Ses bras cèdent, il touche le sol de plein fouet.

— On dirait que ça commence ! jubile Lydia.

Le visage de Benoît se tord, sa nuque se tend. Sa respiration accélère encore.

La jeune femme juge qu'elle peut désormais entrer sans risque dans le repaire de l'assassin. Elle ouvre la porte, reste tout de même à distance, sa matraque électrique à la main. Au cas où... D'ailleurs, Benoît se relève d'un bond et fonce droit sur elle, dans un accès de violence. Mais ses jambes le trahissent, il s'écroule à nouveau dans une chute brutale. A ses pieds.

— Tu gaspilles tes forces, Benoît. Inutile de lutter... Encore une salve d'insultes, prononcées d'une voix faible.

Il est sur le dos, poings et mâchoires crispés, tremblements dans tout le corps. Yeux grands ouverts. Démesurément ouverts.

— J'avais lu les effets, mais les voir en vrai, c'est encore mieux ! Encore plus impressionnant...

Il roule sur le côté, replie ses jambes, se met à gémir. S'ensuit la première crise qui tétanise l'ensemble de sa musculature. Il s'arc-boute au maximum, hurle de douleur. Ça dure plusieurs minutes. Une éternité.

Puis il se décontracte, se replie encore sur lui-même. Demeurent juste les soubresauts pathétiques, les gémissements tragiques. Il essaie de protéger ses yeux avec ses mains contractées.

— C'est terrible, n'est-ce pas, Benoît ?

Elle se penche, lui parle tout bas.

— Dis-moi que tu regrettes... Que tu regrettes d'avoir brisé ma vie et la sienne... Tu m'entends, Ben ?

Il l'entend si bien qu'il a l'impression qu'elle lui beugle dans l'oreille à l'aide d'un porte-voix. Ce qui déclenche une nouvelle attaque, que Lydia s'amuse à exacerber en tournant autour de lui, en faisant cogner ses talons près de ses oreilles bioniques.

— Chaque bruit, Ben... Même le plus insignifiant ! Chaque mouvement devant tes yeux qui refusent de se fermer... Il suffit que je claque des doigts... Les nerfs à fleur de peau... Je comprends mieux cette expression, tout à coup !

Il n'arrive même plus à crier tant ses mâchoires sont paralysées. Sa colonne vertébrale se plie dans le mauvais sens.

Au bout d'un moment, Lydia recule doucement ; se fige contre la grille. Finalement, c'est plus dur à supporter qu'elle ne l'aurait imaginé.

Une voix familière lui intime de continuer, pourtant.

Ne renonce pas ! Pas maintenant ! Comment peux-tu éprouver de la compassion pour ce monstre ? Pardonne-moi. Tu dois le faire. Le faire pour moi... Oui. Pour toi.

Benoît sort vivant de la deuxième saisie ; plonge dans une fragile rémission. Ses dents s'entrechoquent violemment. Il sue des larmes de glace, son sang est en train de geler.

Elle s'adresse à nouveau à lui, dans un murmure.

— J'ai l'antidote à côté de moi. J'ai le pouvoir de faire cesser tout ça... A condition que tu avoues, Benoît...

Troisième crise. Plus terrifiante que les précédentes. Elle sait qu'il l'entend toujours. Qu'il n'entend qu'elle. Elle a l'impression qu'il va se briser en morceaux, telle une sculpture de cristal.

— Avoue, Benoît ! Avoue et je te donne l'antidote !

Elle se tait pour le soulager. Attend que ça s'arrête enfin.

Elle comprend qu'il essaie de parler, approche son oreille de ses lèvres déjà violettes.

Mais aucun aveu ne sort de la marionnette électrifiée. Quelques râles funèbres tout au plus.

Elle perd patience, l'empoigne par les épaules. Ce contact déclenche la quatrième flambée.

— Avoue ! Avoue fumier !

Finalement, elle est obligée de lâcher l'homme à la rigidité cadavérique qui s'étrangle sous ses yeux. Nouvelle rémission.

Oui, il essaie de lui dire quelque chose mais n'arrive pas à contrôler ses muscles faciaux.

Elle aurait dû penser à ça. Même s'il le voulait, il ne pourrait pas parler dans cet état. Elle aurait dû lui proposer l'antidote pendant qu'il était encore capable d'articuler. Quelle conne !

Elle pousse un cri de rage, file un violent coup de pied dans les grilles. Qui shoote directement dans le cerveau de Benoît.

Cinquième crise.

Sa figure se cyanose, devient presque aussi bleue que ses yeux.

Lydia sort de la cage, claque la porte.

— Je vais te laisser crever, ordure ! Salaud !

Seuls les talons et le crâne de Lorand touchent le sol. Le reste est aspiré vers le plafond.

La mort joue avec lui. Le tord dans tous les sens. Terrifiant, oui.

Si je n'agis pas maintenant, il va mourir. Et jamais il ne me dira où tu es...

Elle récupère la seringue descendue en même temps que le café, revient auprès de son souffre-douleur. Plante l'aiguille dans sa cuisse, sans hésitation.

Il faut maintenant l'obliger à avaler les pilules. Mais d'abord, attendre que sa gorge se décontracte suffisamment pour laisser passer autre chose qu'un filet d'air.

Attendre, oui.

D'interminables minutes où son cœur peut lâcher. Où ses muscles respiratoires tétanisés peuvent le conduire à l'asphyxie.

Saloperie de poison !

Toujours possédé, Benoît subit les assauts ennemis. On dirait un poisson sorti de l'eau, convulsé par la mort, qui rebondit par terre. Lydia commence à douter lorsque, enfin, il se détend.

Ses bras, ses mains restent crispés mais sa colonne touche à nouveau le béton. Elle l'empoigne sous les aisselles, parvient à l'adosser à la grille dans un effort titanesque. Le force à avaler trois pilules avec un verre d'eau dont il recrache la moitié.

Il frôle une sixième crise que son palpitant n'aurait certainement pas supportée.

Elle se hâte d'éteindre la lumière, évite le moindre bruit. Pose la couverture sur ses épaules.

Chaleur, silence et calme. Trois ingrédients pour lui sauver la vie. Elle reste près de lui, immobile. Et enfin, il s'évanouit.

Sans avoir livré son terrible secret.

Chapitre 13

Samedi 25 décembre

Elle a veillé sur Benoît toute la nuit.

Lui a administré une seconde injection vers minuit alors qu'il se contractait à nouveau, l'immergeant dans un coma de survie dont il n'est pas encore sorti. Lydia est triste. L'aube se lève sur son âme déconcertée ; les surprend dans leur douloureuse intimité. Il a la tête sur ses genoux ; elle, une main sur son front.

— Je ne pouvais pas le tuer sans qu'il m'ait indiqué où te retrouver, s'excuse-t-elle tout bas... Maintenant, il suffira sans doute que je le menace de recommencer pour qu'il avoue.

Elle a écouté ses délires pendant des heures, y espérant une confession. Mais il n'a rien dit d'autre que le prénom de son épouse. N'a pas levé le voile sur cette maudite journée du 6 janvier.

Cette froide journée où leur destin a basculé. Alors que le jour entre pleinement dans le sous-sol, Benoît ouvre les yeux.

Le plafond, comme au premier matin.

Il tente de bouger la tête, ses doigts, une jambe. Impossible.

Plus rien n'obéit aux ordres du cerveau entortillé dans du coton brûlant. Est-il mort ?

Pire... Enterré vivant. Ce cauchemar qui l'effraie depuis son enfance : se réveiller dans un cercueil plombé. Qui était prémonitoire, finalement.

Lydia apparaît dans son champ visuel, se penche sur sa souffrance. Il discerne ses yeux dorés à l'or fin, sa crinière flamboyante, son visage clair.

— Tu te souviens de moi ? murmure-t-elle.

Oui, il se rappelle. Si elle est près de lui, c'est que la cage est ouverte. Qu'il a une chance de sortir, de rejoindre Gaëlle et Jérémy.

Il lève le bras droit au ralenti, dans un effort surhumain, saisit sa gorge fine. Essaie de serrer. Plus de force. Son bras retombe sur sa

poitrine.

— C'est inutile, Benoît... Tu ne peux plus bouger. C'est à cause de l'antidote... Je vais te laisser te reposer, maintenant. Je reviendrai dans la journée.

Elle remonte la couverture sur son corps insensible.

— Je reviendrai pour écouter ce que tu as à me dire. Quand tu auras retrouvé la parole...

Elle claque la porte, le cœur de Lorand saigne de douleur.

— Au fait... Joyeux Noël, Ben !

Entre conscience et inconscience, Benoît ne s'est pas rendu compte que les heures passaient, l'une après l'autre.

Ce n'est que lorsque le crépuscule tape au carreau du soupirail qu'il s'éveille.

Complètement.

Il lui faut un bon quart d'heure pour parvenir à s'asseoir contre la grille. Un de plus pour se mettre debout. Un autre pour atteindre le lavabo. Et boire un demi-litre d'eau avant de retourner sur sa fidèle couverture.

Son corps n'est rien d'autre qu'un morceau de bois courbaturé, malgré les décontracturants à haute dose. Il a les tripes en feu, l'équilibre aléatoire.

Il se souvient de tout. De cette souffrance extrême, des mots de l'empoisonneuse. Il sait qu'il n'a pas avoué, aussi.

Si j'avoue, je suis mort.

La lumière s'allume, Lydia irradie le cachot de sa présence éblouissante. Rien à faire, il ne peut la trouver laide ; son enveloppe charnelle masquant à la perfection sa cruauté intrinsèque. Comme ces plantes vénéneuses aux parfums enivrants...

— Ça va mieux, Ben ?

Bien sûr, elle reste de l'autre côté. Pourtant, il n'aurait pas la force d'aplatir une mouche. Elle se colle aux barreaux, tout contre lui.

— Je pense que maintenant, tu es disposé à avouer, n'est-ce pas ?

— Je suis innocent...

Ce nouveau mensonge la laisse sans voix quelques instants. Elle s'y attendait si peu... Puis la colère germe aussitôt dans ses entrailles.

— Tu veux que je recommence ? Que je te force à avaler encore un peu de strychnine ?

— Non... Je veux que ça s'arrête... Je veux rentrer chez moi !

Elle lui répond par un odieux sourire.

— Tu ne rentreras plus jamais chez toi, pourriture !...

Mets-toi bien ça dans le crâne ! T'es qu'un assassin ! Un violeur et un meurtrier !

— Non !

Il se met soudain à pleurer. En silence, d'abord. Avant d'éclater carrément en sanglots. Elle se tait pour écouter, savourer pleinement chaque seconde de ce moment tant attendu.

— Vas-y, Ben, pleure... C'est tout ce qu'il te reste ! Oubliés les remords ou les hésitations de cette nuit.

Elle est à nouveau armée jusqu'aux dents. Dopée par la faiblesse ennemie.

— T'es pas un homme ! hurle-t-elle. T'es une merde ! Un lâche, un faible ! Rien qu'une merde !

Il s'effondre littéralement, sous l'œil impudique et réjouit de son ange tortionnaire.

— Il est où le super flic ? ricane Lydia. Hein ? Il est où le commandant Lorand qui se prenait pour un héros ?

Disparu. Enterré vivant.

Dimanche 26 décembre, 3 heures du matin

— Nous habitions ici lorsque Aurélia a été enlevée... Recroquevillé dans un angle de son enclos, Benoît n'a pas d'autre choix que d'écouter. Ecouter sa geôlière qui souffre d'un irrépressible besoin de confession, au beau milieu de la nuit.

— C'est la maison familiale... Celle où j'ai grandi. Mes parents l'avaient abandonnée, quelques mois après la disparition d'Aurélia. On est partis habiter en ville, à Besançon. Ils ne supportaient plus de rester ici... Tu comprends ?

— Oui, je comprends.

— Alors, on est partis. Mes parents, je les vois plus, maintenant... On ne s'aime plus, eux et moi... Ils pensent que je suis malade. Que c'est la mort d'Aurélia qui m'a rendue folle. Eux, ils auraient voulu l'oublier, faire leur deuil, comme ils disent ! Mais on ne peut pas oublier. On n'a pas le droit... Aurélia, elle était souvent triste... J'ai

jamais su pourquoi. Comme si elle savait ce qui l'attendait... Comme si à la naissance, elle avait deviné qu'elle allait mourir jeune... Si jeune...

Lydia allume une clope ; la flamme du briquet perce une seconde durant l'obscurité totale du cachot. Benoît a juste le temps d'apercevoir les reflets auburn de ses cheveux, l'auréole cristalline de son visage. Puis la nuit récidive lourdement.

— Tu crois qu'on peut savoir ça, dès la naissance ?

— Je... Peut-être. Moi, j'ai souvent rêvé que j'allais finir enterré vivant... Ce cauchemar m'a harcelé tant de fois...

— Vraiment ? Ça voudrait dire que le destin existe, alors... Peut-être qu'Aurélia connaissait le sien. Qu'elle attendait juste de te rencontrer pour qu'il s'accomplisse...

— Ce n'est pas moi qui l'ai tuée, martèle Benoît d'une voix lasse. Je suis innocent, Lydia.

Elle ne semble même pas l'entendre ; poursuit son retour en arrière, comme si elle se parlait à elle-même.

— On était tout le temps ensemble... On ne se quittait jamais. Les inséparables, on nous appelait ! Mais ce jour-là... Ce jour-là, nous nous sommes disputées. Ça nous arrivait presque jamais, tu sais... Mais ce jour-là... On était parties toutes les deux, sur la route. Comme souvent, à l'époque. C'était un mercredi après-midi, on devait se rendre chez une copine... Et puis... Tout ça à cause d'un garçon ! On était amoureuses du même garçon, tu te rends compte ?

Il sourit aux ténèbres. Sans trop savoir pourquoi, cette histoire le touche. Cette fille qui va le tuer, son bourreau, arrive à s'infiltrer en lui jusqu'à effleurer son âme. Surtout lorsque les souvenirs parent sa voix de notes enfantines.

— Alors, on s'est séparées... Aurélia a continué son chemin, décidée à aller chez sa copine et moi, j'ai fait demi-tour pour rentrer à la maison...

Il devine soudain qu'elle pleure. Son cœur se serre. Pourtant, il devrait se réjouir de l'entendre chialer à son tour.

— Si... Si j'étais restée avec elle, peut-être qu'elle serait encore en vie ! Peut-être que... Que tu n'aurais pas osé t'attaquer à nous deux, ensemble... Réponds, Ben !

— Je... Je pense que si tu étais restée avec elle, celui qui a tué Aurélia t'aurait tuée aussi.

— Ce serait mieux ainsi.

— Tu ne peux pas dire ça !

— Si, je peux... Être amputée de la moitié de soi, c'est bien plus terrible que la mort, crois-moi... Oui, j'aurais préféré que tu nous tues ensemble.

— Je ne l'ai pas tuée...

Il cause dans le vide.

— Le soir, quand j'ai vu qu'elle ne rentrait pas, j'ai... J'ai eu si peur, si mal... Comme une explosion qui aurait déchiqueté mon corps !... Une douleur inouïe, insupportable. L'impression qu'on me coupait en deux... Alors, j'ai voulu y croire. Je me suis forcée à reprendre espoir... Pendant des mois, j'ai attendu qu'elle repasse la porte, qu'elle réapparaisse... J'y ai cru longtemps après tout le monde, tu sais. Et puis, un jour, elle est revenue...

Benoît écarquille les yeux dans l'obscurité.

— Revenue ? répète-t-il.

— Oui. Une nuit, dans ma chambre, je l'ai vue. Elle se tenait au pied de mon lit... Elle m'a parlé, est venue me dire qu'elle me pardonnait... De l'avoir laissée seule sur le bord de cette route...

— C'était un rêve, Lydia.

— Non. Je ne dormais pas. Et d'ailleurs, elle est toujours là... Elle te regarde, elle aussi... Au travers de mes yeux, elle te voit. Elle te juge.

— Elle est en toi, c'est ce que tu veux dire ?

— En moi, oui. Et tout autour de moi. Constamment... Elle est moi, je suis elle.

Il prend conscience des tourments qu'elle endure, qui la rongent depuis si longtemps. Du puits de folie dans lequel elle a dégringolé. Alors qu'elle n'était encore qu'une enfant. On peut donc dévisser de la vie et plonger dans une crevasse, du jour au lendemain...

Benoît se demande pourquoi il l'écoute, pourquoi il compatit à son triste sort.

Lui, tombé entre ses griffes. Prisonnier de sa folie meurtrière.

Mais la comprendre, c'est peut-être sa dernière chance de sortir vivant de cet aven sans lumière dans lequel il a chuté à son tour.

Vivant, mais pas indemne.

— C'était qui l'aînée ? demande-t-il soudain. Aurélia ou toi ?

Il entend qu'elle gravit les marches en béton.

— J'ai sommeil, je vais me coucher...

— Tu ne m'as pas répondu, insiste Lorand.

— Parce que ta question est stupide, Ben.

— Je ne vois pas pourquoi...

— Aurélia et moi, c'est pareil.

Qu'a-t-elle voulu dire par là ? Aurélia et moi, c'est pareil...

Benoît torture son cerveau engourdi, mais ne comprend toujours pas.

Un rayon de soleil frileux vient caresser sa jambe inerte. Il doit être midi.

Aurélia existe-t-elle vraiment ?... Peut-être que je deviens fou, moi aussi.

Une autre question, essentielle, lui torture l'âme depuis des jours, maintenant.

Qui ? Qui a voulu lui faire porter le chapeau ?

Qui a caché ce médaillon dans son appentis ?

Peut-être personne, finalement. Peut-être que Lydia a tout imaginé. Folle au point de bâtir cette histoire d'assassinat, de sœur disparue, de bijou caché...

Elle l'a repéré, lui, au hasard. Parce qu'il lui plaisait. Qu'il avait une bonne tête. Une tête de friandise pour psychopathe femelle.

Oui, c'est sans doute ça... Lydia a échafaudé cette fiction dans les méandres de son esprit malade, pour se donner un motif valable de l'enfermer dans cette cage.

Il a déjà vu ça ; des tueurs en série qui s'inventent des fables pour justifier leurs meurtres... Ce mystérieux corbeau n'existe pas.

Car personne n'a pu lui souhaiter de finir comme ça. De souffrir comme ça.

Non, personne.

Chapitre 14

Lundi 27 décembre, 16 heures

La faim et le froid ne l'atteignent même plus.

On s'habitue à tout. Ou presque.

Benoît s'enfonce lentement dans une sorte de marécage vaseux. Plus on s'agite, plus vite on coule, paraît-il. Alors, il bouge le moins possible. Une technique comme une autre.

De toute façon, ses muscles sont encore traumatisés par l'expérience sensorielle inédite gracieusement offerte par sa charmante geôlière ! Ces dernières vingt-quatre heures, ses seules activités se sont résumées à boire, pisser et prendre une douche heureusement chaude.

Pleurer aussi, de temps en temps. Mais essentiellement, penser.

Ressasser le film de sa courte vie, dont l'épilogue semble déjà écrit.

Il a feuilleté les pages de son enfance, de sa jeunesse, de sa carrière de flic.

Et les femmes... Toutes ces femmes qui ont consumé ses nuits.

Il n'a pas oublié leurs visages, leurs prénoms ou leurs beautés particulières ; il leur doit au moins ça. Il se demande même s'il ne les a pas toutes aimées, d'une certaine façon.

Sa mémoire l'a pris par la main, le conduisant sur des chemins qu'il pensait avoir effacés de la carte de son existence. Des trésors enfouis dans les alvéoles de son cerveau, cachés derrière des portes que l'on ouvre rarement. Ces images du passé abandonnées dans un coin, que l'on croit perdues à tout jamais. Et un jour, lorsque la mort se dresse en face, on les ressort pour les passer en revue. Gravures idylliques du temps jadis où l'on se pensait encore immortel. Lorsque l'on a l'éternité devant soi, que le trépas est si lointain qu'il n'a ni odeur, ni couleur, ni consistance.

L'amour tendre et sans contrepartie d'une maman, d'une grand-mère. La présence rassurante d'un père, d'un frère aîné. Les jeux insoucians, les premiers émois, les fous rires interdits, les transgressions attirantes, les découvertes fascinantes.

Oui, Benoît s'est tout remémoré. Il a réécouté chaque parole, humé chaque parfum, vu chaque visage dont la vénusté ou la laideur sont restées intacts. Chaque peine ou chagrin, chaque joie intense, chaque larme versée.

Il a serré contre lui la première fille, a pénétré en elle encore et encore, caressé sa peau de longues minutes.

Il a rencontré Gaëlle une nouvelle fois, a revécu le moment extrême où son regard a croisé le sien. Où il a su que ce serait elle. À tout jamais.

Non, pas à tout jamais.

Tout cela peut s'arrêter d'une seconde à l'autre. Un éphémère passage sous les projecteurs avant de retourner en coulisses. Et ensuite... Où vont tous ces souvenirs ? Ils s'évaporent dans le néant, disparaissent en fumée, se décomposent à l'intérieur du cadavre pourrissant qui les avait minutieusement engrangés. Pour rien.

Finalement, il aimerait partir sans mémoire, sans passé, sans attaches. Pour ne surtout pas regretter quoi ou qui que ce soit.

Mourir sans avoir à porter le fardeau de tous ces rêves qu'il ne réalisera jamais. De tous ces remords qui viennent le harceler au moment de franchir l'ultime frontière.

Gaëlle, j'aurais dû te montrer vraiment à quel point tu étais essentielle pour moi.

Jérémy, j'aurais dû te serrer dans mes bras plus souvent. Apprendre plus de toi. T'apprendre plus de moi.

Maman, j'aurais dû te dire je t'aime, simplement. Au moins une fois.

Je crois te l'avoir prouvé, si souvent. Alors, pourquoi ne pas te l'avoir avoué ? Pourquoi ne pas avoir dit ou accompli toutes ces choses simples lorsque je possédais encore un avenir ? Que le mot lendemain avait encore un sens...

Maman... Pourquoi m'as-tu donné la vie si on doit un jour me la reprendre ?

Benoît essuie ses larmes, envisage la pénombre qui le grignote, l'érode, l'attaque tel un acide puissant. Ces ténèbres qui l'encerclent de toutes parts, sans retraite possible.

Si. Les souvenirs constituent désormais son seul refuge. Ils servent donc à cela... Les souvenirs et l'espoir, un peu fou, qu'il sortira d'ici ; et hurlera les je t'aime qu'il a oublié de dire si souvent, les répétera jusqu'à tarir sa voix.

Lydia n'est pas revenue le persécuter, hier. Entracte entre deux scènes barbares.

Comme si elle lui laissait reprendre quelques forces avant l'affrontement suivant. L'affrontement final, peut-être.

Elle est juste descendue quelques instants. Pour le regarder. Ou vérifier qu'il était toujours vivant. Et pour lui montrer les fameuses lettres anonymes, fabriquées avec des coupures de journaux.

Elle les a bel et bien reçues. A moins qu'elle ne les ait confectionnées elle-même. La folie ne connaît sans doute aucune limite...

Benoît effleure machinalement du bout des doigts une de ses plaies sur le torse. Une qui a dû s'infecter et le fait souffrir.

Il sait qu'elle va revenir. Humiliation, poignard, électrochoc, poison... Que va-t-elle lui infliger comme supplice, aujourd'hui ?

Vivre avec la peur chevillée au corps, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, tel est son terrible sort, à présent. Le sort de tous ceux qui se retrouvent à la merci d'un autre.

Maintenant elle ne tardera plus. Il est de nouveau en état d'engraisser, alors elle va recommencer à le tourmenter. Jusqu'à ce qu'il avoue.

Comme pour répondre à ses angoisses, des pas annoncent le prochain round. Sa tension artérielle grimpe en flèche, ses muscles se tendent douloureusement.

Elle descend les marches, sans se presser. Apparaît derrière la grille.

Les armes sont à portée de main. Elle n'a que l'embarras du choix.

Au gré de ses envies, de son humeur. Ou de ses hormones.

Ce n'est qu'un jeu, après tout... Un jeu de massacre.

— Salut, Ben... Comment tu te sens ?

Elle parle dans le vide, mais c'est sans importance. Elle a pris l'habitude de soliloquer, de formuler questions et réponses.

— Tu as réfléchi ? Tu es prêt à passer aux aveux ? Il inspire profondément. Si j'avoue, je suis mort.

— Je suis innocent, Lydia. Innocent...

— Comme tu voudras ! répond-elle dans un soupir un peu las. Je dois dire que tu es plus costaud que je l'aurais imaginé... Bien plus résistant que je l'aurais supposé ! Mais on a tous nos points faibles ! Et je crois que j'ai trouvé ton talon d'Achille...

Son sang circule en excès de vitesse, brûle même les feux rouges. Il conserve pourtant son air impassible. Il est rôdé, désormais.

— Je suis allée me balader, hier, poursuit-elle. Il faisait froid, mais ce n'était pas désagréable... C'est bon de prendre l'air ! Tu t'en souviens ?

A peine. Ayant presque oublié la sensation du vent sur sa peau.

Elle sort quelque chose de sa poche, le jette dans la cage. C'est une photographie, qui atterrit près de lui dans une spirale aérienne. Il tend le bras, la récupère. Son cœur explose.

— C'est vrai qu'elle est jolie, ta femme... Et ton fils, il est mignon comme tout ! J'ai pensé que ça te plairait de savoir qu'ils sont heureux sans toi ! Tu vois, hier, ils se sont promenés au bord du Doubs.

— Tu... Tu les as suivis ?... Pourquoi ?

— Je sais pas. Je me suis dit que c'était eux, la solution.

Elle s'assoit sur la chaise, Benoît se lève au ralenti.

— Dans ton manteau, j'ai trouvé un trousseau de clefs... Celui qui ouvre la porte de ta maison, je présume. Alors cette nuit, je vais aller chez toi. Rendre une visite à ta petite famille. Je n'irai pas les mains vides, tu sais ! Je prendrai la matraque électrique et le flingue...

Elle allume une cigarette.

— Et je les torturerai. Avant de les tuer.

Lorand suffoque. Son cerveau s'enflamme, un métal en fusion coule dans ses veines.

— À moins que tu ne me dises ce que je veux entendre, bien sûr, précise-t-elle.

Si je n'avoue pas, ils sont morts. Pourtant, les mots ne viennent pas.

— Je vais m'occuper de ton fils, surtout. Je t'en ramènerai un morceau en souvenir... Tu veux quoi ? Une main ? Ou...

Lorand se précipite vers la grille. Il n'avait pas bougé aussi vivement depuis longtemps. Il a encore de l'énergie. Une incroyable énergie.

— Si tu touches à mon fils ou à ma femme, je t'expédie en enfer ! hurle-t-il.

— Vas-y, Ben ! balance-t-elle en rigolant. Essaie donc de casser ces barreaux ! Montre-moi ce que tu as dans le ventre !

Elle piétine son mégot sur le sol.

— La nuit ne va pas tarder à tomber, mais je vais attendre qu'ils dorment... Ce sera plus pratique ! Tu as un message à leur faire passer ? Un truc que je dois dire à Gaëlle avant de l'éliminer ?...

Après sa quinte de violence, Benoît est désormais groggy. Sans réaction.

Lydia commence à monter l'escalier.

— Tu es sûr ? Aucun message ? Tu prétendais l'aimer si fort, pourtant...

— Attends ! implore-t-il. Attends...

Elle continue son ascension, d'un pas lent.

— C'est moi ! s'écrie-t-il soudain.

Elle s'arrête, tourne la tête vers lui.

— C'est moi qui ai tué ta sœur !

Le visage de Lydia oscille entre soulagement et haine bestiale. Elle revient en arrière, se plante devant les tiges d'acier.

— Je veux que tu me dises tout. Tout. Sinon...

Il recule un peu, glisse contre le mur. Retourne à sa place ; sur la couverture.

— Elle était sur le bord de la route. Il faisait presque nuit. Je... Je roulais trop vite... Je l'ai vue au dernier moment, je n'ai pas réussi à l'éviter...

La stupeur, en face. Devant tant d'outrecuidance. Puis la fureur, comme un geyser.

— Tu te fous de ma gueule, espèce d'enfoiré !

— Non, je t'assure !

— Tu essaies de me faire croire que c'était un accident ? C'est ça ?

— Je te jure que...

— Ta gueule ! Tu mens ! Tu mens encore ! Si c'était un accident, t'aurais pas gardé son médaillon ! Et tous ces objets que j'ai retrouvés chez toi ! Tes trophées de chasse !

Il ferme les yeux. Nouvel échec.

— Puisque tu continues à me mentir, je vais aller chercher ton gosse et lui ouvrir le ventre devant toi... Tu entends Ben ? ! C'est ça que tu veux ? Je t'obligerai à bouffer ses tripes encore chaudes ! !

Lydia est hystérique. Tout juste si elle n'a pas la bave aux lèvres.

— Ne fais pas ça, je t'en prie...

— Je te laisse dix secondes pour me dire la vérité ! Dix secondes, pas une de plus !

Il est conscient qu'elle ne bluffe pas. Prête à tout, depuis le début. Suffisamment aliénée pour commettre l'irréparable.

— D'accord... C'était pas un accident... Je... J'ai vu ta sœur sur le bord de la route. Je me suis arrêté...

Lydia vacille, tant le moment est difficile. Pourtant, elle l'attend depuis si longtemps... Alors, elle se rassoit.

— Je lui ai dit qu'il n'était pas prudent de marcher seule, en pleine nuit, dans cet endroit désert... Je lui ai proposé de la raccompagner. Elle ne s'est pas méfiée, elle est montée. Elle était... Elle était jolie, déjà... aussi jolie que toi. Je sais pas ce qui m'a pris... J'ai emprunté un chemin qui partait dans la forêt, je me suis arrêté un peu plus loin, à deux cents mètres de la route...

Les premières larmes naissent dans les yeux de Lydia, ses lèvres tremblent.

— Continue, ordonne-t-elle à voix basse. Continue, putain !

— Je... Je l'ai forcée à...

Benoît s'arrête, sa gorge se tétanise. Il tourne la tête, pour échapper au regard de braise de sa juge. Pourtant, il n'a plus le choix. Il doit monter sur l'échafaud, marche après marche.

— Je l'ai violée, reprend-il dans un souffle. Et puis... je l'ai assassinée.

— Comment ?

— Je... Je l'ai étranglée... Tu... tu peux me tuer, si tu veux... Mais ne leur fais pas de mal, s'il te plaît... Ils n'y sont pour rien.

La jeune femme vient se coller à la frontière.

— Où est-elle ? Où est le corps d'Aurélia ?

L'esprit de Benoît patine. Dérape. Il faut trouver une réponse qui la satisfera. Soudain, au milieu du désastre, une idée émerge.

— Je... Je l'ai enterrée dans la forêt...

— Où ?

— Je... Je ne m'en souviens plus très bien... C'est pas facile à expliquer...

— Parle, sinon...

— Je pourrais t'y conduire, mais...

— Dis-moi où elle est !

— Quelque part dans le bois de Chaux. Vers Éclans... Mais je ne sais plus exactement où ! jure Lorand. Il faudrait que je retourne sur place !

— Tu veux vraiment que je m'occupe de ton fils, salopard ?

Sa voix n'a plus rien d'humain.

— Lydia, crois-moi, je t'en prie ! Comment veux-tu que je t'explique où je l'ai enterrée ! C'était il y a quinze ans ! Et... La nuit, en pleine forêt... Emmène-moi sur place. Une fois là-bas, peut-être que la mémoire me reviendra...

— Tu veux t'enfuir, c'est ça ?

— Non... Je n'ai plus la force de marcher... Comment pourrais-je m'enfuir ?...

Elle aussi a du mal à tenir debout. Même la haine ne suffit plus à l'étayer. Elle s'effondre sur la première marche de l'escalier. Y reste pendant d'interminables minutes, la bouche entrouverte, les mains jointes entre ses jambes. Momifiée dans l'horreur. Dans l'impitoyable vérité.

Puis elle s'empare de quelque chose. Dans la pénombre, Benoît devine une barre de fer.

La furie entreprend de tout démolir autour d'elle. Elle frappe, hurle, dans un accès de démence incontrôlé. Benoît se réfugie dans l'angle de la cage, observant avec angoisse le dragon enragé qui crache des flammes. Bientôt, ce sera son tour, il le sait.

Il pense à Gaëlle, à Jérémy ; sauvés, sans doute. Lydia ramasse le flingue tombé au sol pendant la tempête.

— Approche, murmure-t-elle.

— Je t'ai tout dit ! rappelle Benoît.

— Viens ici, espèce d'enculé ! Ou je t'explose la cervelle !

Il louche sur le canon du revolver, pointé sur son front. Puis il obéit.

— Tourne-toi !

— Lydia...

Elle a le doigt sur la gâchette. Commence à presser.

— Tourne-toi...

Il s'exécute. Elle lui menotte les poignets. Putain, je vais morfler...

Lydia monte à l'étage. Inutile d'espérer ; elle est seulement partie chercher les clefs. Benoît se prépare au déluge de violence qui va

immanquablement s'abattre sur sa tête.

D'ailleurs, elle se ramène une minute plus tard, pénètre en zone ennemie. Sa barre de fer à la main.

Eh bien, non, ce ne sera pas le calibre, le couteau ou les électrochocs, cette fois. Il avait manqué d'imagination...

— Lydia, si tu me tapes dessus avec ça, je vais crever, tu sais... Je suis plus vraiment en état de supporter...

— Et alors ? Crève !

— Tu ne retrouveras jamais Aurélia, dans ce cas... Il n'y a que moi qui puisse te conduire jusqu'à elle ! Que moi qui puisse t'indiquer l'endroit...

Il aura vraiment tout essayé. Lydia baisse son arme. Lorand est surpris. La reddition du camp adverse est un peu trop facile pour être crédible.

— Tu penses pouvoir te sauver, n'est-ce pas ?

— Me sauver ? Tu n'auras qu'à me laisser les pinces...

— Les menottes n'empêchent pas de courir !

— Peut-être... Mais deux semaines de torture, si... Je suis fatigué, j'en peux plus... Alors si tu veux m'achever maintenant, vas-y !... Qu'on en finisse !

Il a parlé d'une voix dure. Aussi dure que le barreau d'acier qu'elle tient entre ses mains. Le tout pour le tout.

— D'accord, on va aller là-bas tous les deux.

— Je ferai tout ce que je peux pour m'en souvenir...

— Ça vaudrait mieux pour toi, en effet ! On ira cette nuit, pour ne pas risquer de mauvaises rencontres...

Elle fait demi-tour, il pousse un soupir de soulagement. Pourtant, il n'a réussi qu'à reculer l'échéance.

Il fond contre la grille, touche le sol au ralenti. L'espoir renaît doucement. Si elle accepte de l'emmener en pleine forêt, il trouvera peut-être le moyen de lui fausser compagnie. Mais Lydia est tout sauf stupide. Et Benoît est tout sauf au sommet de sa forme. Mauvaise équation, donc.

La faim le reprend soudain avec force, sans préavis. Il essaie de penser à autre chose, fait fonctionner son cerveau, encore en état de marche malgré les circonstances.

Une date lui revient constamment à l'esprit, celle du meurtre. Le 6

janvier 1990.

Il y pense, sans relâche, depuis que Lydia lui en a parlé. Tout simplement parce que ce jour n'est pas anonyme. Mais est-ce l'épuisement, le manque de combustible ou la peur, il ne parvient pas à se souvenir pourquoi cette série de chiffres le harcèle.

Il l'a vue encore il n'y a pas longtemps. Mais où ?

Benoît se met à trembler ; la température chute rapidement dans ce trou immonde et repoussant.

Son esprit revient sur Lydia, dans une boucle infernale. Comment pourrait-il l'oublier, ne serait-ce qu'une minute ?

Inutile de le nier, il est terrorisé.

Sa dernière chance, cette nuit. Ou sa dernière nuit.

Pourtant, il est innocent. Alors qui a bien pu le jeter en pâture à ce monstre ?

Chapitre 15

Il attend patiemment l'heure du départ. Son ultime chance de sortir vivant de ce borbier.

Il a froid, espère que Lydia lui filera au moins son manteau. Pourtant, il n'est pas resté inactif. Depuis qu'elle est remontée, il s'entraîne à bouger : flexion extension des jambes. À défaut d'avoir la liberté de marcher, il chauffe ses muscles engourdis par l'oisiveté comme il peut.

S'il échoue ce soir, ce sera la fin. Le terminus de sa brève existence. L'évanouissement de ces souvenirs soudain si précieux.

Lydia débarque enfin, au beau milieu de la nuit, chaudement vêtue.

— On y va ! annonce-t-elle d'une voix peu engageante.

Lorand s'est tassé contre les barreaux, comme s'il n'avait plus aucune force.

Alors qu'il possède celle de l'espoir – ou du désespoir.

— J'ai la tête qui tourne...

— Ah oui ? Si tu savais comme je m'en fous ! Lève-toi !

— J'y arrive pas...

— Tu veux que je t'aide ? ! propose-t-elle en brandissant le revolver.

— Tu... tu pourrais me donner quelque chose à boire ou à manger, s'il te plaît ?

— Tu rêves ! Debout !

— Écoute, Lydia, j'arriverai jamais à marcher... Et toi, tu n'arriveras pas à me porter ! Donne-moi quelque chose. Sinon, je vais m'évanouir, je crois...

Elle hésite. Normal qu'il essaie de tirer partie de la situation, finalement.

— OK, je vais te chercher un truc à bouffer. Ensuite, on s'en va...

— Merci.

Elle disparaît dans l'ombre, redescend cinq minutes plus tard avec un thé et quelques biscuits. Le rêve !

Elle le détache, il considère la tasse avec suspicion. Mauvais souvenirs...

— J'ai pas mis de strychnine dedans ! précise-t-elle avec un sourire empoisonné. Tu peux y aller !

Il goûte, du bout des lèvres. Pas d'amertume ; il descend le reste d'un trait. Puis s'attaque à sa maigre pitance.

— Magne-toi ! ordonne Lydia.

Il avale la troisième et dernière bouchée, elle lui jette son manteau, ses chaussures. Il s'habille, s'approche sagement des grilles pour se faire menotter les poignets. Drôle d'impression que de sortir de cette cage...

Il gravit les marches devant elle, franchit la porte qu'il entend grincer depuis des jours. Il s'avance dans un étroit couloir, aussi sombre que le sous-sol. Le calibre braqué entre ses omoplates.

— Comment tu as réussi à me porter jusqu'en bas ? s'étonne-t-il soudain.

— Je ne t'ai pas porté !... Tu marchais tout seul !

— Tout seul ? !

— Oui ! C'est magique, le GHB, non ? Tu as gentiment fait tout ce que je t'ai demandé... Y a que dans l'escalier que tu t'es cassé la gueule ! Tu t'es laissé enfermer sans protester !

Encore quelques marches puis ils débouchent dans une sorte de cellier. Ils traversent la cuisine, arrivent dans le salon. Là, Benoît reconnaît les lieux. L'endroit où il s'est fait piéger comme un con.

Subitement, il s'immobilise. Son regard vient de buter sur une photo, posée sur un vieux bahut branlant. Juste en face du canapé.

— Qu'est-ce qui se passe, Benoît ? Ça te fait mal de revoir Aurélia ?

Il aurait dû y penser plus tôt. C'était tellement évident, pourtant.

— T'avais pas compris qu'on était jumelles ? Tu me déçois, Ben... Allez, avance.

Sur le perron, il est happé par le froid et par un vertige soudain.

La voiture de la jeune femme les attend, juste devant. Lydia ouvre la porte côté passager. Benoît grimpe, toujours sous la menace de son propre revolver. Elle monte derrière lui, à son grand étonnement. Qu'est-ce qu'elle manigance, encore ?

Elle passe un lacet autour de son cou, lui plaque la nuque contre l'appuie-tête.

— Tu m'étrangles, putain !

— Du moment que t'arrives à respirer... Comme ça, je suis sûre que tu resteras tranquille !

Elle termine son nœud bien ajusté, s'assoit au volant.

— Tu aurais pu me donner mon pull, je me les gèle !

— Ta gueule ! Sinon je serre plus fort.

La voiture démarre. En avant pour une balade nocturne qui n'a rien de romantique.

Heureusement, cette nuit, c'est pleine lune. Un cadeau du ciel ; un signe, peut-être...

Ils ont parcouru quelques kilomètres pour arriver aux environs d'Eclans.

Benoît a du mal à respirer, prisonnier de son collet d'étranglement.

Il est scotché au siège, c'est le cas de le dire !

Une drôle d'impression aussi. Revoir l'extérieur, même au travers d'un pare-brise, même en risquant sa peau. Comme un souffle de liberté, déjà...

— On va où, maintenant ? demande Lydia d'une voix tranchante.

Il essaie de répondre.

— Encore un peu... plus loin... un chemin à droite... Elle roule doucement afin ne pas rater l'embranchement.

Lorand connaît bien l'endroit. Il venait y jouer gamin, y retourne parfois pour son jogging du dimanche. Cette nuit, ce sera plutôt un sprint.

— Celui-ci ? questionne la jeune femme en ralentissant.

— Oui...

La voiture s'engage sur la bande de terre. La forêt est impressionnante, en pleine nuit. Mais la conductrice l'est plus encore. Son profil tendu, ses yeux de fauve qui scrutent la pénombre, sa détermination... Benoît s'instille une bonne dose de courage.

— Arrête-toi !

Elle pile, tourne la tête vers son passager.

— C'est là ?

— Oui.

— C'est là que tu l'as tuée ? précise-t-elle.

— Oui.

Elle range la voiture sur le côté, coupe le contact. Un silence terrifiant s'abat sur eux. Lydia contemple les lieux du drame dans la lumière indécente des phares. Seule la respiration difficile de Lorand érafle ce recueillement nocturne et douloureusement muet.

— Raconte-moi...

Il sursaute.

— J'ai déjà raconté !

Elle lui enfonce le flingue dans la gorge. De plus en plus dur de parler.

— Je veux tout savoir... Tout ce que tu lui as fait subir, espèce de salaud !

L'arme descend jusqu'à se braquer sur son entrejambe. Mais il ne peut pas pencher la tête pour vérifier, alors elle appuie sur la crosse. Lui extorque un cri.

— Raconte...

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? ! gémit-il.

— Tout !

— Je croyais que tu voulais la retrouver...

— Plus tard. D'abord, tu me donnes tous les détails. Je veux savoir. Sinon, je te transforme en eunuque, compris ?

Elle presse encore sur l'arme, le visage de Benoît se déforme.

— T'énerve pas, je t'en prie...

Il reprend sa respiration, active son cerveau qui dérive au milieu des icebergs.

— Je... Je l'ai emmenée ici... Et puis, je l'ai forcée à... Je l'ai violée.

— Comment ?

Il écarquille les yeux.

— Quoi, comment ?

— Je veux tout savoir, Ben... Tu n'as pas encore compris ?

Elle caresse sa cuisse avec le revolver. Descend jusqu'au genou, remonte en sens inverse. Il transpire, malgré la température négative.

Sueur froide.

— Je l’ai sautée, c’est clair, non ?

— Tu l’as obligée à te faire des trucs dégueulasses ? De pire en pire. Il a envie de gerber maintenant.

— Non... Rien du tout... Je te jure.

— Où ça s’est passé ?

— Sur la banquette arrière.

— Elle t’a supplié ?

Comme il refuse de répondre, elle remet un peu de pression. Il grimace.

— Non. Elle avait juste peur... Je l’ai tuée très vite.

— Je suis sûre que tu mens, enfoiré !

— Mais non ! Je... Je l’ai étranglée, elle est morte rapidement... Et puis je l’ai enterrée... Pas très loin d’ici.

— Comment as-tu creusé le trou ?

Question stupide ! Certainement pas avec une petite cuiller !

— Je... Avec une pelle...

— Une pelle ? On se promène pas avec une pelle dans le coffre de sa bagnole... Sauf si tu avais prémédité ton meurtre...

Pertinente remarque. J’aurais dû penser à ça ! Que je suis con...

— C’est ça ? Aurélia n’était pas ta première victime ! Tu avais l’habitude !

Réfléchis, Ben !

— Non ! Lorsqu’elle a été morte, j’ai paniqué... Je l’ai mise dans le coffre, je suis allé chercher des outils dans le garage de mon père... Et je suis revenu ici pour l’enterrer... Je t’ai tout dit, maintenant.

Mais l’arme est toujours là, pile entre ses jambes.

— Tu vas crever, ordure... Et crois-moi, ce ne sera ni rapide, ni indolore !

— Je t’en prie, Lydia ! J’ai tout avoué, maintenant... Tu pourrais me donner aux flics... J’veux pas mourir !

— Est-ce que ma sœur a dit ça, aussi ? J’veux pas mourir...

— Elle n’a pas eu le temps... Tout a été très vite !... J’ai jamais compris pourquoi j’avais commis cette horreur... Mais si tu savais comme je regrette ! Chaque jour, chaque nuit... Je n’ai jamais cessé de penser à elle !

— Tu mens encore, Ben !

Il se met à pleurer. Il n'a même pas besoin de feindre.

— Tu vas me montrer où elle est...

— Oui, tout ce que tu voudras... Mais on n'y voit que dalle, ajoute-t-il. Comment on va...

— T'inquiète, j'ai tout prévu.

Elle ouvre le coffre, y récupère une Maglite puis détache le lien qui lui serre le cou.

— Descends !

Il s'extirpe péniblement de la voiture, reçoit la lumière puissante en pleine tête.

— Tu passes devant. Conduis-moi... Et si jamais tu essaies quoi que ce soit, je te jure que tu le regretteras !

— D'accord... Mais que feras-tu, une fois sur place ? Tu vas me demander de creuser, c'est ça ?

— Tu me prends pour une conne ? Pour ça, faudrait que je te détache... Et je n'en ai pas la moindre intention ! Pour l'instant, je veux juste que tu me conduises jusqu'à ma sœur...

Elle verrouille le véhicule, Benoît s'enfonce dans les sous-bois, la jeune femme sur ses talons.

Choisir le bon endroit, là où il pourra courir. Mais d'abord, habituer ses yeux à l'obscurité. Ils cheminent une dizaine de minutes, sur un étroit sentier.

— C'est encore loin ? aboie Lydia.

— J'ai du mal à me repérer, prétend Lorand. Pourtant, je suis sûr que c'est par là...

— Dépêche-toi de trouver... Je perds patience !

— C'est dans le coin, j'en suis certain.

Il avance, encore un peu. S'immobilise subitement à côté d'un frêne imposant, au milieu d'une minuscule clairière.

— C'est là-bas... près du rocher.

Lydia braque la torche sur la grosse pierre, l'émotion lui faisant oublier le danger, un quart de seconde. Benoît fond sur elle, comme un bulldozer, la renverse d'un coup d'épaule. Il shoote dans le revolver, tandis qu'elle se relève. Mais il ne lui laisse pas le temps de remettre la main sur l'arme ; lui assène un coup de tête violent avant de prendre ses jambes à son cou.

Pas évident de courir avec les mains attachées dans le dos.

Malgré tout, Lorand pulvérise des records de vitesse, propulsé par des litres d'instinct de survie. Il dépasserait allègrement un champion du cent mètres, s'il y en avait un assez fou pour s'entraîner dans les parages en pleine nuit.

Lydia est déjà debout. Elle récupère la lampe, le revolver. Et, les yeux écumant de rage, le visage en sang, elle se lance à la poursuite du gibier en fuite.

Benoît s'arrête. Plus une once d'air dans ses poumons qui sentent le brûlé.

Pourtant, il ne court comme un dératé que depuis trois minutes. Mais déjà, il n'a plus de forces. Appuyé contre la peau rugueuse d'un chêne, il tente de reprendre son souffle. Soudain, il sent une vibration sur son torse, puis entend une mélodie de plus en plus forte.

Un téléphone ! Dans la poche intérieure de son pardessus. Non, ce n'est pas le sien.

Cette salope a collé un portable dans son manteau !

Il tente de se débarrasser du mouchard. Mais comment y parvenir sans l'usage de ses mains ?

Elle a vraiment pensé à tout ! Son intelligence n'a donc pas de limites ?

Il aperçoit le faisceau lumineux qui serpente dans sa direction.

— Et merde !

Il reprend son marathon effréné, le cœur en zone rouge. Le froid lui écorche la poitrine, la peur lui consume la tête.

La lueur de la Maglite rampe dans ses pas, désormais. La vipère est à ses trousses, elle n'abandonnera pas.

Le téléphone sonne à nouveau. Ce n'est pas une douce mélodie, plutôt un clairon qui hurle à tue-tête. Il télescope un tronc d'arbre pour tenter de clouer le bec à la saloperie de portable. Donne des coups désespérés. En vain.

Il se remet à courir, tente de s'éloigner le plus possible.

Et soudain, la lumière le percute pleine face.

Le bruit assourdissant de la détonation, la douleur qui le fauche dans le feu de l'action, un hurlement qui éventre la nuit aveugle.

Lydia s'approche, éclaire la scène du crime. Benoît se contorsionne sur le sol en gémissant de douleur. La balle a pénétré dans son épaule droite, il a l'impression qu'on lui a arraché le bras.

— Debout !... Allez, lève-toi fumier ! Sinon je t'en colle une autre dans la jambe !

Le saisissant par le col de son manteau, elle l'oblige à se remettre debout avant de le crucifier contre un arbre et de lui planter le canon sous la mâchoire.

— Tu croyais pouvoir me fausser compagnie, connard ? Ça a l'air de faire très mal... Mais pas assez, à mon goût... Où est Aurélia ?

— J'en sais rien !

Elle appuie sur la plaie béante avec la paume de sa main, lui arrache un nouveau hurlement.

— Où est-elle ? !

— Je sais pas... C'est pas moi qui l'ai tuée !

Lydia file un coup de poing dans sa blessure, il se plie en deux.

— J'ai menti ! Pour pas que tu ne touches à ma femme et à mon fils ! gémit-il. Mais c'est pas moi ! C'est pas moi... Je sais pas où elle est...

Elle devine qu'il ne va pas tarder à perdre connaissance.

— On réglera ça à la maison... On retourne à la bagnole... Avance ! Avance !

Ils se remettent en marche. Benoît sent le flingue contre ses vertèbres, chute à plusieurs reprises.

Il appelle au secours. Là, en plein cœur du désert végétal.

La sanction est immédiate. Un coup de crosse en haut du dos l'envoie une nouvelle fois au tapis. Lydia le contraint à se relever, encore et encore.

Ses forces s'amenuisent, pas après pas. Respiration après respiration. Mais ce n'est pas ça le pire. Le pire, c'est cette effrayante certitude.

Cette fois, il le sait, il va crever. Comme un chien.

Lydia le pousse violemment dans la cage. Benoît perd l'équilibre et s'effondre sur les genoux. L'ange tortionnaire est toujours là. Le visage tuméfié, fielleux. Une barre de fer entre les mains.

— Je vais te faire regretter cette pitoyable tentative, enfoiré !

Il a toujours les poignets menottes, bien sûr.

— Je suis innocent ! C'est pas moi qui ai assassiné ta sœur ! Quand est-ce que tu vas comprendre ? !

— Il y a quelques heures, tu avouais le contraire...

— Je voulais juste sauver ma femme et mon fils !

— Pourquoi tu t'acharnes comme ça ? Je sais que c'est toi... Et tu aurais dû me montrer où est Aurélia... Tu n'aurais jamais dû me frapper ou essayer de t'enfuir ! Parce que je vais t'en passer l'envie, crois-moi ! Un choc dans le dos le projette face contre terre. Ensuite, c'est le déluge de coups et d'insultes. Lydia vomit quinze ans de haine refoulée.

Benoît fait le mort ; si elle continue, il n'aura bientôt plus besoin de feindre.

À des kilomètres de là, en plein cœur de la ville, le commissaire Moretti laisse libre cours à son vice.

Il étanche sa soif insatiable de gagner, en compagnie de trois autres flambeurs invétérés, tout aussi concentrés que lui.

Mais la chance ne lui sourit pas, ce soir encore. Il y a déjà plusieurs heures qu'il vit à crédit. Que l'addition augmente, irrémédiablement. Entre ses mains, des cartes sans valeur. Mauvaise pioche, une fois de plus. Il a beau être un fin stratège, il ne peut accomplir de miracles avec un assemblage de couleurs aussi indigent.

Finalement, il abandonne, vers trois heures du matin. Demain encore, il sera irascible, épuisé. Comme souvent.

Passera sa mauvaise humeur sur ses subordonnés.

Comme toujours. Un des avantages d'être le boss !

Avant qu'il ne quitte les lieux du naufrage, le patron du cercle privé lui rafraîchit la mémoire. La note est salée, Moretti assure qu'il paiera avant la fin de la semaine.

Il remonte le col de son blouson, se fond dans la nuit protectrice pour rejoindre sa berline. Il va falloir se procurer l'argent, à nouveau. Mais il sait déjà où le prendre. Il a trouvé une manne, un filon. Oui, elle paiera. Tout ce qu'il voudra, jusqu'à ce qu'elle n'ait plus un sou en poche.

Moretti est rassuré : il est riche, finalement.

Parce que son silence vaut de l'or...

Chapitre 16

Mardi 28 décembre, 4 heures

Le jour n'a pas encore dissous l'obscurité de la cage.

Aucune lumière pour le rassurer.

Inerte contre le mur glacé, Benoît hésite entre résistance et évanouissement. Lydia s'est bien défoulée. Il n'aurait jamais pensé servir un jour de punching-ball à une tarée.

Elle a pris la peine de le détacher avant de l'abandonner ; alors, il s'est traîné jusqu'au lavabo, a pris la serviette de bain pour comprimer sa plaie.

Chaque inspiration lui arrache une plainte ; chaque fraction de seconde est un supplice. Soudain, il se demande.

A quoi bon stopper l'hémorragie ? À quoi bon vouloir survivre à tout prix ? Pourquoi n'a-t-il pas laissé la vie couler à flots de sa blessure ?

Parce qu'il existe cette immémoriale peur, ancrée dans ses gènes, comme dans celles de chaque individu, de chaque animal. De chaque être vivant.

— Venez me chercher les gars, murmure-t-il. J'veux pas crever ici, putain ! Ne m'abandonnez pas.

Il pleure encore, pour évacuer le trop-plein de souffrance. Il aurait finalement préféré qu'elle lui loge une bastos en pleine tête. Ce serait fini, maintenant. Il n'aurait plus mal, plus froid, plus faim. Plus peur.

Il ferme les yeux et, pour se soulager, imagine Gaëlle en train de dormir. Sur le ventre, sans doute, comme souvent. Vision enchanteresse, perdue à jamais.

Il se remémore les nuits où il est rentré tard ; toutes celles où il s'est glissé dans les draps chauds sans la réveiller. Tout juste sorti des bras d'une autre.

Mais il ne regrette aucune de ses infidélités, aucun de ses mensonges éhontés. Aucune des souffrances qu'il a infligées.

Parce qu'il ne peut regretter le plaisir.

Celui de séduire, avant tout. D'être un objet de désir.

Celui d'être un chasseur souvent victorieux. Et celui de posséder.

Comment Gaëlle a-t-elle pu ne se rendre compte de rien ?

Mais était-elle si naïve que ça ? Ou a-t-elle feint l'ignorance pour sauver leur couple ?...

Soudain, le doute s'infiltre en lui, empoisonne son sang ; son corps déjà moribond. Son esprit dérive, dérape, glisse sur une pente savonneuse. Aucune certitude à laquelle se rattraper...

Il n'a plus rien, a tout perdu.

Parce que quelqu'un a souhaité sa mort. En manipulant une arme redoutable. Pas un flingue, un couteau ou un poison. Simplement une jeune femme détruite par quinze ans de colère, d'absence, de douleur. Qui attendait juste le déclic pour basculer dans la folie meurtrière.

Oui, quelqu'un a souhaité lui infliger une mort atroce, terrifiante.

Sans se salir les mains. Sans même affronter son regard.

Quelqu'un qui doit vraiment le haïr...

L'aurore abreuve la forêt de ses pâles lueurs.

Une ombre slalome au milieu des arbres encore endormis.

Aujourd'hui est un jour particulier. Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de la petite Géraldine. L'anniversaire de sa mort, en tout cas.

La silhouette s'agenouille sur la tombe de fortune. Pas de marbre ou de pierre, ici. Un simple sarcophage de terre humide.

Sur lequel l'assassin vient déposer son offrande.

Une fleur, une seule, comme toujours. Comme chaque année.

Joachim effleure le sol, murmure à l'oreille de la fillette disparue, engloutie. Lui rappelle l'amour qu'ils ont partagé, pendant quelques heures.

— Tu vois, je ne t'oublie pas... Je pense encore à toi...

Macabre commémoration.

Il se relève, frissonne sous les assauts du coup de gel matinal, contemplant encore la sépulture qu'il est le seul à connaître. Puis il s'éloigne doucement, se volatilissant dans l'aube.

Bientôt, à deux cents kilomètres de là, du côté d'Osselle, pas très

loin de chez lui, il ira rendre visite à une autre de ses âmes blanches.

Bientôt, le 6 janvier, il n'oubliera pas Aurélia. Sa plus jolie proie, son festin le plus royal, du temps où il n'était encore qu'une bête sans pitié.

Hôtel de police de Besançon, 14. heures

Fabre, arrivé ce matin à la gare après un week-end prolongé en famille, se demande soudain pourquoi il est revenu ici.

Parce qu'un flic manque à l'appel.

Mais l'espoir de le retrouver vivant s'amenuise chaque jour un peu plus.

Alors, au moins s'efforceront-ils de ramener son cadavre. Ils lui doivent bien ça. À lui comme à sa famille.

Dans le petit bureau qu'on lui a alloué, il réfléchit. Tentant de détecter l'erreur qu'ils ont commise. Le détail négligé.

Il est persuadé que cette disparition n'a rien à voir avec sa vie professionnelle. Qu'il faut chercher du côté privé. D'ailleurs, faute de la moindre preuve, ils ont dû relâcher José Duprat et sa copine.

Ils repartent donc de zéro.

Auguste ouvre le dossier, décide de le relire depuis le début.

— Qu'est-ce qui a bien pu nous échapper, nom de Dieu ? !

Le visage de Gaëlle le harcèle sans cesse. Cette épouse bafouée, humiliée tant de fois.

À sa place, n'aurait-il pas eu envie de vengeance ? Djamila apparaît à l'entrée de son cagibi.

— Bonjour, capitaine Fashani...

— Bonjour. Vous êtes déjà au boulot, à ce que je vois...

Il la dévisage un instant, avec une certitude au fond des yeux.

Dans cette histoire, la clef est une femme. Ce n'est pas un crime crapuleux. Non. C'est passionnel.

— Croyez-vous madame Lorand capable de se débarrasser de son mari infidèle ? lance-t-il de façon abrupte.

Djamila s'assoit en face de lui, un peu interloquée apparemment.

— Je... J'avoue que j'y ai pensé, moi aussi... Mais elle a un bon alibi.

— Et si elle avait payé quelqu'un pour le sale boulot ?...

— Réveille-toi, Ben...

En ouvrant les yeux, il devine un visage penché sur lui, dans un halo de clarté.

— Gaëlle, c'est toi ? murmure-t-il avec espoir.

Lydia caresse son front. Enfin, la brume tenace se déchire, il la reconnaît. Pousse un cri.

— Du calme... N'aie pas peur !

Il essaie de bouger les bras, réalise qu'il est à nouveau menotté dans le dos, allongé dans son cachot, tout près du mur. Son épaule droite le martyrise, lui rappelant brutalement les épisodes récents de l'enfer qu'est devenue son existence.

— Tu étais dans les vapes, alors, je suis entrée...

— Qu'est-ce que tu vas me faire ? s'angoisse une voix meurtrie.

— Pour le moment, je vais t'empêcher de mourir. Ensuite, on verra... J'ai quelques idées... !

Elle l'aide à s'asseoir contre le mur ; il considère, hébété, la serviette de bain écarlate qui gît sur le sol. Il a perdu tant de sang ? Et il est encore vivant ?

Lydia déboutonne sa chemise, la décolle de la plaie sanguinolente.

— Bonne idée, la serviette ! Sinon, je crois que tu serais mort, déjà...

— Et alors ?

— Alors, c'est moi qui dis quand tu meurs. Moi et moi seule...

— Fallait pas me tirer dessus...

— Fallait pas t'enfuir. Ou me mentir.

— Oui, je t'ai menti.

— Heureuse de l'entendre. Je vois que tu deviens raisonnable...

— Je t'ai menti lorsque j'ai raconté que j'avais assassiné Aurélia ! Je n'ai jamais tué ni violé personne... Le seul mort que j'ai sur la conscience, c'est un type que j'ai buté en service. En légitime défense.

Le visage de Lydia se métamorphose.

— T'as de la chance d'être à l'agonie... Mais dès que ça ira mieux, je te ferai bouffer tes mensonges, Ben !

Elle prend une bassine pleine d'eau chaude, des compresses, commence à nettoyer la blessure.

— La balle n'est pas ressortie, explique-t-elle avec détachement. Tant pis, tu la garderas en souvenir de moi...

Il ferme les yeux, serre les dents, geint de douleur. Elle désinfecte sans ménagement, avec un truc qui brûle ses chairs. Il essaie de la repousser avec les jambes, s'épuise rapidement.

— Tu devrais pas bouger comme ça...

— Va te faire foutre !

— Doucement... Sinon, je te calme avec un petit électrochoc. Compris, commandant ?

Il y a longtemps qu'elle ne l'a pas appelé ainsi. Ça lui rappelle qu'il a été flic, dans une autre vie. Elle pose une gaze sur la plaie, des pansements étanches par-dessus. Contemple le résultat avec une apparente satisfaction.

— Je crois que j'aurais fait une excellente infirmière ! dit-elle en souriant.

— Si tu continues comme ça, tu feras une excellente meurtrière... Et une excellente détenue, aussi ! Qui aura pris perpète.

— Allons, commandant ! Vous me sous-estimez ! Je vous rappelle que vos petits copains pataugent depuis des jours et des jours et qu'ils ne vous ont toujours pas retrouvé !

Il tente de lui flanquer un coup de pied, rate sa cible.

— Ne sois pas mauvais joueur, mon grand !

Mon grand ? Bientôt, elle l'appellera mon petit ou pourquoi pas mon amour... Complètement déjantée !

— Tu sais que tu es vraiment sexy comme ça ? lance-t-elle d'une voix moqueuse.

Elle passe un doigt impudique sur les scarifications, effleure ses hématomes impressionnants. Remonte jusqu'à la plaie.

— Toutes ces cicatrices, c'est vachement viril ! Dommage, ta fidèle épouse ne pourra pas les voir ! Je suis sûre que ça lui aurait plu...

— T'es complètement barge !

— Oui. Mais c'est par ta faute, Ben... N'oublie jamais ça. C'est toi qui m'as rendue folle.

Elle vide la bassine d'eau rougeâtre dans les chiottes, sort de la cage, remonte à l'étage. Il sait qu'elle va revenir très vite, vu qu'elle

n'a pas fermé la porte. Mais il n'a même plus la force de se lever pour tenter une sortie.

Elle réapparaît, quelques minutes plus tard, avec un plateau qu'elle dépose devant lui.

Un bol de soupe lyophilisée, une cuillère en plastique, un verre d'eau et quelques comprimés.

— Tu as même le droit à un repas ! annonce-t-elle.

— T'appelle ça un repas ? grogne Lorand.

— Si t'en veux pas, je peux toujours le ramener.

Il préfère se taire. Elle sort du cachot, ferme la porte à double tour.

— Je vais manger sans les mains ? !

— Approche-toi, je vais te détacher.

Un effort plus tard, il est debout, dos à la grille. Elle le libère de ses bracelets chromés, lui administre une petite piqûre de rappel.

— Profite bien de ce dîner, Ben... Parce que ça risque fort d'être ton dernier repas !

— Merci du conseil !

— Je suis allée t'acheter des vêtements propres, aussi. Il retombe sur la couverture, juste en face du plateau.

Observe sa tortionnaire, tandis qu'elle fait passer les fringues dans la cage.

— Tu peux prendre une douche, les pansements sont imperméables.

Une de ses obsessions ; qu'il prenne une douche ! Qu'il souffre et qu'il crève, oui. Mais propre...

— Génial bougonne-t-il.

— Bon appétit, Ben !

Hôtel de police, 20 heures

— Le proc est d'accord, annonce Djamila en pénétrant dans la tanière de Fabre. Il veut qu'on l'interroge.

— Parfait. On ira la voir demain matin, dans ce cas...

— OK... Vous croyez vraiment que ça peut être elle ?

— Vous savez, capitaine, j'ai vu toutes sortes de choses dans ma

carrière... Plus rien ne peut m'étonner, je crois ! Cette femme a toutes les raisons d'en vouloir à son mari...

— Mais pourquoi ne pas simplement divorcer, dans ce cas ?

— Je sais pas... Par peur de manquer de fric... Par peur du déshonneur, aussi. Divorcer, c'est avouer que son couple a échoué ! Réfléchissez un instant, capitaine ; quand on retrouvera le corps de Lorand, on lui filera sans doute une promotion à titre posthume. Vu qu'il est déjà commandant, il sera élevé au grade de commissaire... Ajoutez à ça une ou deux médailles et Gaëlle est assurée d'une confortable pension de réversion jusqu'à la fin de ses jours ! Et puis, elle devient la veuve d'un brillant officier de police, un héros...

— Vous avez raison, admet Fashani.

— Eh oui, je ne suis pas si périmé que ça ! dit-il en riant. Pas du cerveau, en tout cas !

Elle sourit, un peu embarrassée.

— Je m'excuse... Je suis un peu vive, parfois. Un peu blessante !

— C'est oublié, prétend-il.

— J'aurais jamais pensé que Gaëlle puisse faire une chose pareille...

— Eh ! Je vous rappelle que pour le moment, elle n'est que suspectée, pas coupable ! Même pas mise en examen ! Alors n'allez pas trop vite en besogne... La présomption d'innocence, ça vous dit quelque chose ? !...

— Oui, bien sûr... Mais les éléments que nous avons découverts aujourd'hui ne pèsent pas en sa faveur. En y réfléchissant, l'autre jour, lorsqu'elle m'a dit qu'elle savait pour Benoît et moi, je... Je l'ai trouvée tellement froide, tellement brutale... J'aurais dû y penser plus tôt.

— Vous savez, c'est un peu vous qui m'avez mis sur la piste.

— Vraiment ? s'étonne Djamila en allumant une cigarette.

— Oui. Justement lorsque vous m'avez rapporté votre discussion avec M^{me} Lorand... Vous m'avez confié tout ça. Qu'elle était froide, brutale...

— Je ne m'en souviens plus... Mais si j'ai pu aider même sans le savoir à faire progresser l'enquête, je m'en réjouis.

Il somnole sur sa couverture, comme un chien au fond de sa niche.

Un clébard, oui. Tombé dans les affres d'un laboratoire

d'expérimentation. Heureusement, la douleur est un peu calmée, grâce aux médicaments sans doute.

Vrai qu'elle veut le maintenir en vie. Bientôt, elle lui collera une perfusion dans le bras !

Il a quelque chose dans l'estomac, a fait un rapide passage sous l'eau chaude, avant qu'elle ne débranche le cumulus.

Il pourrait presque trouver le sommeil. Presque.

S'il n'avait pas si peur...

Non, elle ne reviendra pas le persécuter cette nuit. Il est trop faible encore. Ce sera pour demain.

Il essaie encore de se réfugier dans les bras de Morphée, à défaut de ceux de Gaëlle.

Son esprit s'évade, à défaut de son corps.

Il hésite à se laisser aller, somnole, délire. Il est chez lui, au chaud dans sa maison, entouré de ses proches. Heureux, comblé. Alors qu'avant, il nourrissait d'autres rêves.

Avant, être chez lui, près des siens, ne suffisait pas à son bonheur.

Avant... Mais maintenant, c'est son vœu le plus cher. Son nirvana.

Soudain, il rouvre les paupières. Sa respiration s'accélère.

Ça y est, il se souvient enfin. Du 6 janvier 1990.

Chapitre 17

Mercredi 29 décembre, hôtel de police, 10 heures

Le lieutenant Éric Thoraize fait irruption dans le cagibi du Parisien, avec la mine d'un pitbull qui s'est levé de la patte gauche.

— Vous pouvez m'expliquer ce qui se passe ? aboie-t-il d'emblée.

— Bonjour, lieutenant, répond calmement Fabre. Pourquoi cette colère soudaine ?

— Pourquoi ? ! Je viens de voir Fashani conduire Gaëlle Lorand dans la salle d'interrogatoire ! Voilà pourquoi !

— Et alors ?

— Pourquoi vous l'avez emmenée ici ?

— Nous avons des questions à lui poser, lieutenant...

— Des questions ? Quelles questions ?

Fabre prend la tangente, direction la machine à café. Mais Thoraize ne le lâche pas d'une semelle, toujours accroché à ses mollets, babines retroussées, crocs dehors.

— Vous buvez quelque chose ? propose le commandant.

— Répondez-moi ! exige Éric en haussant encore le ton.

— Du calme, lieutenant... Ne croyez pas que ça m'amuse... Mais il faut que vous sachiez que de forts soupçons pèsent sur M^{me} Lorand.

— Des soupçons ? répète bêtement Thoraize. Mais... Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? !

— Écoutez, nous sommes allés à son domicile ce matin, nous avons commencé à lui poser des questions, mais elle nous a envoyés balader ! Aussi ai-je jugé indispensable de la conduire au commissariat... Si elle a des choses à nous confier sur la disparition de son mari, elle craquera plus facilement ici que chez elle...

— N'importe quoi !

— Vous voulez m'apprendre mon métier, lieutenant ? ! La première règle, c'est sortir le suspect de son univers familial pour lui

faire perdre ses repères, le rendre plus fragile...

— Vous délirez ! Je connais Gaëlle depuis des années, elle n'a rien à voir dans la disparition de Ben !

— Dans ce cas, elle sera très vite de retour chez elle, ne vous inquiétez pas...

— Vous pensez qu'elle n'a pas suffisamment souffert comme ça ? s'indigne Thoraize.

— Je fais juste mon boulot, précise Fabre en se dirigeant vers la salle d'interrogatoire.

— Qu'est-ce que vous avez contre elle ? Et pourquoi vous ne m'avez pas informé ?

— Vous étiez de repos, hier. Je comptais donc vous en parler aujourd'hui... Mais allez donc jeter un œil au dossier. Il est sur mon bureau, faites comme chez vous !

Fabre et Fashani entrent dans la pièce où règne une pénombre propice aux confessions. On s'attendrait presque à y voir débarquer les flics en soutane plutôt qu'en uniforme...

Leur prévenue, assise à la petite table en Formica, les interpelle vivement dès qu'ils ont refermé la porte.

— Je peux savoir pourquoi vous m'avez emmenée ici ? Et qui s'occupe de Jérémy ?

— Un de mes hommes l'a confié à tes beaux-parents, indique Djamilia. Ne t'inquiète pas.

— Nous avons quelques questions à vous poser madame, enchaîne Fabre. Comme je vous l'ai dit ce matin, je...

— Qu'est-ce que c'est que cette façon de débarquer chez moi à huit heures du mat' et de me traiter comme une criminelle ? ! s'offusque Gaëlle. Vous ne croyez pas que ce que je vis en ce moment est déjà assez dur comme ça ?

— Ce sera justement ma première question, madame Lorand... La disparition de votre époux ne semble pas vous toucher outre mesure. Votre comportement n'a guère changé, vous avez même refusé l'aide de notre psychologue...

— Je vous interdis de dire ça ! contre-attaque Gaëlle. Vous croyez quoi ? Que je vais m'effondrer en pleurnichant ? C'est pas mon style ! Et je vous rappelle que Benoît n'est pas encore mort ! Il a disparu... Si vous vous décidiez enfin à faire votre boulot correctement, on l'aurait déjà retrouvé ! Et puis, j'ai Jérémy... Je ne peux pas me permettre de m'écrouler. Je dois continuer à vivre presque normalement pour ne

pas le perturber encore plus.

— Bien sûr, madame Lorand. Je comprends.

Djamila allume une Gauloise, pose ses fesses sur le coin de la table.

— Ce que je comprends moins bien, c'est comment une femme telle que vous, avec un caractère bien trempé, peut avoir accepté des années durant que son mari la trompe...

— C'est pas vos affaires ! De quoi vous mêlez-vous ? Je ne vois pas en quoi notre vie de couple peut vous aider dans votre enquête !

— Ça, c'est toi qui le dis ! rétorque Djamila.

— Dois-je comprendre que vous me soupçonnez ? Que vous m'accusez d'avoir tué mon mari ?

Les deux flics la fixent, ne prenant pas la peine de répondre à une question qui semble subitement superflue. Gaëlle secoue la tête.

— Vous êtes complètement à côté de la plaque, ma parole !...

— C'est ce que nous allons vérifier, madame Lorand.

— Je suis en garde à vue ?

— Pas encore, assure Djamila. Pas encore...

— Vous êtes fous ! Pourquoi aurais-je tué Benoît, hein ?

— Peut-être parce qu'il t'a fait cocue un paquet de fois ! balance le capitaine.

— Et alors ? Je vous ai déjà expliqué que j'arrivais à l'assumer...

— Comment une femme peut-elle accepter que son mec s'envoie en l'air avec tout ce qui bouge ? continue Djamila.

Gaëlle se dresse d'un bond, s'approche dangereusement de sa rivale.

— Tu parles pour toi, salope ? !

— Eh ! Doucement ! ordonne Fabre. Asseyez-vous, madame ! Restons calmes...

— Comment voulez-vous que je reste calme, alors que cette pouffiasse me cherche ? ! Je me demande comment Benoît a pu sauter cette...

Djamila saisit Gaëlle par son blouson.

— Ça suffit ! s'écrie le commandant. Si vous ne vous maîtrisez pas, je vous exclus de cet interrogatoire, capitaine !

Elle lâche Gaëlle, à contrecœur.

— En tout cas, votre réaction envers l'officier Fashani prouve s'il en était besoin que vous n'assumez pas si bien que ça les incartades de votre époux !

Gaëlle garde le silence, désormais.

— Répondez, madame Lorand...

Elle fixe Djamila bien en face et rétorque, d'une voix de glace.

— Je ne dis pas que l'infidélité chronique de mon mari m'a rendue heureuse. Je dis simplement que je lui pardonnais et que je lui pardonnerai encore. Parce que je l'aime passionnément et parce que je sais qu'il ne garde aucun souvenir des pétasses qu'il a baisées sur un coin de bureau ou dans une chambre d'hôtel pouilleuse... Moi, il m'aime. Il ferait n'importe quoi pour moi... Il ne peut pas se passer de moi. Alors que les putes trouvées sur le trottoir, il les oublie dès qu'il a remonté son froc...

Djamila est sur le point d'exploser. Fabre se positionne entre les deux harpies et desserre un peu son nœud de cravate. Pas évident de se concentrer dans ces conditions !

— Mais peut-être qu'une épouse qui accepte ça de son mari, ça vous choque, commandant ? Peut-être qu'on vient m'arrêter chez moi parce qu'on ne supporte pas ma façon d'aimer un homme ?

— Non... Chacun mène sa barque comme il l'entend. C'est très surprenant, cependant... Admettez-le !

— Je veux bien le reconnaître. Mais vous savez, monsieur, quand j'ai épousé Benoît, je savais à quoi m'en tenir. J'étais consciente qu'il ne me resterait pas fidèle longtemps. Aucune femme ne lui résiste, vous comprenez ? Il a un pouvoir de séduction exceptionnel... Avec lequel il joue, tel un virtuose... N'est-ce pas, capitaine ? Djamila piétine son mégot sur le sol. Décide de passer à l'attaque à son tour.

— Tu nous joues un bien joli numéro, Gaëlle ! Tu crois qu'on va croire à tes salades ? Tu as des cornes qui t'empêchent de passer les portes et tu penses qu'on va gober que tu l'acceptais par amour ? Si ton mari t'adorait tant que ça, il n'aurait pas besoin d'aller voir ailleurs ! Ou alors... C'est parce que tu ne lui donnes pas ce dont il a besoin... Peut-être que tu es complètement coincée au lit !

Fabre la remet à sa place d'un simple regard. Elle consent à se taire.

— Aucun problème à ce niveau-là ! assure Gaëlle avec un sourire à l'acide chlorhydrique.

— Madame Lorand, pouvez-vous nous expliquer pourquoi vous avez retiré trois mille euros d'un de vos comptes, le 9 décembre ?

Le visage de Gaëlle se fige, sa main droite se crispe sur la chaise.

— Trois mille euros en liquide, c'est une jolie somme, poursuit le commandant.

Elle ne répond toujours pas. Djamila enfonce le clou.

— Le 9 décembre, quatre jours avant la disparition de Benoît... Curieux, non ? Tu as payé quoi, avec ça ?

— Ça ne vous concerne pas. J'ai le droit de disposer de mon fric comme bon me semble !

— Sauf si cet argent sert à payer un tueur à gages, madame Lorand, assène Fabre.

Gaëlle le fixe, interloquée.

— Un tueur à gages ? Mais vous êtes malades... !

— À quoi a servi la somme ? répète Djamila en haussant le ton. Vas-y, explique !

— C'est pas vos oignons !

— Il serait plus sage de répondre, madame Lorand.

— Allez vous faire foutre ! Je rentre chez moi ! Cette mascarade a assez duré ! Vous feriez mieux de chercher Benoît !

— C'est ce qu'on est en train de faire ! rappelle Fabre. Gaëlle prend son sac, se dirige vers la sortie ; mais Djamila barre sa retraite.

— Vous ne quittez pas le commissariat, madame Lorand. Puisque vous êtes incapable de justifier de l'utilisation de ces trois mille euros, la situation se complique... Il est 9 h 20, vous êtes officiellement en garde à vue à compter de cette minute. Vous pouvez garder le silence, appeler un avocat ainsi qu'un proche...

— Espèces de salauds !

— Vous pouvez exiger de voir un médecin, continue le commandant. Veuillez enlever vos lacets, votre ceinture et votre écharpe.

— Vous n'avez pas le droit !

Djamila se colle contre elle.

— Ici, on a tous les droits.

Les lèvres de Gaëlle tremblent, ses yeux pastel débordent de poison.

— Quand Benoît apprendra ce que vous m'avez fait subir, il vous le fera regretter... Soyez-en sûrs.

Lydia redescend dans l'arène après son copieux déjeuner.

Elle a un appétit démesuré, ces derniers temps. Peut-être mange-t-elle pour deux ? ! Derrière les grilles, Benoît ne bouge pas. Allongé par terre, face au mur, enroulé dans la couverture. Elle s'amuse à caresser les barreaux avec sa barre de fer. Il se redresse, dans un sursaut violent.

— Salut, Ben... Je vois que tu es toujours vivant, c'est bien !

Il s'adosse au mur, replie ses jambes. Elle constate non sans plaisir que son bras droit est totalement paralysé.

— Tu as bien dormi ?

— Lydia... J'ai quelque chose d'important à te dire.

— Ah oui ? J'ai hâte d'entendre ça !

Elle s'assoit sur la chaise, lâche son arme qui percute le sol dans un écho métallique.

— Je t'écoute, chéri !

— Voilà... Je peux te prouver que je n'ai pas tué Aurélia.

Les lèvres de Lydia se pincent, son front se ride. Elle s'allume une cigarette.

— Tu pars mal, Ben... Prends garde : ma bonne humeur pourrait s'envoler.

— Écoute-moi, je t'en prie... ça fait des jours et des jours que je pense à cette date... Celle où Aurélia a disparu. Le 6 janvier 1990.

— Et alors ? s'impatiente la jeune femme.

— Je savais que cette date ne m'était pas inconnue mais je n'arrivais pas à me souvenir pourquoi... Et cette nuit, je m'en suis rappelé. Je n'étais pas dans la région au moment de son enlèvement. Je peux te le prouver.

Lydia s'approche de la grille.

— Tu te fous de moi, c'est ça ? demande-t-elle d'une voix menaçante.

— Non ! jure Lorand. J'étais à Courchevel, cette semaine-là !

— Intéressant ! Et que faisais-tu à la montagne, mon cher Ben ? Un peu de ski, peut-être ? !

— Je... J'y suis resté une dizaine de jours, pour un boulot saisonnier... Un plan que m'avait trouvé un pote.

— Un boulot saisonnier, hein ? ! Mais il me semble pourtant qu'en 1990, tu étais étudiant à la fac de Besançon...

— Exact ! Mais... J'ai séché les cours à la reprise des vacances de Noël pour me gagner un peu de fric. Et j'ai gardé la note de l'hôtel où j'étais hébergé...

— Tu es très conservateur ! raille Lydia. On garde rarement les factures d'hôtel pendant quinze ans ! !

— C'est... C'est parce que cet endroit me rappelait quelqu'un...

— Qui ?

— Une fille...

— J'aurais dû le deviner !! Une de tes conquêtes, je présume ! J'ignorais que tu étais un grand sentimental...

— J'avais 20 ans, j'étais amoureux de cette nana... Mais pas elle.

— Oh ! L'irrésistible commandant Lorand s'est fait plaquer ? !

— Ouais, elle m'a largué, si tu veux savoir ! Et j'en ai été très malheureux...

— Ben voyons ! Quand cesseras-tu de me prendre pour une débile mentale ?

Il soupire. Mais s'acharne.

— Lydia, faut que tu me croies ! Tu ne voudrais pas sacrifier un innocent, n'est-ce pas ? Cette facture est dans le tiroir de mon secrétaire, à la maison... Dans un petit coffre en bois, avec d'autres choses, d'autres souvenirs. Je l'ai vue encore, il y a peu...

Lydia le fixe méchamment, désormais. La lionne ne va pas tarder à sortir ses griffes rétractables.

— C'est quoi encore, cette ruse ? Qu'est-ce que tu manigances, fumier ?

— Mais rien ! Je t'assure que cette facture existe et qu'elle se trouve chez moi ! Tu pourrais appeler Gaëlle et lui demander de te la remettre...

La jeune femme éclate de rire.

— De mieux en mieux ! Tu sais, je ne suis pas complètement stupide ! Tu crois que je vais appeler ta charmante épouse, lui donner rancard dans un salon de thé où m'attendent tes petits copains ? !

— Non ! Il suffit de lui téléphoner en numéro caché, de lui ordonner de déposer cette facture dans un lieu que tu fixeras... Si tu lui dis que je suis ton otage, elle ne tentera rien, j'en suis certain !

— Mon otage ? Tu n'es pas mon otage, Ben ! Tu es mon invité, voyons !

Il ferme les yeux. Conscient de son échec.

— A moins que tu ne sois mon esclave, murmure-t-elle.

Dans un effort méritoire, il se lève puis s'avance dangereusement vers la frontière interdite.

— Lydia, je t'en prie, accorde-moi une chance... Je n'ai pas tué ta sœur !

Ils sont face à face, à quelques centimètres de distance.

— Tes mensonges m'agacent, Ben... Tu vas pourrir ici ! Jusqu'à ce que tu me dises où tu as enterré Aurélia...

Lorand explose d'un seul coup.

— J'ai pas buté ta frangine ! hurle-t-il. Quand est-ce que tu vas te réveiller, putain !

Elle tourne les talons, récupère la matraque électrique posée sur une étagère. Mais Benoît ne recule pas. Reste à portée.

— Vas-y, tue-moi si ça te chante ! Mais jamais je ne pourrai t'offrir ce que tu attends de moi... Jamais tu ne pourras savoir où est ta sœur si tu t'acharnes à massacrer un innocent ! Je croyais que tu avais soif de justice, Lydia... Je te croyais intelligente !

Une décharge en pleine tête lui cloue le bec. Il s'effondre contre la grille, paralysé, groggy. Elle lui saisit le poignet gauche, l'attache à un barreau. Il reprend conscience au moment où elle ouvre la porte.

— Alors, tu veux jouer, c'est ça ?

— Non... Je veux que tu me croies... Je veux que... Nouvel électrochoc, en pleine poitrine. Nouvelle contraction généralisée, nouveau cri.

— À chaque fois que tu ouvriras la bouche pour prononcer un mensonge, la sanction tombera, explique-t-elle. Alors, tu as encore quelque chose à dire ?

— La preuve de... mon innocence... est chez moi... dans mon bureau...

Troisième décharge, il n'a même plus la force de crier. Met de longues minutes à recouvrer l'usage de la parole. Mais Lydia n'est pas pressée.

— Tout s'apprend, Ben... Tout. Et je vais t'apprendre à dire la vérité.

— Je... suis innocent...

Foudroyé, une quatrième fois. Elle s'accroupit pour descendre à hauteur de son visage. Il dégouline contre les barreaux, suspendu par son poignet entravé. Semble évanoui.

— Tu m'entends, Ben ?

Pas de réponse.

— Tu vas cesser de mentir, n'est-ce pas ?

Elle intercepte encore un mot, comme un rôle. Innocent.

— Tu as la tête dure, dis-moi...

Cinquième électrochoc qui le tétanise entièrement. Elle patiente, mais il ne revient pas à lui. Pourtant, sur la notice, c'était écrit en toutes lettres. Arme de défense non létale.

Hôtel de police, 18 h 30

Gaëlle a indiscutablement les nerfs solides. Fabre et Fashani ont exercé leur talent inquisiteur sur elle depuis le matin. Sans aucun résultat. Impossible de lui faire cracher le morceau. De découvrir la destination de ces trois mille euros.

Elle n'a même pas essayé de mentir, s'est contentée de garder le silence.

Après une bonne heure dans les geôles de garde à vue, elle patiente à nouveau en salle d'interrogatoire. Mais ce ne sont pas ses tourmenteurs habituels qui poussent la porte.

Surprise... Éric Thoraize apparaît dans la pièce lugubre. Elle se précipite dans ses bras, s'accroche à lui avec désespoir. Son sauveur, sans doute.

Le lieutenant la réconforte en silence.

— Tu vas me sortir de là ? gémit Gaëlle.

Il la repousse doucement, la raccompagne jusqu'à sa chaise.

— Gaëlle... Ils te soupçonnent d'avoir payé quelqu'un pour éliminer Benoît...

— Je sais ! Mais c'est ridicule ! Tu ne vas pas les croire, tout de même ? !

— Non... Je ne pense pas que tu aies pu faire une chose pareille. Mais dans ce cas, il te suffit d'expliquer à quoi ont servi ces trois mille euros. Et si c'est vérifiable, tu seras relâchée.

Gaëlle se mure à nouveau dans le silence.

— Pourquoi tu ne veux pas nous le dire, hein ? questionne-t-il d'une voix douce.

Elle le fustige du regard.

— Ils t'ont envoyé pour faire le sale boulot ? ! C'est ça ? Tu ne crois pas que tu devrais plutôt chercher Ben ?

Il baisse les yeux.

— J'ai des ordres, explique-t-il. Il faut qu'on sache comment tu as utilisé ce fric...

— Non. C'est privé.

— Gaëlle, sois raisonnable, je t'en prie...

— Va te faire foutre ! Si tu penses que j'ai pu tuer Benoît, c'est que tu es dans leur camp !

— Calme-toi, prie-t-il d'une voix un peu plus ferme. Je peux comprendre leur raisonnement. Ils ne te connaissent pas et ils savent que...

— Que je suis cocue, c'est ça ?

Thoraize hoche la tête.

— Et toi ? Tu le savais ? balance-t-elle.

Il soupire en guise de réponse.

— Tu le savais ?... Réponds !

— Disons que... que je connais bien Benoît... Alors oui, je savais des trucs...

— Parce qu'il s'en vantait au bureau ? C'est ce que tu essaies de m'expliquer ?

— Non... Mais lui et moi, nous sommes proches. Il lui arrivait de se confier à moi.

Elle vient se planter face à lui.

— Quel genre de confidences te faisait mon mari ? murmure-t-elle d'une voix aiguësée. Des trucs du style elle est bonne, celle-là, tu devrais l'essayer... C'est ça, Éric ?

Il fixe ses chaussures, puis la porte. Envie soudaine de déguerpir.

— Et sur moi, que te disait-il ?

— Il t'aime, Gaëlle... Ça, il me l'a souvent rappelé. Lorsque je lui disais qu'il déconnaît, il répondait qu'il t'aimait plus que tout !

— Pourquoi parles-tu de lui au passé ? Parce que tu penses que je l'ai assassiné ?

— Non, mais je conçois que les autres puissent avoir des doutes. Surtout à cause de ces trois mille euros...

— Ce fric m'appartient, rappelle Gaëlle. Je n'ai pas à me justifier devant les sous-fifres de mon mari... Ramenez-moi en cellule, lieutenant.

Il met du temps à revenir d'entre les morts. Lydia s'impatiente. Alors, elle décide de l'aider un peu. Elle prend de l'eau dans le creux de ses mains, lui asperge la figure. Enfin, ses paupières daignent se lever. Elle commençait à s'ennuyer.

— Coucou, Ben...

Cette voix le persécute dès son réveil. Après un défilé de cauchemars, la réalité lui tombe dessus, tout aussi terrifiante. Un fléau qui s'abat sur lui sans aucun moyen d'y échapper.

Il réalise qu'elle est dans la cage ; puis que son bras gauche est menotte à la grille. Évidemment.

— Alors, comment tu te sens ? T'as pas l'air en forme, tu sais... Pourtant, tu devrais être survolté ! !

Très drôle... Elle est bourrée d'humour, en plus.

Il se remet dans une position plus orthodoxe, appuie son épaule meurtrie contre les barreaux. Ses yeux n'aspirent qu'à une chose ; se refermer. Il préfère encore ses abominables songes au visage de cette fille. Il grelotte, mordu par le froid ; s'aperçoit alors que sa chemise est ouverte.

— J'ai profité de ton sommeil pour refaire ton pansement, précise-t-elle.

Il ouvre la bouche, a un mal fou à parler. À articuler le moindre son. Il se concentre.

— T'en as surtout... profité pour... me tripoter...

Elle éclate de rire.

— Rassure-toi, Ben, je ne t'ai pas violé... Contrairement à toi, je n'abuse pas des gens. Ni des enfants...

Comment peut-elle passer aussi facilement du rire à la haine ?

Il revient sur son idée fixe.

— Tu... as réfléchi, Lydia ?

— Réfléchi ? Non. Je t'ai juste regardé dormir.

— Je ne dormais pas, j'étais évanoui...

— Qu'est-ce que ça change ? Tu es toujours aussi mignon...

— Je suis certain que t'es une fille à l'intelligence exceptionnelle
Lydia...

— Continue ! J'adore quand tu me flattes !

— Je le pense vraiment. Les grands criminels sont en général intelligents ; mon boulot m'aura au moins appris ça...

— Tu oublies que le seul criminel ici, c'est toi !

— Non. Moi, je suis innocent. Et au fond de toi, tu le sais...

— Tu veux encore une petite série d'électrochocs, Ben ?

— Tu pourras... t'y prendre comme tu veux. Je ne... te dirai rien d'autre, Lydia. Rien d'autre que la vérité... À toi de décider, désormais... Soit tu laisses mourir un innocent, soit tu reviens à la raison.

Ses yeux de lave se froissent. Il se prépare à recevoir un nouveau traitement de choc. Mais soudain, elle sourit. Il s'attend au pire. Elle l'enferme à double tour, met les clefs au fond de sa poche. S'accroupit juste derrière lui.

— Au fait, Ben... J'ai le regret de t'apprendre que ta gentille épouse est en ce moment même en garde à vue !

Lorand se retourne, suppliciant son bras menotte. Son regard d'angoisse s'épingle dans celui de la jeune femme.

— Tes petits copains poulets sont venus la chercher ce matin, à la maison... Elle est interrogée. Soupçonnée apparemment d'être mouillée dans la mystérieuse disparition du commandant Lorand !

— Tu mens ! hurle Benoît.

— Pas du tout ! Ils viennent de l'annoncer à la radio... Tu parles ! Tous les journalistes sont à l'affût ! L'épouse modèle qui se débarrasse de son flic de mari...

— Tu mens ! gémit Lorand. Tu mens...

— Si tu veux, je te ferai écouter le prochain flash des infos... J'imagine que ton fils doit se sentir bien seul, à l'heure qu'il est ! Je te promets d'aller acheter le journal demain matin pour que tu lises l'article. Allez, passe une bonne soirée, mon cher Benoît !

Elle prend le chemin de l'escalier, satisfaite de sa prestation.

— Lydia ! Je suis innocent ! Il faut me croire !... Écoute-moi, s'il te

plaît !

La lumière l'abandonne, la porte claque. Nouvel échec. Nouvelle angoisse.

Gaëlle... Ils n'ont pas pu faire ça !

Et pourquoi ? Il connaît son équipe. S'ils l'ont interrogée, c'est qu'ils avaient des éléments à charge, des soupçons...

Non, impossible. Pas Gaëlle...

Les larmes s'invitent une nouvelle fois au milieu du désert.

Rien à faire, il faut qu'il se fasse à l'idée.

Il va mourir dans ce gouffre. Seul et sans défense. Abandonné de tous. Châtié pour un crime qu'il n'a pas commis.

Et si c'était vrai ? Si c'était Gaëlle qui...

Le désespoir lui plante ses canines acérées en plein cœur.

Jeudi 30 décembre, 9 h 30

La soif est pire que tout.

La gorge remplie de sable ; le robinet mal fermé, qui goutte dans le lavabo, si près et pourtant hors de portée. Un supplice raffiné.

Benoît tire machinalement sur son poignet menotte. Comme s'il pouvait briser le bracelet métallique qui l'empêche de se désaltérer.

La balle est toujours dans sa chair, bien au chaud au creux de son épaule qui le tourmente sans relâche.

S'il sort de là, il ne recouvrera peut-être pas l'usage de son bras droit.

Mais tu ne sortiras jamais, Ben... Jamais...

Mieux vaudrait se résigner. Laisser la vie prendre doucement congé.

Le visage de Jérémy vient le rappeler à l'ordre. Lutte. Jusqu'au bout. Jusqu'à la mort. Ne capitule jamais.

Tant que ton cœur bat, que le sang circule dans tes veines ; tant que tes paupières sont capables de s'ouvrir. Tant que le jour se lève encore pour toi...

Tant que tu sais encore qui tu es, n'abandonne pas...

Oui, il sait encore qui il est. Comment il s'appelle. Mais dans quelle

interminable journée il erre, ça, il ne s'en souvient plus. Ce qu'il redoutait s'est produit ; il a perdu la notion du temps.

Mercredi ? Jeudi ? Vendredi ?... Déjà l'année suivante ou...

Impossible de le savoir. Il a beau harceler son cerveau léthargique, il ne trouve pas la réponse.

Ses derniers repères ont volé en éclats. Il divague dans un labyrinthe sombre, slalome entre les stalactites de glace. À chaque fois qu'il croit avoir découvert une issue vers la liberté, il se heurte de plein fouet à une vitre invisible.

Soif, faim, froid, douleur, solitude et angoisse.

Il ignore qu'il subit cette abomination depuis dix-sept jours, déjà. Il ignore surtout pourquoi.

Un étage au-dessus, Lydia avale son café. Et un anxiolytique en guise de sucrée.

Elle n'a quasiment pas dormi. Parce que ses certitudes s'effritent ; comme un vieux mur en plâtre qui a pris l'eau.

Comment a-t-il pu se prétendre innocent, même sous la torture ? Où a-t-il puisé le courage ?

Elle continue à se bouffer les doigts, essaie de contrôler les mouvements nerveux de sa jambe.

Une voix hurle dans sa tête. Une voix familière qui lui intime des ordres. Depuis quinze ans. Ne cède pas. Retrouve-moi... Sors-moi du néant.

Elle saisit le médaillon d'Aurélia, accroché autour de son cou, sur la même chaîne que le sien. Elle le contemple un instant, se remet enfin sur le droit chemin.

Son pouvoir est là. Dans son art de mentir, de manipuler les gens... Mais moi, il ne m'aura pas. Je l'obligerai à parler, par n'importe quel moyen. Parce que moi, je sais.

Parce que j'ai une mission. Parce que la moitié de moi-même est enterrée, quelque part. Et qu'elle m'attend.

Commissariat de Besançon, 10 heures

L'interrogatoire de Gaëlle reprend. C'est Fabre qui s'y colle. Seul. Il préfère ne plus confronter les deux rivales qui vont finir par s'étriper.

En plein commissariat, ça ferait désordre.

Il est plutôt de mauvais poil. Parce que cette femme en apparence fragile lui tient tête depuis la veille. Mais aussi parce que le big boss lui a sévèrement remonté les bretelles ce matin. À peine avait-il mis un pied dans son bureau, que Moretti, tout juste revenu de ses deux jours de repos, a débarqué pour lui passer un savon mémorable. Pour lui dire qu'il faisait fausse route avec Gaëlle, qu'il perdait son temps. Que Paris lui avait envoyé un incapable et qu'il allait le leur signifier sans délai. Mais Fabre a tenu bon. A refusé de libérer Gaëlle, suivant ainsi les ordres du procureur. Moretti n'est pas vraiment son supérieur hiérarchique, ici. C'est peut-être ce qui le contrarie autant, d'ailleurs !

Quoi qu'il en soit, cette enquête commence sérieusement à lui crêper les nerfs. Pourtant, c'est d'une voix posée qu'il balance la première question.

— Alors, madame Lorand, cette nuit en cellule vous a-t-elle permis de réfléchir ?

Elle porte les traces de la geôle ignoble sur son délicat visage de porcelaine. Ses yeux cernés, son teint blafard, témoignent de l'insomnie endurée. Néanmoins, elle se tait. Résiste encore.

— J'ai une mauvaise nouvelle pour vous, poursuit le commandant. Le procureur a autorisé la prolongation de votre garde à vue. Nous pouvons donc vous garder jusqu'à demain matin...

— Espèce d'enfoiré... !

— Restez polie, ça vaudra mieux. Et dites-moi ce que je veux savoir.

— Je ne suis pour rien dans la disparition de Benoît. C'est tout ce que j'ai à vous dire !

Il cale les mains au fond des poches de son pantalon en velours côtelé. Décrit des cercles de plus en plus serrés autour de la table. Pour étouffer lentement sa proie.

— Pourquoi avoir retiré trois mille euros de votre livret, madame ?

— C'est mon fric, j'en dispose comme je l'entends...

— Absolument. Dites-moi seulement la destination de cet argent... Et après vérification, je vous laisse partir.

Elle replonge dans le mutisme. Fabre soupire, vient se rasseoir en face d'elle.

— Vous croyez quoi ? Que vous allez vous taire et qu'on vous libérera demain ? Ça ne marche pas comme ça, madame Lorand ! Si vous vous obstinez à garder le silence sur ce point, vous donnez au procureur une bonne raison de vous mettre en examen... Si vous

n'avez pas parlé dans vingt-quatre heures, vous serez déferée devant un juge. Et là, les ennuis commenceront vraiment, croyez-moi !

— Allez vous faire foutre !

— Avez-vous payé quelqu'un pour vous débarrasser de votre mari ?

— Vous pensez qu'avec trois mille euros, on paie un tueur à gages ? ironise Gaëlle. C'est la saison des soldes ou quoi ? !

— Disons que... On peut lui proposer trois mille avant l'exécution et trois mille après... Oui, six mille euros, ça peut suffire à payer un tueur.

— Je n'ai pas tué Benoît ! Et je n'ai embauché personne pour l'éliminer à ma place ! D'ailleurs, Ben n'est pas mort. S'il l'était, je le saurais... Il est vivant, j'en suis certaine.

Elle lui colle le journal sous le nez.

DISPARITION DU COMMANDANT LORAND : SON ÉPOUSE EN GARDE À VUE AU COMMISSARIAT DE BESANÇON.

— Tu vois, je ne t'ai pas menti, Ben...

— Tout ça, c'est de ta faute ! crache-t-il.

— Ah non ! C'est de ta faute, Benoît ! N'inverse pas les rôles... Remarque, peut-être bien que les poulets ont raison... Peut-être bien que c'est ta femme qui m'a envoyé les lettres !

— Non, c'est pas elle !

— Ça te ferait mal, pas vrai ? De savoir que tu as été trahi par ta propre épouse... Que ta tendre Gaëlle t'a balancé !

— Elle ne peut pas m'avoir balancé vu que je suis innocent !

— Voilà un mot que je vais te faire oublier, prévient Lydia. Un mot que tu n'auras plus l'impudence de prononcer...

Elle effleure sa joue, il détourne un peu vivement la tête, s'inflige une douleur brutale à l'épaule.

— Tu trembles, Ben... Tu as froid sans doute... Ou alors tu as les jetons !

Il ne prend pas la peine de répondre, continue à fixer le sol crasseux.

— Tu as sans doute soif, aussi. Et puis faim. Sans parler de la douleur... Je ne voudrais pas être à ta place !

Il enfonce à nouveau son regard dans le sien. Remarque qu'elle a

un léger coquard. Le coup de tête qu'il lui a filé avant de s'enfuir, sans doute. Il lui en collerait bien un deuxième. Juste pour le plaisir. Il songe aux repréailles encourues, ça calme immédiatement ses ardeurs. Quoique... Elle doit avoir les clefs sur elle. Celles de la cage et celles des menottes. S'il parvenait à l'assommer, il pourrait peut-être se libérer et l'enfermer à son tour... Un frisson de plaisir trotte le long de sa colonne vertébrale, rien qu'à l'idée. Peut-être même qu'il s'occuperait d'elle, avant d'appeler ses potes... Quelques secondes durant, il l'imagine à sa merci. Ça lui procure une nouvelle jouissance cérébrale et physique.

Il essaie de bouger son bras droit, la sanction est immédiate. La douleur lui coupe le souffle, le ramenant brutalement dans la sordide réalité.

— Si tu consens à avouer, toute cette souffrance peut s'arrêter, rappelle Lydia. Tu m'as déjà expliqué comment tu l'as tuée, quelles horreurs tu lui as fait subir... Si tu me révéles où elle se trouve, je te promets de t'achever. Rappelle-toi, Ben : la mort lente ou la mort rapide... C'est ta seule et unique alternative.

— J'ai avoué parce que j'avais peur pour ma famille ! Parce que j'ai craqué ! Mais j'ai menti, Lydia ! Menti !

— C'est maintenant que tu mens...

— Non ! Tu as le moyen de vérifier ! Il te suffit d'aller récupérer la preuve ! Gaëlle est au commissariat, tu peux entrer chez moi sans risque !

— Tu m'agaces, Ben, soupire-t-elle. J'ai pas envie d'écouter tes boniments... Oui, tu m'ennuies... Et je déteste m'ennuyer...

Elle se poste devant lui, descend à sa hauteur.

— Alors je vais m'occuper... de toi.

Elle arbore son joli sourire de garce.

Il tente le tout pour le tout, se concentre. Lui flanque son poing droit dans la mâchoire. Elle perd l'équilibre, part en arrière dans un cri, reçoit alors un violent coup de pied en pleine tête.

Benoît n'en croit pas ses yeux, reste ébahi quelques secondes : la lionne est à terre. Elle ne bouge plus. Il se met à genoux, serre les dents et allonge son bras. Il a l'impression de s'arracher l'épaule. Sa main tremble comme une feuille. Mais Lydia est tombée trop loin.

— Merde !

Il se rassoit, essaie de ramener le corps inanimé vers lui à l'aide de ses jambes. Exercice difficile. Enfin, en y mettant ses dernières forces,

il parvient à l'approcher suffisamment pour la fouiller. La souffrance qu'il inflige à sa blessure est intolérable. Mais il ne renonce pas. Pourtant, ses efforts sont vains. Les poches de sa geôlière sont désespérément vides.

— Putain, mais c'est pas vrai ! peste-t-il.

Lydia, qui lui tourne le dos, ouvre un œil. Sa tête ressemble à un ballon de rugby. Mais elle se redresse quand même et tente de s'éloigner. Benoît la plaque au sol, elle se débat. Finit par lui mordre la main. Lorand hurle, la lâche enfin.

Elle recule, à même le sol, jusqu'à se rendre inaccessible. Assise, le visage dans le creux de ses mains, elle pousse des gémissements saccadés. Elle se relève doucement, se tient au lavabo. S'asperge la figure.

Benoît l'observe. Non seulement il a rouvert sa blessure, souffre le martyr ; mais en plus il vient de réveiller le volcan. Tout ça pour rien.

Si, ça l'a tout de même soulagé. Maigre consolation.

— Espèce de salaud ! Tu vas me le payer !

Il ne dit rien, attendant la suite avec une déconcertante résignation. Il a agi comme il le fallait. A seulement manqué de chance. Elle est debout, face à lui. Prête à exploser. À cracher sa lave.

— Tu pensais que je gardais les clefs sur moi, espèce de taré ? !

— Sait-on jamais... Tu ne me laisses guère le choix ! Elle saigne du nez, de la bouche ; il n'y est pas allé de main morte. Il réalise qu'elle est la première femme qu'il frappe. Mais vu les circonstances, certaines règles n'ont plus aucune valeur... Il aurait dû cogner plus fort, d'ailleurs.

Mais maintenant, c'est son tour. Il va morfler, s'y prépare mentalement. Elle sort de la cage, il se retourne vers la grille, ne la quitte pas des yeux.

La tension monte. Quelle arme va-t-elle choisir ?

Il y a des journées plus longues que d'autres. Des heures qui s'éternisent.

Lydia est assise, à quelques mètres de ce qui reste de sa victime.

Elle ne peut détacher son regard de cet homme ; du carnage qui s'étale sous ses yeux.

Elle effleure l'hématome sensible qui dévore son visage. Mais ce n'est rien, comparé à ce qu'elle voit en face d'elle.

Elle est allée au-delà des limites, cette fois. Ne se savait pas

capable de tant de cruauté.

Mais ce n'est pas moi qui ai commis ces atrocités. Non. C'est Aurélia. Aurélia qui s'est vengée, en utilisant son corps, sa force, sa main. Sa vie.

Pourtant, il n'a pas cédé. Le dernier mot qu'il a prononcé, entre deux suppliques, c'est... Innocent.

Alors Lydia se met à douter. Encore. En silence, elle se balance d'avant en arrière. Comme une pendule détraquée.

Détraquée, oui. C'est ce qu'elle est.

Elle se redresse, s'approche. Hésite. Puis lui parle tout bas, comme si elle avait peur de le réveiller. Pourtant, il ne risque pas de se réveiller. Parce qu'il ne dort pas.

— Ben... Dis-moi la vérité, s'il te plaît... Dis-moi où elle est...

Elle n'attend pas de réponse, bien sûr. Comment pourrait-il répondre, désormais ?

Il est minuit lorsque Lydia pousse la porte du pavillon.

Munie d'une torche, elle s'aventure par effraction dans l'intimité des Lorand.

La maison est déserte, comme prévu. Elle en effectue le tour, s'attarde sur une photo du couple et de leur fils. Benoît, souriant, lumineux. Heureux, sans doute. Elle passe ensuite dans le bureau, ouvre le fameux tiroir, découvre le petit coffre en bois. Jusque-là, il n'a pas menti. Pourtant, elle espère encore.

Elle épargne les souvenirs personnels sur l'abattant du secrétaire recouvert de cuir bordeaux.

Soudain, son regard se fige sur la fameuse note d'hôtel.

Tout est là, sur ce simple et vieux morceau de papier. Son nom, les dates, le montant.

Benoît Lorand a séjourné là-bas du 2 au 12 janvier 1990.

A des centaines de kilomètres d'Osselle. À mille lieux d'Aurélia.

Elle enfouit son visage entre ses mains glacées et vogue sur un tumultueux torrent de larmes qui l'emmènera au bout de la nuit.

Chapitre 18

Vendredi 31 décembre, 8 h 30

Éric Thoraize tente le coup une dernière fois. Si quelqu'un peut faire craquer la prévenue, c'est bien lui. Fabre, qui en est conscient, lui a donc confié cette lourde tâche.

— Gaëlle, dans une heure, ta garde à vue prend fin... Nous serons obligés de te déférer au parquet. Explique-moi ce que tu as fait avec ce fric, s'il te plaît...

La jeune femme est épuisée. Pas besoin d'être médium pour le deviner. Il suffit de la regarder.

— Si... Si je parle, ça restera entre nous ? demande-t-elle soudain.

Le lieutenant est surpris. Surpris d'avoir réussi. Ou presque.

Elle est prête à basculer, il suffit d'un dernier effort.

— Non... Ça ne pourra pas rester entre nous. Mais... Je te promets de faire mon possible pour que ça ne s'ébruite pas.

— Je peux pas...

— Gaëlle, merde ! Dis-moi la vérité ! Pense un peu à ton fils ! Tu veux finir en taule ? Être séparée de lui ? C'est vraiment ça que tu souhaites ?

Elle fond soudain en larmes, il la prend dans ses bras.

— Calme-toi, je t'en prie ! Raconte-moi...

Il patiente un moment, jusqu'à ce qu'elle essuie ses joues. Et libère enfin sa conscience.

— Je... J'ai donné cet argent à un homme...

— Qui ?

— Je ne connais pas son nom...

Eric préfère s'asseoir. On ne sait jamais... La confession tant attendue risquerait bien de le déstabiliser.

— Pour quoi l'as-tu payé ?

— Pour... Pour qu'il se taise.

Le flic fronce les sourcils.

— Comment ça, pour qu'il se taise ?

— J'ai remis le fric à un maître chanteur... Un type qui sait des choses sur moi et m'a demandé du pognon en échange de son silence.

— Explique-toi.

— Je... Je voulais me venger de Ben... De tout ce qu'il me fait subir depuis des années... Toutes ces femmes avec lesquelles il me trompe !

— Continue, ordonne Eric.

— Alors j'ai... Je lui ai été infidèle, moi aussi.

— T'as un amant, c'est ça ? ! Mais pourquoi tu ne me l'as pas révélé plus tôt ? ! C'est pas un crime !

— Non, c'est pas tout à fait ça...

— Quoi, alors ?

Elle n'arrive pas à livrer la suite, il se fait plus persuasif. Hausse le ton.

— Parle, Gaëlle !

— Je... Je me suis dit que j'allais le faire cocu à mon tour... Pour me venger, tu vois...

— Oui, ça j'ai compris ! Et alors ?

— J'ai... J'ai passé une annonce sur le net... Pour trouver des mecs...

— Des mecs ? ! répète le lieutenant.

— Oui. J'en ai rencontrés plusieurs... Trois ou quatre... Des inconnus, que je ne voyais qu'une fois. C'était la règle. Et puis un jour, j'ai... Enfin, c'est un peu compliqué, mais...

Il sent que ce qu'elle s'apprête à lui confier est particulièrement délicat. Elle qui a l'éloquence plutôt aisée d'habitude, semble à présent chercher ses mots. Il l'encourage.

— N'aie pas peur, Gaëlle. Tu peux tout me dire, tu sais...

— Un des types à qui j'avais filé rancard a voulu me revoir à tout prix. Mais moi, je voulais pas. Parce que... Parce qu'il ne me plaisait pas plus que ça...

— Et alors ? s'impatiente le flic.

— Alors... Il m'a proposé de l'argent. Et... Et j'ai accepté.

Finalement, Thoraize manque vraiment de tomber de sa chaise.

— Pardon ?

— Tu as très bien entendu, murmure Gaëlle.

— Tu es en train de m'expliquer que... que tu t'es prostituée, c'est ça ?

— Oui. Avec lui, d'abord. Puis avec d'autres, ensuite.

Il se lève, respire un bon coup. S'arrête un moment devant la fenêtre grillagée.

Et dire que Fabre et Djamila sont derrière la vitre fumée, en train d'écouter la conversation ! Il revient vers elle, se pose sur la table.

— Je ne comprends pas, Gaëlle, avoue-t-il. Tu... tu avais besoin de blé ?

Elle hausse les épaules.

— Oui, un peu... Mais c'est pas vraiment pour ça que... C'était pour l'humilier à son tour. L'humilier, toujours plus.

— L'humilier ? ! Mais c'est toi qui t'es humiliée, Gaëlle ! rappelle-t-il avec une sorte de rage.

Elle nie d'un signe de tête.

— Non... J'ai décidé d'agir comme lui. En me faisant payer. C'est encore mieux. Oui, c'était encore mieux...

Éric essaie de retrouver ses esprits. Il s'attendait à beaucoup de choses, mais ça...

— Tu... Comment as-tu... enfin, comment ça fonctionnait ?

— Comme avant... Ils me contactaient par le net et on se rencontrait... Parfois chez moi, pendant que le petit n'était pas là, bien sûr... Parfois chez eux... Parfois à l'hôtel...

— Ça dure depuis quand ?

— J'ai arrêté ! Mais ça a duré six mois, environ. Éric, je... Je sais pas trop comment j'en suis arrivée là... Je ne parvenais pas à quitter Benoît, mais à un moment donné, j'ai eu besoin de le faire payer...

— Pourquoi ne pas avoir pris un amant, tout simplement ? ! Tu es barge, ma parole !

— Je peux pas t'expliquer. C'est venu comme ça... Je me suis dit que je pourrais dépenser le fric comme bon me semblerait... Que je n'aurais plus besoin de lui réclamer de l'argent pour tout et n'importe quoi...

— Mais si c'était pour le pognon, pourquoi tu n'as pas cherché un

boulot, nom de Dieu !

— C'est le cas, rappelle-t-elle le plus naturellement du monde.

— Tu parles d'un job !

— Je n'ai aucune qualification, je n'ai quasiment jamais bossé... J'ai essayé de trouver un travail, en vain. Tu voulais que je fasse quoi ?

Il écarquille les yeux.

— Tout sauf ça !... Tu te rends compte, Gaëlle ?

— Oui, je me rends compte... C'était comme un jeu...

— Un jeu ? ! Faire la pute, c'est un jeu ? !

Elle est blessée par ce mot un peu cru, obscène. Pourtant réaliste. Il enfonce le clou.

— Demande donc à toutes ces filles qu'on ramasse sur le trottoir si elles pensent aussi que c'est un jeu !

— Moi, je pouvais me permettre de choisir mes clients... Alors oui, c'était un jeu. Un jeu dangereux qui me plaisait... Et me rapportait gros, en plus.

Il la contemple, hébété. Continue, malgré tout.

— Et... Et Benoît ne s'est aperçu de rien ?

Gaëlle lui envoie un sourire cynique et triste dans les gencives.

— Benoît est bien trop occupé par ses enquêtes et ses... conquêtes ! Alors non, il ne s'est rendu compte de rien... J'avais un livret, dont je ne me servais plus depuis longtemps parce qu'il était vide. J'y ai déposé une partie de l'argent, j'ai dépensé le reste...

Thoraize est abasourdi. Il vient de se prendre une gifle en pleine gueule. Une comme on en reçoit rarement. Gaëlle se remet à parler. Pourtant, maintenant, il aimerait plutôt qu'elle se taise.

— Il y avait le danger, aussi... Et ça, ça m'excitait beaucoup. Si jamais ça venait à se savoir, Ben risquait gros... Un risque qui mettait du piment dans ma vie... Ma triste vie... !

— Je vois ! Un flic marié avec une prostituée... Qui profite de l'argent qu'elle gagne... Ça fait de lui un proxo, c'est bien ça, Gaëlle ?

— Oui... Tu sais, j'ai rencontré des types paumés, d'autres sympas... J'avais envie d'un amant qui... Qui m'offre des fleurs, passe me voir de 5 à 7 tous les jours après son boulot... Je voulais autre chose.

Eric décide de couper court. Ces aveux le mettent décidément trop

mal à l'aise. Mais il ne sait plus trop qui est à blâmer dans cette sordide histoire. Son meilleur pote, sûrement. Qui, par son odieux comportement, a poussé sa femme chérie à toucher le fond.

— Parle-moi un peu du maître chanteur...

— J'ai reçu un mail, d'abord. Avec un pseudo, bien sûr... Un type qui disait qu'il était au courant, qu'il allait me balancer à Ben...

— C'est ce que tu voulais, non ? ! Qu'il sache et soit humilié en place publique ! Alors pourquoi t'as pas laissé faire, dis-moi ?

— J'ai eu soudain très peur... Peur de le perdre. Qu'il ne me pardonne pas et s'en aille... Parce que tu sais, j'aime Benoît... Je l'aime trop, sans doute...

— Le type voulait donc de l'argent, c'est ça ?

— Oui. En échange de son silence, il me réclamait trois mille euros et... Et un moment avec moi.

— De mieux en mieux ! Comment s'est passée la remise de l'argent ?

— Il est venu à la maison, le 10 décembre, dans l'après-midi. Pendant que Ben était en stage à Dijon.

— Il... Comment s'est-il conduit ? Je veux dire... Il a été brutal avec toi ?

— Non... Enfin, un peu.

— Un peu ? Ça veut dire ?

— J'ai pas envie d'en parler.

— Il faudra bien pourtant !

— Non. J'ai pas envie de raconter ça...

Le lieutenant soupire. Passe à la suite de l'interrogatoire le plus éprouvant de sa carrière.

— Son nom ?

— Aucune idée...

— Me prends pas pour un con ! s'écrie Thoraize.

Gaëlle sursaute.

— Je suis sûr que tu connais cet enfoiré ! Comment aurait-il pu être au courant de tout ça, sinon ?

— Mais j'en sais rien ! gémit la jeune femme.

— Tu mens ! hurle le flic.

Elle reste muette. Se referme comme une huître. Alors, Éric la secoue un peu rudement en l'empoignant par les épaules.

— C'est qui ? !

— Je peux pas le dire ! pleurniche la jeune femme.

— Oh si, tu vas le dire ! menace le lieutenant. Et je vais aller chercher cette pourriture ! Crois-moi, il va regretter d'être né ! !

— Si je le balance, tout le monde va savoir ce que je faisais et...

Elle se remet à pleurer, mais Éric n'abandonne pas la partie.

— Je te préviens, Gaëlle, je lâcherai pas le morceau ! File-moi le nom de cet enculé ! Et vite !

Entre deux sanglots, Gaëlle livre enfin une identité, d'une voix tout juste audible. Cette fois, Thoraize vacille, se rattrape à la table.

Il jette un regard déconcerté vers la glace sans tain ; comme pour signifier à ses coéquipiers qu'il ne se chargera pas de l'arrestation, finalement. Il n'est sans doute pas assez gradé pour passer les menottes au grand patron de cette taule.

Lydia descend les marches, doucement. Elle s'arrête en bas de l'escalier, contemple la silhouette qui gît sur le sol, derrière la grille. Puis elle s'approche, sans un bruit.

— Ben... Tu m'entends ?

Il l'entend, oui. Au milieu du chaos qui règne dans sa tête, dans son corps, cette voix désormais familière, dont il connaît chaque nuance, l'atteint plein cœur.

Mais il continue de mimer la mort. Sa seule défense, désormais.

Il est revenu à lui depuis peu. Repasse parfois de l'autre côté, dans le monde obscur. Oscillant constamment entre la vie et...

Il est allongé sur le flanc gauche, face au mur. Pour ne plus voir ces barreaux, cette cave, ce cercueil. Sa propre déchéance.

Cette mort à petit feu.

— Ben, réponds-moi...

Non, il ne répondra pas. Ne prendra pas ce risque.

Il ne souhaite plus qu'une chose : crever, pour oublier le visage et la voix de sa tortionnaire. Même si mourir signifie aussi oublier les autres visages. Les autres voix. Ses chers souvenirs.

Il revit les dernières heures en boucle. Une rediffusion infernale.

Tous les coups qu'il a reçus, toute cette haine, cet acharnement. Coups de barre de fer, de pied, de poing... Brûlures de cigarette. Et la lame du couteau, qui s'enfonce dans ses chairs déjà meurtries.

Les doigts de la main droite fracturés, la jambe gauche cassée.

Il ne pourra oublier cette horreur qu'en abandonnant la partie. Pas d'autre choix, désormais.

— Benoît, je... Je suis allée chez toi, finalement. Je... J'ai trouvé la note de l'hôtel, tu sais...

Il ouvre les paupières.

— Benoît, je t'en prie... Regarde-moi.

Au ralenti, il passe sur le dos. À l'aide de sa main encore valide et toujours attachée, il se hisse un peu pour s'appuyer aux herse glacées. Puis il tourne vers elle un visage méconnaissable. Ravagé.

Elle fixe son œuvre avec effroi.

— Tu as compris, maintenant ? demande-t-il d'une voix écorchée de souffrance.

— Non, je ne comprends pas, avoue-t-elle. Je ne comprends pas ce qui s'est passé...

— Lydia... Quelqu'un t'a manipulée... Quelqu'un qui voulait que... je disparaisse... C'est pourtant simple. Si seulement tu... tu m'avais écouté...

La jeune femme se pose sur le sol.

— Pourquoi ? Pourquoi quelqu'un nous a fait ça ?

Elle se remet à pleurer. À ses yeux, il comprend qu'elle a déjà versé beaucoup de larmes.

Son cœur se réchauffe. Finalement, il va survivre à ce purgatoire. Si toutefois elle consent à agir. À agir vite.

— Lydia... Appelle une ambulance, s'il te plaît... Et détache-moi de cette putain de grille !

Elle secoue la tête.

— Si... Si je te libère, je vais... Je vais aller en prison !

— Lydia, je t'en prie... Ne me laisse pas mourir !

Elle sanglote derrière son rempart, cache son visage honteux dans ses mains.

— Je veux pas qu'on m'enferme à l'asile !

— Je... Je t'aiderai, assure Benoît. Je ne t'enfoncerai pas... devant

le juge. J'expliquerai que... Que tu me croyais coupable, que tu as été manipulée... Si tu me sors de là, je ferai mon possible, je te le promets...

Elle se relève, chasse ses larmes avec la manche de son pull.

— Tu veux quelque chose de chaud, Ben ? Un café ou un thé ?

Un café ? Un thé ? Et pourquoi pas un magazine pour occuper mon temps libre ? !

— Je... veux une ambulance, Lydia...

— Je vais te chercher ça... Ne bouge pas !

Elle disparaît dans les escaliers, il ferme les yeux.

Bouger ? Et comment ? Une seule jambe, un seul bras, une seule main. Le compte n'y est pas. L'anémie, la faim, la soif. L'épuisement. L'addition est trop lourde.

Non, il ne bougera pas.

D'ailleurs, bientôt, il ne bougera plus du tout.

Soudain, son espoir retombe. Il s'était envolé si haut, quelques secondes durant. Même si elle le sait innocent, elle n'ouvrira pas cette porte. Elle le gardera pour elle. Jusqu'au bout.

Parce qu'elle a perdu la raison. Depuis longtemps.

Le commissariat est sens dessus dessous. Moretti vient de partir, direction le palais de justice, menottes aux poignets.

Un tremblement de terre magnitude 9 sur l'échelle de Richter a secoué l'honorable édifice et ses pensionnaires. Un séisme qui ferait presque oublier que le commandant Lorand a disparu.

Thoraize rejoint Fabre et Djamila, en grande discussion dans le cagibi du Parisien.

— Entrez, propose le commandant.

Le jeune lieutenant ferme la porte derrière lui et se pose sur une chaise, à côté du capitaine.

— Je voulais vous féliciter, dit Fabre. Vous avez mené cet interrogatoire de main de maître...

Thoraize hausse les épaules.

— Merci, mais... Je ne sais pas si c'est une bonne chose.

— Il fallait bien que la vérité éclate, répond le commandant.

— Moretti a dit quoi ?

Fabre s'est chargé de l'audition du patron. Pour le moment, rien n'a filtré ; les ragots vont donc bon train dans les couloirs et animeront sans doute grand nombre de réveillons.

— Il a avoué rapidement, raconte Fabre. Tout a commencé il y a trois mois, environ... Il a répondu à l'annonce de Gaëlle, sans savoir que c'était elle, bien entendu... Il avait envie d'un peu de bon temps, apparemment ! Mais quand il est arrivé au point de rendez-vous, il a vu que c'était l'épouse de Lorand et a rebroussé chemin, sans se montrer. Bien sûr, à partir de ce moment-là, il savait... Et récemment, il a eu des gros soucis financiers. Une dette de jeu, d'après ce que j'ai compris...

— Oui, Ben m'a raconté une fois que le patron était accro au poker, intervient Thoraize. Il avait découvert ça par hasard, en serrant un mec qui avait disputé plusieurs parties avec lui.

— Donc, lorsqu'il a été à court d'argent, Moretti a eu la lumineuse idée de faire chanter Gaëlle... Et d'en profiter pour la forcer à coucher avec lui ! D'après ce que m'a dit M^{me} Lorand, il l'avait prévenue que ce n'était que le premier versement... Il comptait bien qu'elle crache au bassin et à plusieurs reprises ! Du coup, elle aurait été contrainte de continuer à se prostituer pour le payer...

— Quel salaud ! peste Djamilia. Quand je pense que ce type était notre patron... qu'on le respectait, qu'on le suivait les yeux fermés !

— Ouais, j'en reviens pas, enchaîne le lieutenant. C'est insensé, cette histoire !

— Bon, je vous rappelle que nous n'avons toujours pas retrouvé le commandant Lorand ! dit Fabre.

— Et... Et Moretti ? insinue soudain Fashani. C'est peut-être lui qui a voulu se débarrasser de Lorand !

— Oui ! s'exclame Thoraize. Peut-être qu'il craignait que Ben découvre le pot aux roses ! Parce que s'il avait su ça, notre cher patron aurait passé un sale quart d'heure !

— Non, je ne pense pas, réplique Fabre. Je l'ai interrogé à ce sujet... Gaëlle ne l'aurait jamais dénoncé si son mari n'avait pas disparu ; il n'avait donc rien à craindre... Non, nous sommes forcés de tout reprendre à zéro, une fois encore... Je vous avoue que je commence à désespérer de mener à bien cette enquête...

— Il faut que je raccompagne Gaëlle chez elle, annonce Eric en se levant.

— Je m'en charge, propose Fabre. Rentrez chez vous, lieutenant...

— Et vous ? Vous restez à Besançon ou...

— Je ne peux pas. Je dois remonter sur Paris... Mais je serai de retour dès mardi matin.

Lydia entre dans l'enclos. Elle hésite à s'approcher de son prisonnier, toujours menotte à un barreau pourtant.

— Je t'ai apporté un café, Ben... Et des médicaments, pour soulager tes douleurs.

Comme il ne bouge pas, elle lui pose le petit plateau à côté, s'éloigne un peu. S'assoit aussi contre la grille, mais à distance. Elle replie ses genoux, Lorand ouvre les yeux.

— Lydia...

— Bois pendant que c'est chaud... N'oublie pas les cachets...

— Tu as appelé des secours ?

Elle avoue que non, d'un signe de tête. Les paupières de Benoît retombent lourdement.

— Pourquoi, Lydia ?

— Bois ton café... Avant de mourir de froid !

Il tente d'attraper la tasse. Mais son bras droit refuse le moindre mouvement, désormais.

— Je peux pas... Il faut que tu me détaches...

— Attends, je vais t'aider.

Elle vient s'agenouiller près de lui, l'aide à boire et à avaler deux comprimés. C'est vrai que ça lui fait du bien, ce liquide chaud qui coule doucement dans ses tripes.

— Merci, murmure-t-il.

Elle prend le risque de rester près de lui.

— Je t'apporterai à manger, ce soir, dit-elle en souriant. Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

— Lydia... Je ne vais pas survivre très longtemps, tu sais...

— Si, je vais m'occuper de toi, te soigner. Tu vas voir, ça va aller...

— Non, Lydia. Ça ne va pas aller... Je vais crever... Je suis déjà en train de crever...

Elle se ratatine contre la grille, refusant d'entendre l'évidence. Soudain, elle songe qu'elle a oublié de prévenir le docteur Waldeck, qu'elle a laissé passer l'heure du rendez-vous. Elle se sera inquiétée, sans doute. Mais ce n'est plus très grave, maintenant.

Benoît tente de réfléchir. Réfléchir pour infléchir la volonté de celle qui est encore et toujours son ennemie. Qui détient les clefs de sa vie. Lydia récupère la bassine, la remplit d'eau chaude. Puis commence à nettoyer ses blessures, avec délicatesse.

Elle enlève le sang coagulé sur son visage, son torse, ses mains. Évite juste de croiser son regard. Elle change le pansement sur sa plaie béante. Benoît reste inerte, incapable de la moindre rébellion. D'ailleurs, la braquer ne servirait à rien. Il faut juste la décider. Ouvrir une parenthèse dans sa folie.

— Lydia ?

— Oui ?

— Tu sais que je suis innocent, maintenant, n'est-ce pas ? Tu sais que je n'ai pas tué Aurélia ?

— Oui, je le sais. Je le lui ai dit, d'ailleurs...

Il est un peu désarçonné, mais continue quand même. Avec le sentiment de ramer à contre-courant. De lutter contre d'invincibles rapides qui l'entraînent inexorablement vers la mort.

— Alors pourquoi tu me gardes prisonnier ?

— Tu n'es pas en état de partir ! Il faut guérir, d'abord...

— Oui, mais... Il me faudrait un médecin pour ça, l'hôpital...

— Non, je vais m'en charger, ne t'inquiète pas. Tout ira bien.

Benoît, à court d'arguments, se met soudain à pleurer. Quelques larmes, silencieuses, coulent sur ses joues meurtries.

— Ne pleure pas, Ben... Je t'en prie, ne pleure pas...

Elle le prend dans ses bras, tente de le consoler.

— Ne pleure pas, s'il te plaît...

— J'ai mal !

— Les calmants vont faire effet... ça va aller mieux, très vite !

Elle caresse ses cheveux, son visage, embrasse même son front. Puis ses lèvres. Il se contracte.

— Lydia... Je ne peux pas rester ici avec toi... Tu comprends ?

— Je ne te plais pas, c'est ça ?

— Non, c'est pas ça... Tu es très belle mais...

— Mais tu m'en veux trop ?

Il s'efforce de rester calme. Si je t'en veux ? ! Pas le moins du monde ! Tu m'as torturé, privé de nourriture, logé une balle dans

l'épaule, insulté, humilié... Tu as détruit ma vie. Mais non, je ne suis pas rancunier !

— Oui, je t'en veux, Lydia... Parce que tu ne m'as pas cru... Parce que tu m'as fait mal aussi. Mais ce n'est pas pour ça. Si tu n'agis pas maintenant, je vais mourir. Et je n'ai pas envie de mourir ! J'ai un fils et une femme qui ont besoin de moi...

— Ce n'est pas moi qui t'ai blessé, dit-elle. C'est Aurélia.

Le cœur de Benoît se comprime. Bien pire que ce qu'il pensait. Elle essaie encore de l'embrasser, il accepte de lui rendre son baiser. Il ferait n'importe quoi pour survivre.

— C'est Aurélia qui t'a torturé... Il faut le lui pardonner... Elle a tellement souffert.

— Oui, je sais. Je lui pardonne. Mais toi, Lydia, tu peux me sauver la vie... Je sais que tu ne vas pas me laisser agoniser dans cette cave...

Elle est blottie contre lui, il malmène son bras pour aller caresser son visage, collé au sien.

— Tu crois qu'on pourra se revoir, après ? espère-t-elle.

— Oui, bien sûr... Autant que tu veux...

— Et puis tu m'abandonneras, comme toutes les autres !

— Non, pas toi... Parce que toi, c'est différent...

Il tyrannise son imagination, prend une voix sucrée, persuasive, corruptrice.

— On a vécu tant de choses, tous les deux... Non, toi je ne t'abandonnerai pas...

Elle sourit, l'embrasse à nouveau. Glisse une main sous sa chemise.

— Pas maintenant, dit-il. J'suis pas en état... Plus tard...

— D'accord, je ne suis pas pressée.

Elle se relève, il est de nouveau lacéré par le froid.

— Je vais préparer le dîner... Je pense que tu dois avoir faim, non ?

Il est au bord du désespoir, de l'abandon. Mais se force à essayer encore.

— Lydia, tu dois me rendre ma liberté, à présent. Tu dois me sauver la vie... Appelle les secours, je t'en prie...

Elle baisse les yeux puis sort de la cage. Avant de fermer, à double tour.

— Lydia !

Elle ouvre les menottes.

— Tu vois, je te détache...

— C'est bien... Mais il faut me relâcher, maintenant...

— Je vais revenir, ne t'inquiète pas...

Elle prend soudain la fuite, le silence explose dans le cachot humide et glacé.

Cette fois, Benoît a l'impression de toucher le fond de l'abîme.

Fabre stoppe la voiture devant le pavillon.

Gaëlle n'a pas ouvert la bouche depuis qu'ils ont quitté le commissariat. Ils sont tellement mal à l'aise, tous les deux.

— Voilà, vous êtes chez vous... Je suis désolé de ce qui s'est passé. Vraiment désolé... Vous serez convoquée devant le juge, la semaine prochaine.

— Je vais aller en prison ?

— Non... Vous n'avez rien à craindre.

— Juste le scandale et la honte ! Mais je m'en fous, maintenant... Vous... Vous devez penser que je suis une moins que rien, ajoute Gaëlle en fixant la route.

— Non, assure le flic. J'ai compris que vous étiez désespérée, malheureuse... C'est ce qui vous a poussée à... À déraiper.

— J'aurais dû quitter Benoît... Mais je ne peux pas vivre sans lui. Et j'ai du mal à vivre avec lui... Vous allez me le ramener, n'est-ce pas ?

— Je vais tenter l'impossible, madame. Mais je ne vous cache pas que les chances de le retrouver vivant sont désormais bien minces...

— Je sais, répond Gaëlle avec douleur. Mais je veux garder espoir... Même s'il ne voudra sans doute plus de moi, lorsqu'il apprendra...

— S'il vous aime, il pardonnera. Vous lui avez bien pardonné, vous, non ?... Essayez de vous reposer, maintenant.

— D'accord... Merci, commandant. Vous savez, Benoît est vivant. Je le sens...

— On n'abandonnera pas les recherches, madame. On fera tout ce qui est en notre pouvoir, je vous le promets...

— S'il ne revient pas, je ne sais pas ce que je vais devenir... ça me tuerait, je crois...

La gorge de Fabre se serre.

— Pensez à votre fils, madame Lorand. Il a besoin de vous, ne l'oubliez jamais.

— Vous avez raison... Bonsoir, commandant.

Elle quitte le véhicule et se dirige, d'un pas lent, vers la maison sans âme.

Fabre manœuvre pour quitter l'impasse et son regard s'attarde brusquement sur le pavillon voisin de celui des Lorand. Le domicile de M^{me} veuve Guichard, si sa mémoire est bonne. Les volets sont toujours fermés, le courrier déborde de la boîte aux lettres. La mamie est donc toujours à l'hôpital. Morte, peut-être, à l'heure qu'il est.

Lydia n'ose même pas redescendre.

Assise dans l'obscurité, sur le canapé, elle n'a pas songé à allumer la lumière, s'est laissé vaincre par les ténèbres.

Depuis combien d'heures est-elle là, confrontée à ses interrogations ? Avec les clefs de la liberté au fond de sa poche.

Je ne peux pas le laisser mourir. Je ne veux pas aller en prison.

Insoluble équation, dilemme meurtrier. Pourtant, il faut choisir, maintenant. Lui ou moi.

Aurélia la surveille fixement, malgré l'obscurité. Lydia la devine dans la maigre lueur d'une lune en déclin.

Elle seule est capable de reconnaître qui est qui, sur ce cliché. Même ses parents ne sauraient pas. Si semblables, dehors comme dedans. Et pourtant, si différentes.

Après la disparition de sa jumelle, Lydia a dû affronter seule ce monde hostile. Alors que ce n'était pas prévu. Alors qu'elle était née pour être deux.

Oui, après l'enlèvement, Lydia a ressenti une déchirure gigantesque, monstrueuse. Comme si elle n'avait plus qu'un seul œil, un seul poumon, une seule jambe. Et plus que la moitié du cerveau, la moitié du cœur.

De quoi plonger tête la première dans une boue névrotique et aujourd'hui encore vers des abysses effrayants.

Trop dur de continuer seule. Alors, Lydia l'a ressuscitée en elle.

Un corps pour deux, c'est tout.

Un carcan un peu étroit. Pour grandir, s'épanouir. Exister.

Son esprit rejoint le prisonnier qui agonise dans sa cave.

Oui, il souffre. Elle en est consciente. Oui, il va mourir.

Mais ce ne sera pas vraiment de sa faute.

Être deux comporte aussi ses avantages. La faute est partagée. Le fardeau, moins lourd à porter. Sauf que Lydia aime Benoît. Ne peut plus le nier, ce soir.

Ces mois passés à le suivre, à l'observer, à le regarder vivre. À l'étudier dans les moindres détails... A ne songer qu'à lui, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Haine et passion se sont intimement mêlées jusqu'à en devenir inextricables.

Et tous ces jours près de lui. Dans cette intimité que peu de gens atteignent.

Non, personne ne le connaît comme moi. Personne n'a pu le toucher aussi profondément.

Lydia prend soudain le chemin du sous-sol. Sans trop savoir ce qu'elle va y faire. Pour le voir, tout simplement.

Elle pousse la porte grinçante mais ne descend pas les marches, s'assoit sur celle du haut. Elle n'a pas allumé l'ampoule de la cave, mais celle du corridor leur concède un faible éclairage.

— Lydia ? espère une voix faible.

— Oui, je suis là.

— Lydia, s'il te plaît... J'ai mal, j'en peux plus... Me laisse pas crever !

— Faut que je te dise quelque chose, Ben... Je... Je crois que je suis amoureuse de toi...

En bas, Lorand se fige. Cette confession le surprend à peine, pourtant.

— Oui, je t'aime, répète-t-elle.

— J'ai compris, tu sais. Et ça me touche beaucoup... Alors, si tu m'aimes, tu dois me sauver la vie... !

— Je le voudrais... Mais j'ai peur. Tellement peur...

Il réfléchit à vitesse accélérée. Comment la rassurer ?

Comment la décider à franchir le pas ? Il parvient à se mettre debout, sur sa jambe encore valide, s'accroche aux barreaux. Il la devine dans la pénombre, tout en haut de l'escalier.

— Lydia, je t'en prie... Je te donne ma parole que je t'aiderai... Si tu me libères, je ne t'abandonnerai pas. Je sais ce que tu endures, pourquoi tu as agi de la sorte. Je le leur expliquerai.

— Peut-être que tu mens... Que tu te vengeras, que tu me feras subir le pire... Et je finirai mes jours en taule.

— Non ! Je te jure que non... Tu auras des circonstances atténuantes.

— Oui, j'irai à l'asile ! C'est plus atroce, encore...

— Lydia, si je meurs on sera séparés pour toujours ! essaie Benoît.

Il entend qu'elle s'est remise à pleurer.

— Je retrouverai celui ou celle qui a envoyé ces lettres mensongères, qui t'a obligée à me faire du mal... Et je retrouverai aussi le salaud qui a tué ta sœur ! Je suis un bon flic, tu sais...

— Je sais, Ben... Pardonne-moi !

Il ne renonce pas. Se bat avec ses dernières armes.

— Je te pardonne tout, Lydia... Tout...

— C'est vrai ?

— Oui... Je te pardonne... Ouvre cette porte, je t'en prie.

— Tu promets ? Tu promets que tu m'aideras ?

— Je t'en donne ma parole, ma belle.

Ma belle, mon amour, ma chérie... Tout ce que tu voudras, pourvu que tu tournes la clef dans cette putain de serrure ! !

Mais la belle hésite encore à commettre l'irréparable.

— Lydia, ouvre cette grille, par pitié. Et appelle des secours...

— D'accord... D'accord, Ben... Je te fais confiance...

Le cœur de Lorand s'emballe. Aurait-il gagné ? Il n'arrive pas à y croire.

Lydia se relève, s'appuie à la rambarde métallique et considère le captif un instant encore. Comme si elle cherchait sur son visage le fameux pardon. Pourtant, elle le distingue à peine dans cette pénombre lugubre.

— N'aie pas peur, Lydia, ajoute Benoît d'une voix douce. Je ne te ferai aucun mal ! Viens me rejoindre... J'ai besoin de toi...

— J'arrive.

Avec la main droite, elle tâtonne pour trouver l'interrupteur.

Pose ses doigts juste à côté, sur les fils dénudés. Une puissante étincelle éclaire la cave ; Lydia reçoit une décharge, hurle de douleur ; projetée vers l'arrière, elle perd l'équilibre, bascule par-dessus le petit garde-corps.

Un plongeon rapide, un cri de terreur. Puis elle s'écrase sur le béton. Ça a duré quinze secondes. Quinze secondes, pas plus.

— Lydia ! hurle Benoît.

Il reste pétrifié un instant. Non, pas ça... Pas maintenant...

— Lydia ? Tu m'entends ? ! Réveille-toi, s'il te plaît !

Il contemple le corps inanimé. Du sang coule doucement de sa bouche entrouverte. Quelques soubresauts nerveux.

Et puis, plus rien.

— Lydia ! Non ! Me laisse pas... Me laisse pas, je t'en supplie !

Il s'écroule. Ses yeux ne peuvent se détacher de la jeune femme qui gît sur le sol, à quelques mètres de la cage.

La nuque brisée.

Les clefs dans sa main ouverte.

Quinze secondes, pas plus.

Chapitre 19

Samedi 1er janvier, 1 heure du matin

Il a tout essayé. Y a consumé ses ultimes forces.

Il doit maintenant capituler, se rendre à l'évidence : les clefs sont trop loin, il ne les atteindra jamais.

Alors, Benoît s'effondre le long des barreaux infranchissables. Se recroqueville sur son malheur, tournant le dos au cadavre de Lydia. Il se met à claquer des dents, à gémir de douleur. De peur. Les yeux grands ouverts, il scrute la pénombre à la recherche d'une once de foi. D'une miette d'espérance. Son cauchemar revient le harceler. Il vient même de se réaliser pleinement. Enterré vivant.

Il a réussi à atteindre le lavabo, a pu au moins se désaltérer. Au prix d'un effort qui n'a plus grand-chose d'humain.

Puis il est retourné sur sa couverture attendre la mort. Son seul espoir repose désormais sur les autres. Ceux qui sont dehors, libres. Et qui le cherchent, il n'en doute pas.

Il parle à haute voix, pour briser le silence assassin.

— Je suis là, les gars... Venez me chercher, putain... Me laissez pas agoniser dans ce trou !

L'écho lui répond.

Il est bien le seul à répondre...

Benoît s'enroule dans la couverture, se ratatine sur le sol. Fixe le soupirail où la fin de l'après-midi se dessine en sombres reliefs.

Bientôt, il fera nuit. Bientôt, il sera mort.

Il frissonne, sous l'effet de la fièvre. Sa blessure à l'épaule s'est infectée, aucun doute. Une douleur lancinante, son crâne qui chauffe, son corps qui gèle.

Il évite de tourner les yeux en direction du cadavre qui lui tient compagnie dans ce désert.

Putain, mais pourquoi est-elle tombée ? Pourquoi moi ?

Qu'est-ce que j'ai fait à ce salopard de bon Dieu pour qu'il m'inflige tout ça ?...

Il n'a jamais cru en Dieu, commence pourtant à douter. À l'aube de son départ, les questions existentielles l'assaillent.

Où va-t-on, quand on franchit la limite ?

Qu'est-ce qui m'attend, après ?

Si jamais tout cela est vrai, je suis dans la merde... Avec tout ce que j'ai commis !...

Mais je suis déjà en enfer ! Que pourrait-il m'arriver de pire ?...

Il regarde la nuit ramper sur le sol, les murs, les barreaux, le plafond.

Essaie de tromper son angoisse en pensant à Gaëlle, à Jérémy.

À ses parents, aussi.

Tous ces proches qu'il imagine rongés par l'inquiétude. Maigre réconfort. Je manque au moins à quelqu'un...

Il y a sans doute quelques femmes qui le pleurent aussi. Lorsque leur mari s'est endormi.

Un mari jaloux... Oui, c'est peut-être un mec qui a manigancé tout ça... Un de ceux à qui il a offert une jolie paire de cornes !

Soudain, il entend quelqu'un marcher au-dessus de sa tête. Il se redresse un peu, tend l'oreille.

Il a dû rêver, sans doute...

Non. Les pas retentissent à nouveau !

Il se met à hurler, comme un dément.

— Au secours ! À l'aide ! Je suis en bas, dans la cave ! À l'aide !

Puis il écoute encore. Le bruit se rapproche, la porte grince.

La joie l'étreint, le transporte. Ça y est, le supplice est terminé ! Ça y est, il est sauvé !

— Je suis là !

Il parvient à se lever, s'amarre aux barreaux, distingue une ombre en haut de l'escalier. Qui l'observe, immobile.

— S'il vous plaît ! s'époumone Benoît. Je suis enfermé ! Venez m'aider !

La silhouette ne bouge pas.

— Je m'appelle Benoît Lorand ! Je suis officier de police !

S'il avait encore sa carte tricolore sur lui, il la brandirait.

Mais ses SOS s'échouent sur un récif d'indifférence. Alors, il comprend.

Que cette ombre n'est autre que la personne qui l'a conduit jusqu'ici. Le fameux corbeau. Son assassin.

La silhouette descend les marches. Benoît écarquille les yeux pour essayer de voir son visage. Il croit deviner qu'il s'agit d'une femme. Puis il reçoit le faisceau d'une lampe torche dans les rétines pendant quelques secondes.

Ensuite, le spectre se penche sur Lydia, prend son pouls. Benoît ne parvient toujours pas à voir sa figure.

— Lydia est morte. Elle est tombée du haut de l'escalier... Les clefs sont là, dans sa main... Ouvrez-moi, je vous en prie ! Je suis innocent et gravement blessé...

Le fantôme prend le trousseau, le cœur de Lorand menace d'implorer d'allégresse. Mais lorsqu'il le jette à l'autre bout de la cave, son sang se glace dans ses veines.

— Mais... Mais qu'est-ce qui vous prend ? ! gémit Benoît. Je vous en prie... Je ne vous ai rien fait ! Vous n'allez pas me laisser crever !

En guise de réponse, la lampe le force à nouveau à baisser les paupières.

— Qui êtes-vous ? demande-t-il. Qui êtes-vous, nom de Dieu ? !

La silhouette lui tourne le dos à présent. Elle est en train d'écrire quelques mots sur le mur, à l'aide d'un feutre. Quelques mots qu'il ne peut pas lire. Puis il la voit gravir les marches.

— Non ! Non, ne partez pas ! Je vous en supplie !...

Elle est déjà en haut de l'escalier.

— Parlez-moi ! Expliquez-moi ! Je suis sûr qu'il s'agit d'une erreur... Expliquez-moi au moins pourquoi vous voulez ma mort ! L'ombre l'observe encore, depuis son promontoire. Benoît réalise qu'il a échoué. Déverse alors sa fureur.

— Espèce de salope ! Si je sors d'ici, je te bute ! Je t'arrache les tripes ! Je te retrouverai et je te ferai la peau ! Tu m'entends ?

La porte claque, Benoît hurle encore. Puis il titube avant de toucher le sol. Hébété. Assommé.

Qui ? Qui est venu assister à son agonie ? Qui a refermé le couvercle du cercueil ? Qui peut le haïr aussi fort ?

Qui peut ignorer la pitié au point de le condamner si lourdement ?

De le condamner à la peine capitale. Il se brise soudain en sanglots, en cris.

Dehors, sur le perron, la silhouette ferme la porte d'entrée à double tour, grâce aux clefs récupérées dans la cuisine. Puis elle se jette dans la nuit d'un pas rapide pour rejoindre sa voiture garée dehors. Le froid l'agresse, elle remonte le col de son manteau. Dans sa poche, les lettres anonymes qu'elle n'a pas mis longtemps à dénicher dans les affaires de Lydia.

Dans un sac plastique, qu'elle tient de sa main gantée, les « preuves » contenues dans la boîte métallique. Plus aucun moyen de la confondre, à présent.

Le long du mur de clôture, le spectre s'arrête un instant.

Pour couper l'arrivée d'eau.

Dimanche 2 janvier, 8 heures

Il a l'impression d'émerger d'un profond coma. Il a rêvé que... que quelqu'un venait... Là, tout près de la cage...

Benoît ouvre les yeux sur les murs qui transpirent d'humidité.

Derrière la vitre du soupirail, le jour est là. Fidèle. Oui, le jour se lève encore pour lui. Il est toujours en vie...

Il tourne la tête, tombe sur le cadavre de Lydia. Dont les yeux sont ouverts. Vision épouvantable.

Il lève la tête, fronce les sourcils. Une inscription sur le mur, juste en face.

Non, ce n'était pas un cauchemar. Il y avait bien quelqu'un ici même, hier soir.

Il boite jusqu'à la grille, s'y cramponne. Et lit.

Tu ne sauras jamais pourquoi.

Il doit être midi, car le soleil entre dans la cage. Vient réchauffer timidement son désespoir.

Benoît titube jusqu'au lavabo. Il doit au moins se désaltérer, pour survivre le plus longtemps possible.

Il ouvre le robinet de sa main valide, se penche. Commence à boire.

Mais soudain, le filet d'eau se rétrécit. S'évapore. Et puis, plus rien. Lorand panique. Il tourne la manette à fond. En vain.

Il s'appuie à la porcelaine, suffoque sous l'effet de la terreur.

Non, pas ça...

Sa meurtrière ne lui laissera donc aucune chance. Mais était-ce seulement une femme ? Il n'en est pas certain. N'est plus certain de rien, d'ailleurs.

Il effectue quelques pas, se retrouve face au mur, juste au-dessous du soupirail.

Et se remet à hurler.

— Pourquoi ? ! Pourquoi ? ! Qu'est-ce que je t'ai fait ? ! Mais putain, qu'est-ce que je t'ai fait ? !

Il glisse le long du mur, appuie sur sa jambe brisée, hurle de douleur. Se ratatine sur le sol.

— Pourquoi ?...

Partout où se posent ses yeux, ils effleurent l'horreur absolue.

Alors, Benoît fixe le fenestron, sans relâche.

Son dernier lien avec l'extérieur. Son ultime repère. Celui qui lui apporte le peu de lumière.

Celui qui lui chuchote s'il fait jour ou déjà nuit.

Et là, c'est la fin d'une nouvelle journée en enfer.

Une nouvelle journée dans les entrailles du purgatoire des innocents.

Alors, il s'enroule dans la couverture, ferme les yeux.

Peut-être qu'il ne les ouvrira plus jamais.

Mardi 4 janvier, Hôtel de police de Besançon,

10 heures

Fabre franchit les portes du commissariat, toujours en ébullition après les péripéties du week-end. Il distribue sans aucune sincérité les rituels bonne année, bonne santé, etc.

Enfin, il arrive dans son bureau, convoque tout de suite Djamila et Thoraize.

Il ouvre le dossier de la disparition du commandant Lorand, jette un œil aux pages concernant l'enquête de voisinage. Les deux flics arrivent quasiment ensemble.

Fabre oublie les vœux d'usage, entre directement dans le vif du sujet.

— J'ai appelé l'hôpital hier, annonce-t-il d'emblée.

Ses deux équipiers le considèrent, un peu bêtement.

— Personne n'avait songé à vérifier si M^{me} Guichard était sortie du coma, non ?

— Euh... C'est qui, M^{me} Guichard ? demande Fashani.

— La voisine directe des Lorand, rappelle le commandant. Celle que l'on n'a pas pu interroger...

Ça y est, ils se souviennent, mais ne comprennent toujours pas en quoi cela peut intéresser leur enquête.

— Et alors ? rétorque Thoraize.

— Alors, cette dame est sortie de réanimation, elle a passé une semaine en soins intensifs et depuis deux jours, elle est en service de cardiologie...

Face au regard toujours aussi ahuri de ses subordonnés, Fabre soupire. Puis ajoute :

— Les personnes âgées passent souvent leur temps à observer par les fenêtres pour tromper l'ennui ! M^{me} Guichard a été hospitalisée juste avant la disparition de Benoît. Mais elle a très bien pu remarquer quelque chose dans les jours ou les semaines qui ont précédé son accident cardiaque ! Alors je veux qu'on l'interroge au plus vite !

Fashani et Thoraize ne semblent pas convaincus, le Parisien leur envoie un sourire acide en retour.

— Vous avez une autre piste à suggérer ? balance-t-il. Non ?... Alors on va tenter le coup. D'ailleurs, j'irai l'interroger moi-même, dès cet après-midi...

Ce matin, il a pu boire.

L'humidité qui ruisselait le long des murs de sa cage.

Il n'est plus en tête à tête avec le cadavre de Lydia, désormais. Ils sont trois, dans cette répugnante cavité oubliée du monde.

Au petit matin, il a aperçu un rat de l'autre côté de la grille. Qui est venu renifler le corps de la défunte. Benoît a crié, ça a suffi à le faire fuir.

Comment est-il entré dans cet abri antiatomique ? Aucune idée. Vu qu'il n'a pas eu le loisir de visiter la cave en entier, il existe peut-être

un passage qu'il ignore quelque part.

D'ailleurs, il y a sans doute plusieurs rats. C'est un animal grégaire, en général.

En observant le rongeur qui s'affairait à dénicher quelque chose à becqueter, des idées ont germé dans son esprit. Effrayantes.

S'il arrivait à le choper, il pourrait le bouffer.

Ça y est, ses gènes civilisés s'atrophient. Lentement mais sûrement.

Bientôt, il songera peut-être à dévorer Lydia. Heureusement qu'elle est inaccessible...

Mais il n'est pas encore tombé si bas.

Il espère qu'il n'atteindra jamais ces extrémités, même en pensée.

Qu'on le sortira de là avant.

Ou qu'il crèvera avant.

Si seulement il pouvait se donner la mort... Mais comment ?

Aujourd'hui, temps gris. Pas de soleil pour lui indiquer l'heure du déjeuner qu'il ne mangera pas.

Il s'oblige à quelques mouvements, de son bras et de sa jambe encore valides.

Et soudain, une nouvelle angoisse l'étreint.

Lorsqu'ils le retrouveront, à quoi je ressemblerai ? Pas lavé, pas rasé, une dizaine de kilos en moins... Si Gaëlle me voit dans ce pitoyable état, elle ne m'aimera peut-être plus ? Mon fils aura sans doute peur de moi...

Bizarre de s'inquiéter pour ça.

Parce que peut-être qu'ils le retrouveront à l'état de squelette.

Ce qui réglera définitivement ce léger souci de coquetterie.

Centre hospitalier Saint-Jacques de Besançon, service de cardiologie, 13 h 30

Comme la plupart des gens, Fabre, hypocondriaque de surcroît, déteste les hôpitaux.

Par mesure de précaution, il a demandé au chef de service, petit gringalet arrogant et atrabilaire, l'autorisation d'interroger M^{me} veuve Guichard, qui a survécu à un infarctus du myocarde. Vingt minutes, pas plus ! a concédé le nabot acariâtre.

Auguste cherche donc la chambre 307, en évitant de respirer trop fort, des fois qu'il chope un des miasmes qui s'épanouissent pleinement dans ces couloirs, jusqu'à en devenir indestructibles... S'il avait osé, il aurait demandé au chirurgien de lui prêter un de ses masques !

Il frappe trois coups contre la porte, n'obtient aucune réponse. Normal, la télé beugle à tue-tête ; Les Feux de l'amour, cette éternelle série qui ne disparaîtra des écrans qu'après une catastrophe nucléaire mondiale.

Il y a deux lits dans la 307. Deux mamies scotchées à la lucarne. Et qui, soudain, dévisagent de leurs petits yeux perçants cet inconnu qui ose profaner leur territoire à une heure indécente.

— Bonjour, mesdames. Excusez-moi de vous déranger... Je cherche M^{me} Guichard...

L'occupante du lit fenêtre se redresse légèrement.

— C'est moi...

Il s'approche, tout sourire, brandissant sa carte marquée aux couleurs rassurantes de la nation française.

— Bonjour, madame, je suis le commandant Auguste Fabre, police judiciaire...

A son air, il comprend qu'elle n'a pas entendu la tirade. La concurrence est rude avec la télé, il répète donc en haussant le ton.

— La police ?

— Oui, madame... Mais ne vous inquiétez pas, il n'est rien arrivé de grave...

— Ah...

— Euh... Pourrait-on baisser le volume de la télévision ? J'ai à vous parler...

Il n'attend pas la réponse, s'empare d'autorité de la télécommande, coupe la parole à une sorte de blondinet prépubère. Sacrilège.

La mamie côté porte le flingue du regard. Il feint de ne pas remarquer l'agression, pose la télécommande en lieu sûr.

— Voilà, madame, je viens vous voir au sujet de Benoît Lorand, votre voisin...

— Mon voisin ? Et pourquoi ?

— Il a disparu, madame.

— Disparu ? s'étrangle M^{me} Guichard. Mais comment ça ? Il est

mort ? !

— Non, pas encore. Il a juste disparu. On n'a plus aucune nouvelle de lui... Il a peut-être été enlevé, mais nous ne savons pas vraiment...

— Ça alors... Il y a longtemps ?

— Depuis le 13 décembre.

Elle effectue un rapide calcul mental, s'aperçoit que le flic en pantalon de velours n'a pas été spécialement rapide sur ce coup-là.

— Et vous pensez qu'il est ici, sous mon lit ? nargue la mamie.

Fabre est surpris. Il reste quelques secondes sans voix.

— Euh, non, je... Je voulais savoir si vous aviez remarqué quelque chose d'anormal dans le quartier ou près de la maison de vos voisins...

— Le 13 décembre, j'étais déjà ici, rappelle la patiente.

— Oui, je suis au courant...

Finalement, la pensionnaire côté porte, trouvant la discussion plus croustillante que la série, l'écoute sans aucune gêne.

— Mais peut-être que vous avez noté des allées et venues particulières dans les jours qui ont précédé votre hospitalisation...

M^{me} veuve Guichard réfléchit.

— Maintenant que vous le dites...

— Oui ? espère Fabre en armant son stylo.

— Je me promenais avec Horace...

— Horace ? C'est qui ?

— Mon chien !

— Ah, je vois... Excusez-moi, continuez...

— Je sortais donc Horace et j'ai vu encore cette fille...

— Quelle fille ?

— Une fille que j'ai remarquée plusieurs fois, juste en face de chez eux... Ce qui m'a semblé curieux, c'est qu'elle restait tout le temps dans sa voiture... comme si elle attendait quelqu'un ou... qu'elle surveillait quelque chose. Une fois, par la fenêtre, je l'ai même surprise en train de zyeuter chez les Lorand avec une paire de jumelles !

Fabre se met en alerte. Enfin, il tient quelque chose.

— Pouvez-vous m'en dire plus ? À quoi ressemblait-elle ?

— Je l'ai vue une fois de près, le matin où je promenais Horace...

C'est une jolie fille, avec les cheveux roux, longs et ondulés. Ça ne lui a pas plu que je la regarde de trop. Alors du coup, elle a mis son auto en marche et elle est partie...

— Vous avez donc repéré cette jeune femme à plusieurs reprises dans votre rue, alors qu'elle épiait les Lorand, c'est bien ça ?...

— C'est ça, monsieur le commissaire.

— Commandant, rectifie Fabre par souci d'humilité. Et... À votre avis, pourquoi ?

— Ce que j'en sais, moi ! Vous savez, le petit Benoît, il est un peu...

— Un peu quoi ?

— J'ai comme l'impression qu'il est porté sur la chose, vous voyez...

— Je vois, oui ! acquiesce Fabre en souriant. Qu'est-ce qui vous permet d'affirmer ça ?

— Je l'ai déjà surpris à ramener des filles à la maison, pendant que Gaëlle n'était pas là, si vous voyez ce que je veux dire...

Il ne s'était pas trompé. Mieux qu'une armada de caméras de surveillance : une mamie postée derrière une fenêtre !

— Vous voulez dire qu'il trompait son épouse ?

— Ah, j'en sais rien, moi ! J'ai pas dit ça...

— Hum... Et cette fille ? Est-elle déjà entrée chez eux pendant que Gaëlle était absente ? Les avez-vous aperçus ensemble ?

— Non, jamais.

— Il ne s'agirait donc pas d'une de ses maîtresses ?

Elle hausse les épaules.

— Bon... Et pourriez-vous me donner un détail qui m'aide à identifier et à retrouver cette jeune femme ? Quel âge avait-elle, selon vous ?

— Je dirais... Entre vingt et vingt-cinq ans...

— C'est bien, c'est précis ! Mais encore ?

Elle ouvre le tiroir de sa table de chevet, en sort un sachet de pastilles au miel.

— C'est interdit par le docteur, mais tant pis ! Chuchote t-elle. Vous en voulez une, commissaire ?

— Non, je vous remercie... Un autre détail sur cette jolie rousse ?

— Non. Mais je peux vous parler de sa voiture, si vous voulez...

Le sourire de Fabre s'élargit.

— Elle était blanche...

Mauvaise pioche.

— La marque ?

— Oh ! Moi vous savez, j'ai pas mon permis, alors... Une petite voiture blanche.

Fabre est déçu.

— Mais si ça vous arrange, je peux vous dire la plaque...

Il n'en croit pas ses oreilles. Pour un peu, il l'embrasserait !

— Vous vous souvenez du numéro d'immatriculation ? !

— Non, pas en entier... Mais il y avait un truc marrant... ça finissait par VQ 25... VQ, comme vécu, c'est pour ça que je m'en souviens bien !

— Autre chose ?

— Non, rien d'autre. Mais cette pauvre Gaëlle qui doit être toute seule ! C'est un grand malheur, ça...

— Nous allons faire notre possible pour retrouver.

M. Lorand, affirme Auguste en se levant de sa chaise en plastique.

— Quand même, on vit une drôle d'époque...

— Vous m'avez été d'une grande utilité, madame Guichard. Je vous remercie infiniment...

— Je vous en prie, monsieur le commissaire ! Quand on peut aider la police...

A peine a-t-il passé la porte que Les Feux de l'amour s'embrasent à nouveau.

Hôtel de police, 16 h 30

Fabre a réuni toute l'équipe dans la grande salle. Il attend les retardataires, consulte sa montre.

Enfin, il peut exposer sa découverte. Il s'éclaircit la voix.

— Je suis allé à l'hosto interroger M^{me} Guichard, la voisine des Lorand. Et elle m'a appris des choses très intéressantes...

Ils sont suspendus à ses lèvres. Oubliant un instant Moretti pour se

concentrer à nouveau sur leur collègue disparu.

— D'après ce qu'elle m'a révélé, une jeune femme surveillait le domicile des Lorand depuis des semaines.

— Une jeune femme ? s'étonne Thoraize.

— Oui... entre vingt et vingt-cinq ans, rousse, les cheveux longs. Qui circule à bord d'une petite voiture blanche dont l'immatriculation se termine par VQ 25...

— C'est pas d'hier ! fait remarquer Djamila.

— Effectivement, acquiesce Thoraize. La bagnole doit avoir au moins dix ans !

— Il faut m'identifier cette mystérieuse conductrice au plus vite... Et la loger.

— C'était peut-être simplement une admiratrice de Ben ! lance un des hommes.

— Peut-être, avoue Fabre. Mais c'est notre seule piste pour le moment.

— Avec la moitié de la plaque, ça va pas être évident, souligne Djamila. Ça fait tout de même un paquet de bagnoles !

— Oui, mais avec la description de la conductrice, ça réduit les recherches...

— A condition que le véhicule soit à son nom ! Cette dernière remarque jette un froid. Effectivement, ils ont du pain sur la planche.

— Tout le monde lâche ce qu'il est en train de faire, ordonne Fabre. Je veux que tous les agents disponibles se consacrent à cette recherche...

— Je vais essayer de rameuter ceux qui sont en congé, propose Thoraize.

— Bonne idée, lieutenant ! Je n'ai pas besoin de vous rappeler que le commandant Lorand a disparu maintenant depuis plus de vingt jours... Alors, il faut mettre les bouchées doubles ! Retrouvez-moi cette fille. Et vite.

Entre chien et loup.

Moment le plus angoissant pour Benoît.

Celui qui précède l'interminable nuit... Celle dont il ne sait jamais si ce sera la dernière.

La fièvre a dû encore monter, tandis que la température de la cave

semble chuter chaque jour un peu plus. Normal, avec le court-circuit, plus d'électricité. La maison n'est donc plus chauffée.

Les douleurs ne lui laissent aucun répit. La blessure par balle, qui est en train de gangrener son épaule, ses fractures à la jambe et à la main...

Mais la douleur n'est pas le pire. Ni la faim, ni la soif.

Le pire, c'est ce venimeux silence qui l'enveloppe tout entier, l'absorbe chaque jour un peu plus. S'infiltré sournoisement dans sa tête jusqu'à remplir les failles que le désespoir y a creusées.

Ce silence et... Cette abominable solitude qui l'aspire vers des mondes inconnus.

Qui finira par le digérer entièrement dans ses viscères nauséabonds.

Bientôt, il franchira la limite, il le sait.

Bientôt, il sera fou.

Chapitre 20

Mercredi 5 janvier, commissariat central de Besançon, 8h30

La plupart sont déjà sur le pied de guerre.

Le travail ne manque pas avec l'imposant listing des véhicules à éplucher.

A chaque numéro, il faut téléphoner au propriétaire, voire se rendre sur place dans les cas les plus douteux.

Fabre encourage ses troupes, centralise les informations. Il se doute qu'ils mettront certainement plusieurs jours pour identifier la mystérieuse rousse qui est la clef de l'énigme.

Car il ne peut envisager que cette piste soit encore une impasse, un échec.

Il a tellement envie de faire enfin la connaissance de ce type qu'il cherche désespérément depuis des semaines !

Ce serait sa récompense suprême...

Oui, il a survécu, une nuit de plus. Survécu aux morsures de l'ombre.

Il en est presque surpris. Il ne se serait jamais cru si résistant.

Il imagine déjà les titres des quotidiens locaux ; Benoît Lorand, ce héros. Un surhomme qui a survécu à l'enfer...

Il sourit, face au soupirail.

Puis, immédiatement après, il commence à pleurer.

Benoît Lorand, ce misérable flic, qui n'a pas réussi à tromper la vigilance d'une pauvre fille cinglée... qui s'est fait piéger comme le dernier des cons.

Qui a moisi dans une cave sordide, en même temps que les murs. Dont on a découvert le corps en état de décomposition avancée, recouvert de salpêtre...

Les sanglots déchirent sa poitrine, sa main se crispe sur le vide qui

l'encercle pire qu'une meute de loups affamés.

Et ce cadavre, juste dans son dos. Ces yeux, éternellement ouverts, l'observant sans relâche depuis l'autre monde. Ce corps qui ne tardera plus à exhaler la pourriture.

Finalement, son cauchemar était une série B de film d'horreur, comparé à ce qu'il endure. Finalement, il ne sera jamais un héros.

Thoraize monte les deux étages à pied.

Il se rend chez une certaine Lydia Hénauzin, vingt-six ans, heureuse propriétaire d'une Clio blanche immatriculée 1336 VQ 25.

Il en a tellement marre de la paperasse qu'il s'est proposé pour aller vérifier le minois et la couleur de cheveux de la demoiselle en question. Car impossible de la joindre par téléphone.

Il sonne, patiente. Puis tambourine violemment contre la porte.

Visiblement, il s'est déplacé pour rien ; aux heures de bureau, il fallait s'y attendre !

Le voisin de palier se montre soudain au seuil de son appartement. Comme si le vacarme l'avait dérangé pendant sa sieste. Il dévisage l'intrus, l'air mauvais.

— C'est pourquoi ? grogne-t-il.

— Bonjour, monsieur...

Éric montre immédiatement patte blanche. Non, je ne suis ni un cambrioleur, ni un représentant en aspirateurs défectueux, ni un témoin de Jéhovah. Juste un honnête policier.

— Vous cherchez M^{lle} Hénauzin ?

— On ne peut rien vous cacher ! ironise Thoraize. Elle rentre à quelle heure ?

— Ça fait longtemps qu'elle rentre plus !

— Ah bon ? Expliquez-vous...

— Ça fait des mois qu'elle n'habite plus ici... Elle passe, de temps en temps, récupérer son courrier mais...

— Vous savez où je peux la trouver ?

— Non, elle m'a pas dit où elle allait !

— Vous la connaissez bien ?

— Pas plus que ça. Elle est un peu... bizarre.

— Bizarre ? C'est-à-dire ?

— J'sais pas... bizarre, c'est tout !

— Et elle est comment, physiquement ?

Le retraité hargneux affiche soudain une mine de pervers lubrique.

— Très mignonne, monsieur ! Ouais, une belle plante, comme on dit !

— Mais encore ? !

— Elle est grande, avec de beaux cheveux longs...

— De quelle couleur ?

— Une rouquine, monsieur !

Thoraize se fige.

— Vous êtes sûr ?

Question stupide.

— Évidemment que je suis sûr ! s'offusque le papy grincheux. Qu'est-ce que vous croyez ? J'ai des lunettes mais je suis pas aveugle !

— Oui... Et... que pouvez-vous me dire de plus à son sujet ?

— Qu'est-ce que vous lui voulez ? demande-t-il d'un ton soupçonneux.

— Nous aurions besoin de l'interroger en qualité de témoin...

— Ah...

— Que fait-elle dans la vie ?

— Elle travaille à la mairie, j'crois bien...

— À la mairie ? !

— Oui, c'est ça...

— Bon, je vous remercie de votre aimable coopération, monsieur.

Thoraize redescend les marches trois par trois. Rejoint son véhicule de service et attrape sa radio. Lui qui n'a jamais de chance, d'habitude...

Hôtel de police, 16 heures

Fabre réunit ses collaborateurs les plus proches. En l'occurrence, Thoraize, l'heureux gagnant à la super loterie du jour ; et Djamila qui ne semble plus très motivée par cette enquête.

— Bon, je viens de téléphoner à l'hôtel de ville, annonce le commandant. Lydia Hénaudin n'y a pas mis les pieds depuis des mois... D'après ce que m'a dit le DRH, elle est en congé maladie

longue durée depuis cet été...

— Ça ne nous avance guère, soupire Fashani.

— J'ai pas fini, tranche Fabre. J'ai donc appelé ses parents, qui habitent Biarritz... Malheureusement, je n'ai pas réussi à les joindre. Mais j'ai laissé un message sur leur répondeur. J'espère qu'ils pourront nous dire où se trouve leur fille... Je leur ai filé mon portable en leur disant de m'appeler à n'importe quelle heure.

— Si elle est à Biarritz, on est mal barrés, dit le capitaine.

— Ne soyez pas si défaitiste ! reproche le commandant. Je sais pas pourquoi, mais je sens qu'on tient la bonne piste ! J'aimerais que vous alliez interroger ses collègues de travail... Avant qu'ils ne soient partis du bureau.

Thoraize regarde sa montre.

— À cette heure-là...

— Vous n'allez pas vous y mettre aussi ? gronde Fabre. Exécution ! Chaque minute compte, ne l'oubliez pas...

Chaque minute s'étire à l'infini.

Benoît n'a pas bougé, depuis ce matin. Tout juste remué un orteil ou les lèvres. De l'autre côté de la vitre sale, l'heure sombre s'annonce. Les armées de démons se préparent à envahir la cage. Peut-être pour l'assaut final sur leur proie agonisante.

Soudain, le rat pointe ses moustaches près des barreaux. Le rat ou un rat. Mais il ne franchit pas la frontière.

Malin, l'animal ! Lui, ne se laissera pas claquemurer...

Benoît est obligé de pivoter lentement vers le cadavre afin de vérifier que le rongeur ne le flaire pas de trop près. Comme il n'a plus la force de crier, il tape du poing contre le mur. L'intrus prend la fuite.

Au moins un qui a encore peur de moi... Peur de la loque humaine que je suis devenu.

Il claque des dents, resserre la couverture sur ce qui reste de son corps.

Mais avoir froid ou avoir mal, c'est encore être vivant.

Hôpital Saint-Jacques, 17 heures

Elle se dirige vers la chambre 14. Elle pourrait s'y rendre les yeux

fermés, tant ce chemin lui est désormais familier.

Cruellement familier.

Elle ferme la porte derrière elle, s'approche du lit.

— Bonsoir, ma chérie...

Bien sûr, elle n'obtiendra aucune réponse.

Elle s'assoit sur le fauteuil, contemple avec amour le visage serein de sa fille. Elle prend sa main dans la sienne, y dépose un baiser, continue à lui parler tout bas.

Comme chaque soir.

— Tu sais, Manon, je me suis amusée à faire les soldes, entre midi et deux ! Et je t'ai acheté un joli T-shirt... Je suis sûre qu'il va te plaire ! Bon, c'est pas la saison, je sais bien... Mais l'été prochain, tu pourras le mettre, tu verras !

Le corps sous assistance respiratoire ne la contredit pas.

— Il y avait un monde fou, dans les magasins !...

Une infirmière entre pour changer la perfusion, piétinant leur intimité sans vergogne.

— Bonsoir, Emma...

— Bonsoir, docteur Waldeck, répond respectueusement la blouse blanche.

Elle n'ajoutera d'ailleurs rien d'autre. Que dire à cette mère éplorée qui, chaque jour depuis des mois, vient espérer l'impossible ?

L'intruse disparaît, Nina comprime la main de sa fille dans la sienne. S'approche encore de son visage et chuchote :

— Tu sais, ma chérie... Il faut que je te dise que...

Une larme s'échappe de son œil pourtant vigilant.

— Ce salopard ne fera plus jamais de mal... Il va bientôt disparaître... Définitivement !

La grande nouvelle n'atteint pas le cerveau éteint de Manon. Pas plus que son cœur maintenu en action par une machine barbare.

Son cœur qui a battu trop fort et trop vite pour un homme dénué de pitié, de remords.

Un homme qui l'a possédée, dans tous les sens du terme, avant de la reléguer au rang des souvenirs de chasse.

Oui, ce cœur fragile d'une étudiante de dix-neuf ans n'a pas supporté le poids d'une passion brutale, soudaine et finalement trahie.

Mais il ne sévira plus, désormais. Ne fauchera plus d'autres cœurs, d'autres vies. Lui qui n'a même pas su que sa jeune conquête avait sauté par la fenêtre pour parvenir à l'oublier, un jour de printemps. Lui qui ne le saura jamais.

— Il faut que j'y aille, maintenant, murmure Nina en embrassant le front de sa poupée brisée. J'ai encore deux patients, ce soir... Mais je reviens demain. Et demain, tu ouvriras les yeux, ma chérie... N'est-ce pas ?

Demain, tu ouvriras les yeux sur ce monde débarrassé de celui qui t'avait forcée à les fermer...

Prière d'une mère. Prière d'une meurtrière. Waldeck quitte l'hôpital, monte dans sa voiture. Ce fumier de Lorand doit être mort, à l'heure qu'il est. Pourtant, elle espère qu'il agonise encore dans ce trou immonde. Qu'il agonisera longtemps, jusqu'à ce que Manon revienne parmi les vivants.

Non, tu ne sauras jamais, et c'est bien là la plus terrible des punitions.

Celle que tu as méritée pour m'avoir volé ma fille, mon innocent bébé. Pour l'avoir séduite, puis jetée aux ordures avant de passer à la suivante. Nina stoppe sa petite Mercedes au feu rouge.

Rouge sang, au milieu du flot salé qui déborde de ses yeux.

Oui, tu as mérité ton effroyable sort. Mérité de finir aux oubliettes.

Car je sais qui tu es. Je sais ce que cache ton sourire étincelant, ce que dissimule ton regard de velours. Je connais les horreurs que renferme ton cœur insensible.

Manon n'est pas partie en silence, même si elle ne m'a rien dit. Tout est écrit, noir sur blanc. Elle a couché sur le papier l'extase, puis la douleur infinie. Montée si haut, tombée si bas.

Blessée à mort. Mais toujours en vie.

Tout ce qu'elle aurait dû me confier mais qu'elle a gardé pour elle.

Moi, sa propre mère.

Nina redémarre, les mains crispées sur le volant. Ses larmes emportent le mascara sur ses joues glacées.

Manon, pourquoi tu ne m'as pas parlé lorsqu'il était encore temps ? J'aurais pu t'aider.

Mais peut-être n'ai-je pas su t'écouter ? Écouter tes silences, tes absences... Moi qui passe mes journées à écouter, pourtant.

Je t'aurais expliqué... Qu'on n'oublie pas, qu'on ne guérit jamais

de la passion. Ni de l'humiliation. L'humiliation d'avoir offert ce que l'on a de plus précieux avec, en retour, le mépris absolu.

Non, on ne guérit pas. Mais avec le temps, on reconstruit sa vie.

Comme moi j'ai reconstruit la mienne. Autour d'un unique projet, d'un unique amour, d'un unique avenir. Toi.

Après que ton salaud de père nous a abandonnées, bien avant ta naissance.

Ton salaud de père, oui. Celui qui a joué avec moi, comme Lorand jouait avec ses victimes. Comme Lorand s'est amusé avec toi.

Un type capable de se repaître des souffrances qu'il inflige ne mérite pas de vivre.

Un meurtre, deux vengeance. Waldeck pénètre dans le parking souterrain.

Elle songe subitement à Lydia, son cœur se serre encore plus.

Mais dans chaque combat, il y a les victimes innocentes. Les dégâts collatéraux. Inévitables.

De toute façon, elle souffrait. Maintenant, elle est délivrée de toutes ses névroses.

Nina se remaquille face à son rétroviseur puis rejoint son cabinet, après cette pause dans ses rendez-vous. Sa secrétaire peut enfin rentrer chez elle. Les deux femmes se saluent, Waldeck pousse la porte de la salle d'attente, armée de son sourire incolore comme d'un bouclier.

— Bonsoir, Joachim ! Désolée pour le retard... On y va ?

Il la précède jusqu'au spacieux cabinet, s'installe directement sur le divan.

— Alors, Joachim, comment ça va, ce soir ?

— Ça peut aller, docteur... Vous n'allez pas faire de l'hypnose, aujourd'hui ? Parce que j'ai pas trop envie...

— Non, Joachim. Ce soir, nous allons juste parler. D'ailleurs, je pense que l'hypnose ne sera plus nécessaire, à présent. Je crois que vous m'avez confié tout ce que je devais savoir... Tout ce que je devais savoir pour vous soigner, bien sûr...

Fabre attend, près du téléphone.

— Bordel ! Mais pourquoi ils ne rappellent pas, ces cons-là ?

Il a déjà laissé quatre messages. Il tente sa chance, toutes les demi-heures. Il connaît par cœur le message laconique du répondeur, désormais !

Thoraize se pointe à l'entrée de son cagibi.

— Du nouveau, commandant ?

Fabre dénie d'un signe de tête.

— J'espère qu'ils ne sont pas partis en Australie !...

— Et vous ? La mairie, ça a donné quoi ?

— J'ai pu discuter avec quelques personnes qui connaissent Lydia Hénaudin... Apparemment, cette nana est plutôt étrange ! Mais ça vient peut-être du fait qu'elle a vécu un drame...

— Un drame ? Quel genre ?

— Sa sœur jumelle, Aurélia, a disparu à l'âge de onze ans... Début 90. On n'a jamais retrouvé le corps. Un enlèvement, sans doute. Un crime sexuel, je présume...

Fabre soupire, se cale dans son fauteuil.

— Ça me dit rien qui vaille, tout ça... On peut ressortir ce dossier ?

— Oui... Ça s'est passé dans le coin, alors...

Route départementale 76, entre Fraisans et Rans, 20 h 30.

— C'est vraiment le trou du cul du monde, ici ! s'exclame Fabre.

— Ouais, confirme Thoraize. Mais je crois qu'on n'est plus très loin...

Ils cherchent l'adresse repérée dans le dossier Hénaudin. Cette maison où vivaient les deux sœurs et leurs parents au moment du drame.

Le coin est paumé, hostile et froid. Ils longent une forêt que la nuit rend plus inquiétante encore.

Ouais, une banquise arborée, songe Fabre en grelottant dans sa parka.

Ils finissent par s'arrêter devant un vieux portail en fer forgé ; une baraque isolée de la civilisation ; un camp retranché.

Pas de sonnette, mais la grille est ouverte. Ils se faufilent dans l'obscurité, au milieu d'un jardin qui n'a pas été entretenu depuis des lustres. Un vent fort attise le froid polaire.

— On dirait bien que personne ne vit là, se désole Thoraize.

— Essayons quand même. Mais c'est vrai que cet endroit me file la chair de poule...

Ils frappent à la porte. Plusieurs fois. Essaient même d'ouvrir.

— Je crois qu'on s'est tapés tout ce chemin pour rien, soupire le

commandant.

— Tant pis... Espérons que les parents de cette nana nous appelleront demain...

Ils font demi-tour ; les bourrasques qui se déchaînent les empêchent de discerner les appels au secours désespérés émanant du sous-sol.

Dans la cave, Benoît écoute encore. Mais à part les gémissements plaintifs du vent, il n'entend plus rien.

Pourtant, il lui a bien semblé que quelqu'un tambourinait contre la porte.

Sans doute un mirage sonore, une mauvaise farce de ce blizzard qui lui glace le sang.

Il s'est épuisé à gueuler pour rien. Tant pis.

Il garde les yeux ouverts sur le néant. Pendant des heures. Des heures qui n'ont plus aucun sens. Au bord du précipice, ses pieds dérapent. Il se rattrape encore.

Je m'appelle Benoît Lorand, je suis officier de police. J'ai... bientôt trente-cinq ans.

Je m'appelle Benoît Lorand, je suis...

La chute lui semble infinie ; il ne touche pas le fond, car il n'y en a pas.

Il tourne, tourbillonne ; satellisé autour d'un trou noir qui l'attire, inexorablement. Et qui, bientôt, va le désintégrer.

Brusquement, il se tétanise, de la tête aux pieds. Se met à hurler lorsque Lydia se relève. S'approche de la grille. Son visage n'est plus qu'un amas de chairs pourries. Une vision monstrueuse qui pousse Benoît à se réfugier sous la couverture.

— Non ! Me touche pas ! Me touche pas !

Avec son bras valide, il lutte contre l'agresseur qu'il est le seul à voir.

Repousse la main qui tente de le saisir. Qu'il est le seul à sentir.

Appelle au secours. Appelle sa mère. Hurlé encore jusqu'à éteindre sa voix, son souffle.

Jeudi 6 janvier, bois de Chaux, 7 heures

Joachim serre l'unique fleur dans sa main.

Grâce aux premières lueurs du jour, il se dirige sans problème dans cette forêt qu'il connaît par cœur.

Aujourd'hui, c'est l'anniversaire d'Aurélia.

Le dernier de ses anges. L'ultime agape de la bête affamée qui sommeille en lui. Et ne s'est plus réveillée depuis. Anesthésiée par les doses massives de médicaments. Il est presque arrivé, désormais.

Il n'oublie jamais, se souvient de l'endroit exact de chacune des sépultures qu'il a lui-même creusées avec soin.

Encore quelques pas et le voilà près de la stèle invisible. Il reste pétrifié un instant, statue de sel au milieu des arbres. L'effroi a figé son cœur.

Quelqu'un a osé. Quelqu'un a profané la tombe de sa chère petite âme blanche... Aucun doute possible, la terre a été retournée récemment. Et même si elle a été tassée, même si une couche de gel recouvre la forêt, il ne peut s'y tromper.

Tout comme il n'a pas pu se tromper d'endroit.

C'est bien ici, entre ces deux arbres majestueux, près de ce rocher à la forme si particulière, qu'Aurélia a dit adieu au ciel et aux étoiles.

Ses doigts lâchent la fleur qui rejoint le sol blanchi.

Il s'agenouille, effleure d'une main tremblante la scène du crime.

Reste là, pétrifié par sa découverte, de longues minutes...

... Et soudain, un bruit dans son dos l'oblige à se retourner.

Son visage ingrat se déforme, ses yeux s'arrondissent de façon grotesque.

Il fixe le revolver pointé sur son front. Il est déjà à genoux, il ne lui reste plus qu'à implorer. Il tremble comme les feuilles du frêne sous le vent mourant.

— Non...

— C'est fini, Joachim...

— Non ! Ne faites pas ça ! Docteur, non !

La détonation fracture le silence ; le pénitent, touché en pleine tête, s'écroule sur la tombe de sa dernière victime...

... Nina s'éveille en sursaut. Jambes molles, souffle court.

Oui, il est là-bas, en ce moment même. Elle devrait y être aussi.

Mais si elle abat Joachim, les flics auront la tâche facile ; feront

très vite le rapprochement.

Quel est le point commun entre Lydia et Joachim ? La seule personne à les connaître tous les deux ?

Leur psychiatre.

Dont la fille a été la maîtresse de Lorand, avant de se jeter du troisième étage.

Alors, elle repose sa nuque sur l'oreiller. Ferme les yeux.

Je ne peux abandonner Manon. Elle a trop besoin de moi.

Je trouverai une autre solution. J'arriverai bien à le pousser au suicide.

8 heures

Benoît cligne des yeux. Le soupirail lui injecte un zeste de lumière dans les pupilles.

Il émerge de son abri de fortune, repousse un peu la couverture. Personne, derrière la grille.

Le jour les aura fait fuir, sans doute. Tous ces monstres qui ont peuplé son errance nocturne.

Il est tranquille jusqu'à ce soir.

La fièvre ébouillante son cerveau qui baigne dans une lave incandescente.

Ses yeux moribonds suivent lentement chaque barreau, montent et descendent le long des tiges métalliques. Dans un halo curieusement lumineux, flottent des visages familiers, des sourires rassurants. Gaëlle, Jérémy, sa mère, son père... Ce qui reste de ses souvenirs, en train de se désagréger lentement dans l'oubli terminal.

Il tend le bras vers ces mirages. Son bras qui retombe doucement sur le sol. Ils sont là, tous là. Ne l'ont pas oublié, pas encore enterré.

Ils l'attendent, avec un espoir qu'il ressent jusqu'au tréfonds de son être.

Encore quelques larmes, brûlantes, dont il goûte la saveur salée sur ses lèvres bleuies.

Tout est si calme, si triste.

Mais soudain, il sourit. Montre les dents à l'adversité. Et murmure :

— Quand je serai mort, je pourrai rentrer chez moi...

Oui, rentrer à la maison. Quitter ce trou à rats.

D'ailleurs, cette nuit, l'un d'eux a dévoré le visage de Lydia.

14 h 30

Dans la voiture banalisée, aucune parole n'est échangée. Les trois flics sont fatigués.

Les parents de Lydia ont enfin daigné rappeler, vers midi. Ils étaient en vacances. Tout simplement. Un petit voyage au Maroc, avec un groupe de retraités.

Aucun doute, la jeune femme vit bien là, recluse dans cette baraque isolée depuis des mois. Même s'ils ont rompu le contact avec leur progéniture déviante, ils savent au moins cela...

Alors, Fabre a décidé d'y retourner. La demoiselle sera peut-être rentrée, en ce début d'après-midi. C'est Thoraize qui conduit, un peu nerveusement, tandis que Djamila fume sa clope à l'arrière.

Ils arrivent enfin devant le sinistre portail, abandonnent la voiture sur le bord de la départementale.

— Vachement accueillant comme endroit ! marmonne Fashani.

— Ouais, c'est encore mieux de nuit ! rétorque Éric en poussant la grille.

Ils montent les marches du perron, tambourinent encore contre la porte. Fabre soupire.

— Putain ! Mais où elle est cette fille ? !

— Si elle a quelque chose à voir avec la disparition de Benoît, elle a peut-être mis les voiles, suggère Djamila entre deux claquements de dents.

— Peut-être, concède Thoraize. Bon, qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? On rentre ?

Ils rebroussement chemin, encore plus épuisés qu'à l'aller. Mais Auguste s'immobilise brusquement : hier soir, dans l'obscurité, il n'avait pas remarqué la voiture blanche, garée le long d'un vieil abri métallique recouvert par un lierre affamé.

— Sa Clio est là, murmure-t-il.

— Et... Vous croyez qu'elle est dans la maison mais refuse de nous ouvrir ? demande Djamila.

— Peut-être... On va jeter un œil dans le hangar !

Il pousse la porte. Une voiture noire dort sagement dans la pénombre.

— Putain ! C'est l'Audi de Ben ! s'écrie Thoraize.

Ils restent paralysés un instant. Ça y est, ils sont au bout.

Le trio se précipite à nouveau vers la maison. Ils ne prennent pas la peine de s'annoncer, cette fois. Thoraize dégaine son arme, explose la serrure. Tant pis pour la procédure.

Ils débouchent dans un sombre corridor, essaient d'allumer la lumière, en vain.

Ils ont leurs flingues à la main, au cas où. Visitent chacune des pièces.

C'est Djamila qui découvre l'accès menant au sous-sol. En file indienne, ils s'enfoncent dans les entrailles de la maison.

La porte grince.

Ils descendent les marches en ciment, s'immobilisent devant l'horreur de la scène qui s'étale sous leurs yeux.

— Ben ! hurle Thoraize en s'acharnant sur la grille. Ils contemplent Lorand, inerte contre le mur.

Paisiblement endormi.

— Ben, tu m'entends ?

— Poussez-vous ! ordonne Fabre.

Les deux flics s'écartent, se bouchent les oreilles ; le commandant tire deux fois pour venir à bout de la serrure.

Thoraize bouscule son supérieur, se rue vers son ami ;

Djamila porte les mains à sa bouche, étranglée par l'angoisse. Elle considère tour à tour le cadavre défiguré de Lydia et le corps de son ancien amant.

Thoraize se relève. Son regard ne leur accorde aucun espoir.

Épilogue

15 h 30

Djamila s'est assise sur la dernière marche. Elle pleure, à chaudes larmes. Sans retenue, sans pudeur.

Voilà, c'est fini. Plus jamais il ne la serrera dans ses bras. Ne lui chuchotera ses mensonges captivants à l'oreille.

Plus jamais.

Sa haine a fondu, désormais. Diluée dans le chagrin. Elle le regrette tellement qu'elle donnerait n'importe quoi pour lui rendre la vie.

Fabre est momifié contre la grille. Rongé par l'échec, l'incompréhension. La malchance qui s'est acharnée sur eux. Sur Benoît, surtout.

Thoraize, lui, n'a plus le courage de regarder son ami défunt, défiguré par des semaines de privation. D'enfermement. Alors, il fixe le message écrit sur le mur.

Tu ne sauras jamais pourquoi.

Eux non plus, sans doute.

Le légiste débarque au milieu du carnage silencieux. Dans la foulée, l'équipe de l'identité judiciaire va débouler d'une minute à l'autre, pour le grand carnaval. La veillée funèbre est déjà terminée.

Le soigneur de cadavres s'avance vers Benoît, pose sa trousse par terre. Enfile des gants en latex.

Au bout de quelques secondes, il se tourne vers les flics. Livre son verdict. Sec et froid.

— Il est mort depuis deux ou trois heures, pas plus...

FIN